

À Bandar 'alam



Jean-Pierre Depéris

2018-2019

Abstract

Why did the Mughals often represent the archangel Israfil (Raphael) with a huge fish? How does the actual domination of capital tend to lower the Intelligence Quotient? Why did the decisive battles of the Thirty Years' War take place between the Bay of Bengal and the Strait of Malacca? Would the Mughal philosophy be summed up by *amo ergo sum*? What is piracy? Why do fish have big round eyes? Do younger generations gain from learning and practicing etiquette? Does lemongrass make mosquitoes flee? Why does necessity produce countless consequences, rather than reduce their quantity? What makes spiders endearing and beautiful? Are units and measurements the only practicable bridges between the world of concrete things and that of the mind?

This is what one may learn by reading my travel diary on an uncrowded island between those of the Sunda and the Bay of Bengal, an ancient pirates' island on the marches of the Mughal Empire.

Résumé

Pour quelle raison les Moghols représentaient-ils souvent l'archange Israfil (Raphaël) avec un énorme poisson ?

Comment la domination réelle du capital tend-elle à faire baisser le Quotient Intellectuel ?

Pourquoi les batailles décisives de la Guerre de Trente Ans se sont-elles déroulées entre le Golfe du Bengale et le Déroit de Malacca ?

La philosophie moghole se résumerait-elle par *amo ergo sum* ?

Qu'est-ce que la piraterie ?

Pourquoi les poissons ont-ils de grands yeux ronds ?

Les jeunes générations gagnent-elles à apprendre et à pratiquer le savoir-vivre ?

La citronnelle fait-elle fuir les moustiques ?

Pourquoi la nécessité engendre-t-elle des conséquences sans nombre, plutôt qu'elle n'en réduit la quantité ?

Qu'est-ce qui rend les araignées attendrissantes et belles ?

Les unités et les mesures sont-elles les seuls ponts praticables entre le monde des choses concrètes et celui de l'esprit ?

Voilà ce qu'on apprendra peut-être en lisant mon journal de voyage dans une île peu fréquentée entre celles de la Sonde et le Golfe du Bengale, une ancienne île de pirates aux marches de l'Empire Moghol.

Note de versions et téléchargements

L'autorisation est donnée de télécharger tous ces fichiers et d'en faire l'usage qu'on veut, y compris public, aux deux seules conditions :

- citer ses sources (nom de l'auteur et adresse de l'ouvrage),
- n'attribuer aucun changement à l'auteur (même de typo et de mise en page) sans son accord explicite.*

Le non-respect de ces conditions serait considéré comme un refus de la licence, et rendrait ipso facto applicable le strict droit d'auteur.

* Dit plus simplement, il suffit d'indiquer le nom de l'auteur de la réédition et la date, et de ne pas omettre bien sûr l'adresse de l'original.

La version 1.0 de À Bandar'alam de juin 2018 à avril 2019 est constituée :

- d'une version HTML composée de
 - 12 fichiers HTML : 7 fichiers contenant les 25 carnets du récit, une page d'accueil, une table des matières, un « mode d'emploi », un résumé en anglais, un fichier de photos de voyage, et celui-ci
 - 1 fichier JPG
 - 1 fichier CSS
 - 1 dossier « images » contenant 26 fichiers JPG
- d'une version PDF au format A4 de 112 pages - 4,9 Mo
- d'une version ODT au format A4 de 112 pages - 3 Mo

© Jean-Pierre Depétris, juin 2018 - avril

Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la redistribuer et/ou la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette Licence sur le site CopyleftAttitude <http://www.artlibre.org> ainsi que sur d'autres sites.

Adresse de l'original : http://jdepétris.free.fr/Livres/livre_18/

À Bandar'alam

Mode d'emploi

Si, alors

Tout ce que j'avance dans cet ouvrage est livré sans garantie. Je n'ai pas vérifié tout ce que j'ai dit, je n'ai probablement pas tout compris de ce dont je parle, je me suis certainement trompé en répétant ou en recopiant, j'ai dû parfois mal interpréter ce que je voyais ou entendais, et j'ai laissé libre cours à mon imagination. En cela, mon travail n'a rien de si différent de celui des autres, et il mérite à peine un tel avertissement.

Il m'importe cependant qu'on ne me croie pas, et j'ai tenté de m'en donner les moyens en écrivant. Je souhaite qu'on prenne ses distances envers ces questions fallacieuses du « vrai » et du « faux » au profit de celles bien plus intéressantes et plus dynamiques de « si » et « alors ».

Un livre numérique

Ce livre est écrit sur le clavier d'un ordinateur, et il est conçu pour être lu sur l'écran d'un ordinateur, que ce soit une machine de bureau, un portable, une tablette ou un ordinateur de poche. Je suppose donc que le lecteur connaît sa machine et ses programmes, et qu'il sait s'en servir sans que je doive construire une interface trop explicite et trop lourde pour naviguer, grossir ou rétrécir l'affichage, afficher une image, etc.

Ce livre a été écrit sur le clavier d'un ordinateur en cherchant à tirer tout le parti des outils numériques et de l'internet, et il est destiné à être lu dans ces mêmes conditions.

L'ouvrage est accompagné d'un dossier d'images utilisable comme une table illustrée, des photos étant plus intuitives que des titres. Il suffit de suivre les liens qui renvoient au corps du texte.

Le livre doublement ouvert

L'un des avantages d'un livre numérique est qu'il ne s'ouvre pas seulement du côté du lecteur, mais aussi de l'autre, du côté du web, sur le monde environnant. Plutôt que de réécrire, voire de recopier de la documentation extérieure, ou de se lancer dans des descriptions inutiles, ou encore d'accorder une trop grande confiance à la culture générale d'un lecteur, le livre numérique propose des liens qui l'invitent à aller y voir de lui-même sur des sites externes, dans le cours de la lecture. Ceci est à l'évidence une dimension nouvelle, une nature différente du texte, indéfiniment ouverte, où, sur la même fenêtre, il est possible de glisser d'un ouvrage à l'autre sans rupture, et dont les contenus font et ne font pas partie du livre, mais participent du moins de la lecture.

Naturellement, rien n'interdit de chercher ces compléments de sa propre initiative partout où l'on en éprouve le besoin. Il est même vivement conseillé de le faire : cartes géographiques, illustrations sonores, etc.

Le livre en procès

Ce livre est édité en ligne en même temps qu'il est écrit. Pas tout à fait « en même temps » cependant ; trop de réécriture sont nécessaires, surtout au début. Il serait peu avisé d'offrir à la lecture un texte destiné à être profondément remanié. C'est tout le défi d'un tel travail : éviter des réécritures trop substantielles de passages déjà publiés, mais ne pas se les interdire non plus.

Le parti-pris de laisser lire un texte avant qu'il ne soit achevé offre d'abord l'avantage de pouvoir se relire comme avec un regard neuf. On se donne aussi l'opportunité d'avoir des retours en cours d'écriture ; critiques, corrections, suggestions. On y trouve enfin un moyen de contrebalancer la trop grande facilité que donne le numérique aux corrections perpétuelles, et de retrouver en partie les contraintes du papier.

L'édition finale

L'édition originale d'un livre numérique est forcément la dernière. L'édition complète et finale sera composée de trois versions : l'une en HTML pour être lue sur un navigateur ; une en PDF pour faciliter la recherche, les annotations, ou l'impression ; et une dernière au format ODT, pour des corrections ou des annotations à l'usage de ceux qui voudraient bien participer à la finalisation, pour le rééditer ou encore l'imprimer selon ses goûts et ses besoins, ou pour tout autre usage à imaginer.

Dans sa version HTML, le livre est composé d'une page d'entrée, d'une note de version, d'une table des matières, d'une série de pages de plusieurs cahiers chacune, d'une ou plusieurs pages consacrées à des illustrations, et de ce Mode d'emploi.

Un livre navigable

Il m'arrive parfois de lire un livre dans le désordre. Je commence par le feuilleter, et je me laisse accrocher par un passage. Je navigue encore et je reprends plus loin, éventuellement je reviens en arrière, et, s'il me satisfait, je finis par le lire entièrement.

Les bandes dessinées se prêtent bien à de telles lectures, moins les autres livres. Les essais, je ne les lis jamais ainsi, l'architecture de la pensée y a trop d'importance. Les livres sont peu conçus pour être lus ainsi. Le mien oui.

Un ordre est pourtant nécessaire. Un manuel, un traité de grammaire, de ponctuation ou de programmation ont un ordre, mais il est bien rare qu'on les lise in extenso. Mon livre n'en a qu'un, chronologique, et il n'est pas obligatoire de le suivre. On finira toujours par s'y retrouver, ou pas, quel que soit le sens dans lequel on y suivra les multiples cheminements qui s'y croisent. Il a été conçu et structuré pour cela, non sans ingéniosité.

Premier carnet

Le cours de la Nagoundat

Une voix dans la nuit

J'entends la voix d'une femme chanter un Tembang dans la nuit. Le tembang est un genre musical de l'Asie du Sud-Est qui a un rythme curieux pour des oreilles occidentales. Je ne l'aimais pas les premières fois que j'en ai entendu. J'y trouvais quelque chose de cacophonique. Il y a du chaos dans ces mélodies, mais c'est un chaos qui s'écoule paisible ; un chaos qui s'harmonise en un mouvement majestueux. Majestueux, le mot n'est pas juste, trop emphatique, ce serait plutôt paisible et ample à la fois.

Je m'avise que la voix chante en arabe, et que j'en comprends depuis un moment quelques mots. Eux aussi sont apaisants. Ce doit être un poème mystique classique. Il est étonnant d'entendre dans la nuit chanter en arabe si loin du Hedjaz, avec cet accent particulier de l'Extrême-Orient. Celui qui ne comprendrait pas la langue ne la reconnaîtrait certainement pas.

Le chant est apaisant, mais il n'en est pas moins vigoureux. Le mot « apaisant » lui non plus n'est pas juste : ce serait plutôt comme lorsque vous vous abandonnez au mouvement des vagues et que vous vous laissez flotter. On dit « faire la planche », mais ce qu'on éprouve alors est bien différent de ce qu'évoque un bois inerte. Le clapotis des flots n'est pas sans puissance. Il y a dans le tembang quelque chose de la force chaotique de l'océan, une puissance qui, si vous vous y abandonnez, si vous la laissez vous habiter, vous emplit d'une surprenante tranquillité, sans rien vous faire oublier pourtant des abîmes et des prodigieuses pressions qui vous maintiennent, abandonnés, tranquillement à sa surface.

Les paroles, la musique et la voix se conjuguent parfaitement pour dire cela, que j'aurais pu croire indicible. Le tembang est cependant plus champêtre qu'océanique, et même un peu montagnoux. Il tient du bruit clair d'un lent cours d'eau. Quand il est porté par la voix d'une femme, il a la clarté des matins tièdes. Ce n'est pas la première fois que je l'entends depuis ces trois derniers jours. On aime ici chanter dans la nuit. On aime y chanter l'aube.

La bêtise objective

« Bertrand Russel a dit que penser ce n'est pas expliquer comment les sots disent des sottises », ai-je répondu à Saad quand il m'a appris le sujet de sa thèse. Saad travaille sur la bêtise.

« C'est une remarque profonde », a-t-il reconnu, « mais ce n'est pas précisément l'objet de mon étude. »

Pour autant, la science n'a que trop négligé la bêtise, m'a-t-il expliqué. On l'invoque perpétuellement comme explication, mais, ne sachant rien en dire, elle revient à un renoncement à expliquer mieux, même si nous sentons intuitivement que des causes se trouvent bien là, dans ce que ce mot recouvre. Nous n'en savons seulement rien dire et n'en sommes pas plus avancés.

Les recherches de Saad ont été fortement stimulées par les avancées de l'intelligence artificielle. Saad sait bien qu'artificielle ou non, l'intelligence comme la bêtise demeurent humaines. Moi-même, étant myope, j'y vois mieux avec des verres correcteurs. On pourrait alors parler de vision artificielle ; mais ce ne sont pas les lunettes qui voient à ma place, c'est moi qui vois à travers des verres.

L'intelligence artificielle, ou la bêtise, n'interviennent ou ne surgissent qu'à une extrémité ou une autre de l'artefact, produites par un esprit humain. La bêtise artificielle concerne donc un

artefact qui rend son utilisateur plus bête. Le dispositif matériel et logiciel s'offre alors comme un bloc de bêtise objectivée : un objet concret, au fonctionnement parfaitement identifiable et commode à étudier ; de la bêtise sous une forme objective, en somme.

Saad

Saad est un homme vigoureux qui approche la cinquantaine, mais ses cheveux drus et sa barbe noire le font paraître plus près de la quarantaine. Une double balafre lui barre la moitié du visage, et lui donne un air plus vigoureux encore, plutôt qu'elle ne le défigure.

J'imagine qu'il a dû s'y habituer avec le temps, et il semble même la porter avec une sorte de coquetterie. Avec sa forte stature, sa blessure lui donne incontestablement un air viril, un air guerrier, celui d'un pirate des Mers du Sud. Mais Saad n'est ni un guerrier, ni un pirate ; il est un chercheur. Il m'a offert l'hospitalité ces jours-ci. Saad n'habite pas très loin de la rivière, la Nagoundat, dont le cours est déjà bien large pour l'altitude.

Ce matin, l'herbe est couchée et humide, comme sous l'effet d'une forte pluie et d'un vent violent. Les gerbes dessinent des mouvements tourbillonnants comme une chevelure. Il fait soleil pourtant, et hier soir le ciel était étoilé quand je me suis couché. Je n'ai rien vu ni entendu. On dort bien quand il fait ce temps. On dort tard quand il a plu.

Lendemain d'orage

Cette nuit j'ai entendu le tonnerre. J'ai ouvert le volet. La pluie était faible. Des éclairs illuminaient les montagnes au nord, l'orage y était fort mais lointains. L'averse a vite cessé, et les pierres étaient déjà sèches sous l'effet d'un vent tiède quand j'ai rouvert un peu plus tard. C'est l'époque des moussons.

Saad ne donne pas de cours ces temps-ci. Il corrige des examens ; une activité que je juge bien idiote. « Mais on peut la pratiquer intelligemment », se défend-il. Qu'importe, je vois pour ma part une sorte de mépris pour le langage à demander à quelqu'un d'écrire pour se faire évaluer.

J'ai demandé à Saad de me laisser regarder les copies de ses élèves. Je ne connais pas un seul mot de la langue qu'ils utilisent, mais la façon dont un texte est mis en page enseigne beaucoup sur le cheminement d'une pensée. Je ne prétends pas qu'elle se prêterait davantage à une évaluation, et moins encore à une sélection. Non, je ne saurais sur quels critères les fonder, mais on est vite saisi d'étonnement devant la diversité de ces pages, écrites dans les mêmes conditions, sur les mêmes sujets et avec les mêmes intentions, et qui dénote des postures d'esprit si singulières et si diverses.

Saad est grand et robuste. Il a un physique de surfer. Il y a beaucoup d'arrondis dans son visage. Même ses yeux bridés ont quelque chose de rond dans la façon dont ils plongent dans les vôtres quand il vous parle. Je ne sais ce qui lui donne malgré tout une certaine rudesse, ni si elle ne tient qu'à sa double balafre.

Process of cretinization

Saad ne connaît pas le français. Nous communiquons en anglais. Son travail aussi, il l'écrit en anglais. Il m'en a donné à lire de larges extraits, attendant, j'imagine, corrections et critiques. Il emploie le mot *moron*, dont il décline quelques néologismes : *moronness*, *moronization*. Il les préfère aux mots courants empruntés au français : *cretinism*, *cretinize*, *cretinization*.

Pourquoi pas ? La langue anglaise n'a à mon sens que trop de vocabulaire pourtant, souvent pris au français. Les anglophones souhaiteraient un mot pour chaque dénotation. À quoi bon ? Le français compense avantageusement son lexique plus parcimonieux par la subtilité des connotations.

À mon sens, le français n'a que trop de vocabulaire lui aussi. Je préfère toujours opter pour un lexique simple et limité, et chercher plutôt l'exactitude dans la syntaxe. L'emploi que fait Saad de néologismes leur donne bien sûr la valeur de paradigmes techniques. Pourquoi pas ?

J'aurais donc dû parler de crétinisme artificiel plutôt que de bêtise. Quoique, pour mon compte, si j'avais dû mener une telle recherche, j'aurais spontanément choisi le terme « connerie ». Mais le substantif « connerie » ne permet pas d'en tirer d'autres mots comme « crétiniser », « crétinisation ». Il permet par contre de forger le verbe « déconner ». « Déconner » est un verbe intéressant. Il désigne tout aussi bien le déconnage délibéré, le déconnage involontaire mais conscient, et le déconnage à son insu, sur la nature desquels le contexte ne laisse jamais, remarquons-le, planer de doute.

J'en ai expliqué l'emploi à Saad. Les mots que vous choisissez sont important : ils vous inspirent des pensées, ou vous en ferment la route, que vous devez alors forcer.

Le paradigme de déconnage

« Le paradigme de déconnage pourrait ouvrir une toute autre perspective à ton travail », ai-je dit à Saad. Il m'a regardé, étonné et songeur, peut-être légèrement inquiet. Puis son regard s'est éclairé et il a ri : « Oh yes, tu déconnes. »

Pendant Saad a bien compris que l'idée de déconnage contient celle d'une limite avec laquelle on peut toujours jouer. On peut la bousculer, y marcher en équilibre, la passer et la repasser délibérément, à son corps défendant ou à son insu. Le crétin, lui, ne déconne jamais.

La baisse tendancielle du QI

Nous avons pris connaissance d'un rapport tout récent de chercheurs norvégiens, qui confirme une baisse du quotient intellectuel depuis une bonne quarantaine d'années dans les pays industrialisés. On parle d'une baisse de deux points par décennies, ce qui fait plus de huit points sur la période. Certains disent davantage. Une telle baisse commence à montrer ses effets dans certains domaines de pointe.

L'ingestion croissante de produits chimiques, très toxiques sur les hormones thyroïdiennes, diminue la production de myéline, ralentissant les relations neuronales et accroissant les temps de réaction. Elle pourrait en être l'une des causes. Saad pense le contraire. L'usage excessif de ces produits, notamment dans les insecticides, pour l'agriculture industrielle comme pour l'usage privé, est pour lui d'abord une conséquence de cette baisse du QI ; une conséquence certes accélératrice. Saad est cependant convaincu que le corps a des capacités de résistance et d'adaptation stupéfiantes lorsque l'esprit vit comme il le doit.

La Nagoundat

Le paysage alentour est hospitalier et varié quand on parcourt les rives de la Nagoundat. On est surpris d'avoir tantôt l'impression de longer une large plaine humide et marécageuse, tantôt une vallée étroite et boisée d'épais feuillus. Les montagnes ne sont jamais très loin, qui ferment l'horizon. La vallée rappelle les Alpes-Maritimes, en plus humide et en plus marécageux.

On trouve par endroits de vastes marais où des jeunes filles vont pêcher en asséchant de petits cours. Elles font des barrages de sable en amont et en aval dans des points favorables, et elles vident l'eau avec de grands seaux en plastique. À les voir ainsi, jambes nues dans la vase, les vêtements trempés par les éclaboussures et la sueur, accroupies pour saisir les poissons qui se débattent, on ne manque pas d'en ressentir une forte impression érotique.

J'imagine qu'il serait imprudent de m'aventurer hors du chemin de terre, surtout en cette saison. Je n'en suis toutefois pas certain si j'en juge par ces filles qui pêchent, ou à ces paysans que je

croise parfois, qui repiquent leur riz et que je salue. Les pieds s'enfoncent bien un peu dans la vase, mais jamais jusqu'aux genoux.

Le début d'érection qu'avait provoqué le spectacle des jeunes filles qui pêchaient, me fait songer en rentrant que j'ai toujours plus de mal, en Europe, pour trouver des slips et des pantalons qui ménagent assez de place pour y glisser mes organes génitaux. Ceux-ci ne sont pourtant pas dotés d'une taille exceptionnelle. Je suis tenté de voir là encore une pièce à verser au dossier de la baisse tendancielle du quotient intellectuel. Ça ne doit certainement pas faire du bien dans le cerveau.

Lamdong

Lamdong est une petite ville de province, la plus proche de la maison familiale de Saad. Ce n'est pas là qu'il enseigne. Il donne ses cours à l'Université de Fâfura à quelques centaines de kilomètres plus loin. Il s'y est rendu pour quelques jours maintenant qu'il a fini la correction de ses copies, me laissant la garde des murs et de ses deux chiens, dont il est certain qu'ils se sont déjà suffisamment habitués à moi. C'est un couple d'énormes animaux aux crocs acérés, de ceux qui ne feraient de vous qu'une bouchée, s'ils n'avaient ce regard attendrissant qu'on ne trouve dans notre espèce qu'au cours du plus jeune âge.

Avec eux, je me sens en mesure d'aller où bon me semble en toute sécurité. Ils connaissent toujours la route, même dans les marais où Saad les amène chasser les migrateurs en hiver. Je redoute qu'ils deviennent agressifs avec des personnes que je croiserais, des animaux domestiques, ou encore quelque autre chien. Je n'ai aucune autorité sur eux, mais je ne les en crois pas vraiment capables.

Les chiens de Saad, quoi qu'effrayants au premier abord, sont paisibles, et j'ai osé les amener à Lamdong où ils ne peuvent pas comme ailleurs se dégourdir les pattes. J'y suis allé à vélo. Ils couraient derrière moi, se dépensant assez pour ne plus songer en arrivant qu'à s'asseoir à l'ombre et à boire aux fontaines. La route est plate, avec seulement quelques dénivelés qui sont surtout éprouvants à cause de la chaleur, malgré l'ombrage d'une végétation qui y devient plus abondante.

Il n'y a pas grand-chose à voir à Lamdong. Même pas la mosquée récente et sans grande originalité. J'y ai parcouru la grand-rue et j'ai fait l'achat d'un pantalon de toile robuste et légère, avec des fermetures-éclair aux chevilles, pratiques si l'on doit les retrousser dans les marécages. J'ai pris aussi deux chemises, légères et sans col.

« Vous portez bien le noir », m'a dit la jeune vendeuse, comme surprise, paraissant soudainement découvrir en moi un homme, et pas seulement un vieil étranger.

Je n'avais pas vraiment le choix des couleurs ; c'est ainsi généralement qu'on s'habille ici. « Le noir va bien à votre teint pâle et à vos cheveux blancs, ça éclaircit votre regard. » Je suis surpris moi aussi en me regardant dans la glace, et voyant combien elle a raison.

Je me suis ensuite longuement arrêté à la buvette de la station-service à la sortie de la ville pour faire bien boire les chiens avant le trajet du retour, et prendre un café à l'ombre des grands arbres.

Deuxième carnet

L'île de Tamgound

À Lamdong

« Si Frege disait que l'écriture fut à la pensée ce que la voile triangulaire fut à la navigation, je dirais que le numérique en serait ce que fut la vapeur : la possibilité d'aller contre le vent sans louvoyer », expliquai-je à Raya. Je suis retourné à Lamdong, et je me suis à nouveau arrêté à la buvette de la station-service au sortir de la ville. Raya est cette femme en salopette noire qui m'avait servi la fois précédente sans que je la remarque.

« Shoukran », avais-je remercié cette fois quand elle m'avait apporté le thé. J'avais employé l'arabe comme par inadvertance ; les airs de tembang que j'entends parfois dans la nuit m'avaient peut-être laissé imaginer qu'elle le comprendrait mieux que l'anglais.

« Hafwouan », m'a-t-elle répondu machinalement ; puis, se ravissant : « Hal tatakalam al arabia ? (Tu parles arabe ?) – Naham, kalilan. (Oui, un peu.) » Elle m'a encore demandé si je parlais anglais ; et moi, français. « Français, je lis un petit », m'a-t-elle répondu, « mais mal je parle ». Nous avons continué en anglais.

Raya

Elle s'appelle Raya. Je ne sais si je ne suis pas revenu m'arrêter à la buvette pour la revoir. En réalité, je ne l'avais pas vue la première fois. Elle était passée devant moi qui restais aveugle. Elle s'était imprimée comme une ombre dans ma mémoire.

Je pense qu'elle, m'avait vu. Il ne s'arrête pas tous les jours ici des étrangers ; mais elle n'avait vu qu'un étrange étranger, avec deux gros chiens aussi noir que ses vêtements. Bien sûr, elle ne pouvait pas ne pas m'avoir remarqué.

À moins que, sans la voir, je ne l'aie vue mieux qu'elle ne m'avait vu elle-même. Je crois que j'avais remarqué ses mains fines et nerveuses, son corps qui semblait porter comme une voilure son ample salopette, et ses cheveux attachés dans un foulard qui venait se nouer sur son front, dégageant son regard aussi éclatant et profond qu'une source. Certainement ai-je voulu revoir cette silhouette qui était passée sous mes yeux, subliminale.

Nous avons parlé longtemps ensemble et repris du thé jusqu'au soir. « Tu peux rester ici, on a une chambre libre, si tu ne veux pas rentrer en vélo dans la nuit », m'a-t-elle même proposé. « Non, j'ai la camionnette aujourd'hui. Je ne vais pas loin, c'est l'affaire d'un bon quart d'heure. » Les nuits tombent tôt ici. Les jours s'allongent peu en été sous cette latitude, comme ils s'écourtent peu en hiver.

« Je vais rentrer, mais j'aimerais bien te revoir », lui ai-je dit. « Tu sais où me trouver. » Je crois qu'elle a aimé ma façon de le lui dire sans manières.

La chaleur était accablante aujourd'hui. Le ciel était blanc à force d'être gris, et pourtant sombre à la fois, comme chauffé à blanc, mais qui semblait retenir sa lumière dans sa blancheur même, avec des tons un peu ocre verts dans la journée, et qui viraient à l'ocre rouge dans la soirée. Le ciel a semblé tout le jour retenir un orage.

Avec Saad

– Alors, tu as séduit Raya, me dit Saad avec un large sourire.

– Doucement, Saad. Nous avons seulement eu une conversation passionnante. Regarde mes cheveux blancs. Aurais-je seulement une chance de la séduire à mon âge ?

– À ton âge ? Mais vous devez avoir le même. Si ses cheveux n'ont pas blanchi comme les tiens, les causes en sont strictement génétiques. Et puis ta crinière blanche te fait ressembler à un vieux sage, et un sage qui va à vélo, ça ne se laisse pas passer.

– Tu te moques.

– Pas du tout ! Tu lui plais ! Il n'y a aucun doute, ajoute-t-il cette fois en riant, sinon elle ne t'aurait jamais écouté lui parler de Frege.

– C'est bien ce qui m'étonne justement, dis-je, soudain plus sérieux. Elle n'entretenait pas la conversation dans le seul but de la faire durer. Elle savait parfaitement de quoi nous étions en train de parler. Elle m'a elle-même interrogé avec un intérêt qui n'était pas feint, sur ce que le numérique changeait et apportait à l'écriture et au fonctionnement de la pensée. Le plus curieux est que tout cela me soit apparu normal sur l'instant. Je me rends pourtant bien compte qu'il n'est pas possible que nous ayons échangé ainsi des idées comme si nous avions déjà eu l'occasion d'en parler longuement ensemble. Comment une pompiste rencontrée par hasard à l'autre bout du monde pourrait-elle tenir avec moi une conversation à la fois si technique, et pourtant non dépourvue d'une impression familière, d'une impression qu'elle aurait déjà été tenue, et dans une langue qui, même si Raya la parle bien, ne nous est pas non plus si familière.

Rencontrant Raya par hasard

J'ai rencontré Raya par hasard qui marchait sur la route près de chez Saad.

– Il est bien ton ami, me dit Raya.

– Tu veux que je t'arrange le coup ?

Elle rit. « Je ne parlais pas pour moi. » Elle me confie que Saad plaît à sa sœur cadette qui, justement, habite près de chez lui. Elle était venue lui rendre visite, comme elle le fait souvent. C'est ainsi que Saad savait déjà son nom et connaissait sa sœur bien qu'ils ne se soient jamais parlés.

– Ce ne serait pas la mort que lui adresser la parole quand elle le croise.

– Il ne convient pas qu'une femme adresse la parole à un homme la première, me confie-t-elle.

Les mœurs ici ne cessent de me surprendre depuis que je suis arrivé.

– Et toi ? Tu m'as bien adressé la parole la première ?

– Non, c'est toi.

– Je n'avais fait que te remercier, et tu t'es étonnée que je parle en arabe.

– Comment aurais-je su que tu parlais arabe, si tu ne m'avais pas déjà adressé la parole ?

– Bien sûr...

Les mœurs ici sont raffinées et complexes, mais on ne le voit pas tout de suite. Tout le monde s'habille à peu près de la même façon, chemise et pantalon, généralement de toile noire, la langue ne contient pas de forme de politesse, modeste paysan ou notable, tous se parlent sur le même ton, hommes et femmes paraissent sur un pied d'égalité..., mais on découvre des quantités de règles imperceptibles quand on s'attarde.

Je m'étais l'autre jour attaché les cheveux avec un foulard noir pour étendre le linge, car ils me tombaient sur les yeux lorsque je me penchais sur la bassine. « La couleur de ce foulard n'est pas convenable », m'avait dit Saad. Il m'en a prêté un autre et m'a montré comment l'attacher convenablement. Il m'a aussi montré comment on doit retrousser convenablement les manches de sa chemise. « Tu dois faire trois plis suffisamment larges pour que la manche reste immobile entre le coude et l'avant-bras... » Peu à peu j'apprends comment on se tient convenablement ici.

Je comprends bien que tout ceci est moins futile qu'il n'y paraît. La politesse est un peu aux relations ce que sont à la musique la clé et la mesure au début d'une portée. Elle n'est qu'un point zéro à partir duquel on module ses relations à d'autres. Les comportements corrects ne signifient rien, mais à partir de ce que l'on y ajoute ou y enlève, on module des touches d'attention, d'affection, de respect, d'agacement..., qui disent toujours beaucoup sans qu'on n'ait rien à dire. Nous sommes parfois bien embarrassés, même lorsque nous connaissons la langue d'un pays, quand nous les ignorons.

Nous sommes d'autant plus embarrassés que ces comportements subliminaux produisent bien souvent des réactions involontaires. Nous les intégrons vite toutefois par une sorte de mimétisme. Quand on y songe, on imagine combien de nouvelles règles de comportements à prétentions universelles, introduites par le commerce mondial, sont capables de déstabiliser les rapports humains.

Bien sûr, ces règles qui s'insinuent à la faveur de l'impérialisme n'ont rien d'universel, au contraire. La seule chose dans des mœurs, forcément particulières, qui relèverait de l'universel, serait ce subtil raffinement qu'elles introduisent dans les comportements. Il n'existe non plus, selon le même principe, aucune langue universelle, car il n'est rien d'universel dans une langue, si ce n'est cette propriété de traduire dans l'autre ce qu'on a dit dans l'une. Pour que la magie s'opère, il est cependant nécessaire que la grammaire soit correctement employée.

Raya était venue par le car. Nous nous sommes croisés par hasard sur la petite route sous le feuillage encore trempé de la nuit. Sa sœur cadette habite donc près de chez Saad. « Hé bien je n'ai qu'à proposer à Saad de vous inviter toutes les deux à dîner. »

Raya avait délaissé son ample salopette pour une tunique et un pantalon de toile, noirs bien sûr, et elle avait quitté ses chaussures de sécurité. Elle portait un chapeau de bambou sur son foulard pour se protéger d'une pluie éventuelle, et marchait pieds nus sur l'asphalte humide, ce qui est convenable ici.

De la contrainte

Les mœurs sont assez libres à Tamgound, du moment que l'on respecte un certain nombre de règles de savoir-vivre. Je n'en suis pas surpris, y voyant l'application d'un principe que j'avais observé au siècle dernier en pratiquant intensivement des ateliers d'écriture : le principe de l'écriture à contraintes.

Si vous dirigiez un atelier d'écriture, et que vous proposiez à chacun d'écrire librement ce qui lui passe par la tête, vous seriez surpris de voir combien les textes se ressembleraient. Plusieurs n'auraient rien trouvé de mieux que de décrire ce qu'ils venaient de voir dans les dernières minutes de leur trajet ; d'autres auraient préféré conter un événement plus ou moins lointain qui les avaient fortement marqués ; tous, même les plus rares qui auraient choisi d'autres options, auraient écrit dans une forme convenue et dans un style sans grande originalité. Si plutôt vous aviez multiplié les contraintes, vous auriez été plus surpris encore de voir se multiplier en proportion des textes étonnants de singularité.

Proposez d'écrire un court récit à la troisième personne de l'imparfait dans lequel on insérerait un court dialogue dont aucune phrase ne dépasserait les quarante caractères. Imposez que dans le récit, toute proposition à l'imparfait soit complétée par une relative au participe présent. Interdisez tout pronom indéfini. Imposez que toutes les propositions aient un nombre de syllabes impair ; s'il le faut, proscrivez une lettre de l'alphabet, ou un phonème..., et vous débriderez les imaginations. Vous obtiendrez des textes étonnants, et surtout du style ; vous en obtiendrez des plumes les moins préparées à en avoir.

L'observation est d'abord surprenante, car on pourrait imaginer que des contraintes auraient eu comme un effet entonnoir, limitant chacune le champ des possibles. Or elles semblent au contraire l'élargir. L'effet, reconnaissons-le, est plutôt contre-intuitif. Il vous entraîne sur les voies de la théorie mathématique du chaos, ou au moins à la mécanique des fluides.

Contre toute attente, la multiplication des déterminations démultiplie les possibles, épuise la prédictibilité, ouvrant la voie au hasard, ou à la liberté, sans pourtant jamais s'y confondre. Voilà qui remet pour le moins en cause ce que de telles notions semblaient avoir au premier abord de contradictoire, voire d'opposé. Elles vous laisseront soupçonner notamment que la surdétermination n'exclue pas le hasard, ni la liberté ; ou que la liberté et le hasard entretiennent entre eux les relations les plus inextricables, etc.

Un peu d'histoire des civilisations

Avant l'introduction massive de l'Islam au seizième siècle à Tamgound, m'a expliqué Saad, de nombreux Chinois avaient installé des comptoirs dans l'île. Se mêlant aux autochtones, ils avaient fait naître une population urbaine raffinée et lettrée dès le quatorzième siècle.

On honorait et l'on y lisait les Entretiens de Confucius, on pratiquait le mandarin classique, et l'on s'adonnait à l'art des jardins. On en voit toujours des traces, discrètes mais nombreuses. Bien avant l'introduction de l'Islam, la culture Chinoise était déjà présente ; nul ne sait depuis quand, peut-être depuis la dynastie Han, dès le premier siècle du Christianisme.

L'Hindouisme ni le Bouddhisme ne prirent jamais pied à Tamgound ; pas plus celui du Theravada, venu par l'Océan Indien, que le Mahayana descendu par la Mer de Chine. Ils n'importèrent donc pas avec eux leur propre mythologie antique, comme dans la péninsule malaise ou l'archipel indonésien.

Le Confucianisme non plus n'ouvrit pas la porte à l'antique mythologie chinoise, bien que l'on trouve partout les figurines des Trois Vénérables. Il s'accommoda plutôt aux légendes locales des premiers habitants.

Saad m'a expliqué tout cela hier soir après le repas.

– L'Islam du monde moghol avait alors plutôt l'esprit au syncrétisme. À propos, as-tu lu Kabir ?

– Oui, mais assez peu, je l'avoue. Ce n'est pas la première fois qu'on me pose une telle question ces temps-ci. »

Troisième carnet

Histoire de Tamgound

Kabir

Jadis je jouais jour et nuit avec mes camarades et maintenant j'ai peur.

Si élevé est le palais de mon Seigneur que mon cœur tremble d'y monter : pourtant je ne dois pas être craintive si je veux jouir de Son amour.

Mon cœur doit s'attacher à mon Bien-Aimé ; je dois écartier mon voile et unir tout mon être à Lui.

Mes yeux feront l'office de lampes d'amour.

Kabir dit : « Écoute, mon amie, Il comprend qui l'aime. Si tu ne languis pas d'amour pour ton Unique Bien-Aimé, il est inutile d'orner ton corps ; il est vain de mettre de l'onguent sur tes paupières. »

Raya m'a envoyé ce poème de Kabir dans un courriel.

Nous avons dîné ensemble, avec Saad et sa sœur. La lettre de Raya était longue et j'y trouvais des réflexions sur notre conversation de la veille, mêlées à d'autres plus intimes.

J'ai cherché Kabir en ligne. J'ai trouvé une première page entière de liens qui renvoyait sur un footballeur égyptien apparemment célèbre, me confirmant encore une fois que le net est tout à la fois une machine à décérébrer et son exact contraire, car je n'ai eu aucune peine, en précisant « poète », pour trouver quantité d'écrits, traduits en anglais par Rabindranath Tagore, et j'y ai découvert le poème dont j'ai accompagné ma réponse.

Un autre poème de Kabir

Dis-moi, ô Cygne, ton antique histoire.

De quel pays viens-tu, ô Cygne ? — Vers quel rivage t'envoies-tu ?

Où prendras-tu ton repos, ô Cygne, et que cherches-tu ?

Ce matin même réveille-toi, ô Cygne, lève-toi et suis-moi.

Il est un pays où ni le doute ni la tristesse n'ont d'empire ; où la terreur de la mort n'existe plus.

Là, les bois du printemps sont en fleurs et leur senteur parfumée qui dit : « Il est Moi », est portée sur la brise.

Là, l'abeille du cœur plonge profondément dans la fleur et ne désire plus d'autre joie.

L'Empire Moghol

Moghol ne veut rien dire d'autre que « mongol » en persan. Les Moghols étaient semble-t-il de ces masses en armes qui souhaitaient, à partir de l'Afghanistan actuel, reprendre le contrôle des terres d'Asie Centrale d'où ils venaient. Les Ouïghours leur barrèrent la route du Nord et les délogèrent même de Kaboul, d'où ils descendirent sur les Indes, et où Babur déplaça sa capitale à Lahore.

Que pouvait être exactement cet empire moghol ? Les enluminures persanes de cette époque représentaient souvent des personnages aux yeux bridés ; les enluminures mogholes montraient plutôt des types où l'on reconnaît ceux des images indiennes antérieures, ou encore ceux qui ornaient les urnes grecques ou crétoises.

Les limites entre un Empire Ottoman et un Empire Moghol étaient en ces temps-là des plus imprécises, et je ne saurais dire seulement si elles existaient. Je ne saurais même dire s'il existait

alors un Empire Perse entre les deux. Je ne sais donc dire jusqu'où s'étendait l'empire à l'Ouest, si ce n'est jusqu'à celles, aussi imprécises pour moi, d'un Empire Ottoman. Je sais seulement que ce dernier allait de la Mauritanie au Turkestan.

L'Empire Moghol correspondait à l'essentiel du sous-continent indien, le débordant à l'Ouest, et plus encore à l'Est, l'Inde lui ouvrant la route de tout le Sud-Est Asiatique. La route des épices était tombée sous l'influence moghole, mais qui s'y heurtait alors aux premières aventures coloniales européennes.

La civilisation moghole

Quand on laisse parler les cartes, on se rend compte que les pachas moghols durent bien être des conquérants, dans la mesure où ils affrontèrent les armées de maharajas indiens, de khans turkmènes, et de sultans divers. Il n'est toutefois pas certain qu'ils durent déployer autant d'efforts pour soumettre des peuples.

L'Islam, en Inde, cela signifiait d'abord l'émancipation des castes. Les Moghols ne l'imposaient pas par la force d'une armée d'occupation. Les Moghols vivaient bien au-delà de ces contingences ; civilisation ivre de spiritualité, d'amour, d'art, de science et, il faut bien le dire aussi, d'alcool.

Les principes du Jihad interdisent formellement d'imposer la religion par la force. Ils commandent seulement à la communauté des fidèles de porter secours à leurs frères persécutés. C'est, disons, une ancienne version du « devoir d'ingérence ». Certes, il est toujours possible de détourner un principe pour des motifs inavouables. Cependant, quelle que soit la violence qu'on lui fasse subir, un principe en reste un.

On sait que les Moghols ne firent aucun effort pour convertir les Hindous à l'Islam, ni ne prirent des mesures susceptibles de les y encourager. Le système indien des castes y suffisait bien.

Au seizième et au dix-septième siècles, rien ne ressemblait aux états-nations contemporains. La division entre un empire ottoman et moghol était linguistique et culturelle. Alors que chez le premier, la langue turque remplaçait lentement le persan, ce persan devenait toujours plus la langue de la culture chez le second. Et pendant que l'Ouest fixait toujours plus une définition étroite de l'Islam sous l'autorité d'un khalifat et d'écoles juridiques, l'aventure d'esprit se poursuivait en Asie, où la civilisation arabo-persane s'était déplacée depuis le treizième siècle. L'Islam s'y épurait, se limitant à la seule profession de foi qu'*il n'est d'autre dieu que Dieu, et que Mouhamad est son prophète*.

Qu'importait pour Kabir qu'on l'appelât Ar-Raham ou Rama ? Les musulmans moghols finissaient par s'inquiéter davantage que l'Islam ne devînt un grand bazar où se professait n'importe quoi, plutôt que de manquer de fidèles. Quand on lit non plus les cartes mais les textes, il semble qu'on craignît moins l'hérésie que la bêtise ; le mélange de principes vagues, de superstitions grossières et de rites obsessionnels. On ne se protège pas d'un tel risque avec les mêmes moyens qu'on les impose, par la contrainte et la surveillance, et l'on eut l'intelligence d'en faire peu d'usage.

Les Moghols furent sans doute de frustes guerriers quand leurs ancêtres suivaient Gengis Khan. Au seizième siècle, ils avaient poussé la science et le raffinement des arts et des mœurs assez loin pour faire naître l'une des plus subtiles spiritualités que l'humanité ait connues.

La chute de l'Empire Moghol

Bien sûr, la richesse de la culture moghole ne fut pas très efficace face aux aventures coloniales des Européens, qui ne combattaient pas l'empire sur le même plan. Un imbécile sait manier une arme ; Henri Michaux tenait peut-être là l'explication, qu'il avança à propos d'un autre point

d'histoire dans son ouvrage *un Barbare en Asie* : il est plus facile de rassembler des milliers d'imbéciles que cinq bons sages.

Les Moghols ne savaient plus rassembler des imbéciles. Les têtes couronnées d'Europe, si. Comme les ancêtres des Moghols qui suivirent Gengis Khan, les Européens devinrent moins imbéciles au fur et à mesure de leurs conquêtes, et ils marchèrent sur la tête de leurs rois, jusqu'à ce que, sous l'effet d'ingénieuses techniques de décervelage, leur coefficient intellectuel se mit à baisser de deux points par décennie, semblant ne plus devoir s'arrêter.

Histoire de Tamgound

Tamgound est une île à la pointe de Sumatra, dans le prolongement de Bandar Aceh, près des Îles Nicobar, en face du Golfe du Bengale. Tangound fut jusqu'au dix-neuvième siècle une république de pirates. Elle fut un peu aux Îles de la Sonde ce que fut Nassau pour les caraïbes, si ce n'est qu'elle abritait des pirates depuis bien plus longtemps. Elle maintint tant bien que mal son indépendance jusqu'à la fin du dix-huitième siècle par des alliances ponctuelles entre le Grand Moghol, les sultans locaux, les Britanniques, les Hollandais et les Français, exploitant leurs rivalités et leur hostilité commune contre les Espagnols des Philippines et de Formose.

Ensuite, les Britanniques dominant presque sans partage la région, la république de Tamgound regarda vers les nouveaux États-Unis d'Amérique, mais qui ne voyaient pas alors le caractère stratégique de la région. Elle regarda ensuite vers la France révolutionnaire, impressionnée par ses aventures Égyptiennes, mais la France ne voyait pas non plus cet intérêt, et l'aurait-elle vue, qu'elle n'aurait pas été d'un grand secours, prise qu'elle était dans le blocus britannique.

Le parlement de Tangound pensa aussi au Grand Turc, mais qui n'avait déjà que trop d'ennemis pour faire un allié sérieux. Il pensa aussi à la Sainte Russie qui nourrissait au dix-neuvième siècle beaucoup d'ambitions dans la Pacifique, et qui avait établi des comptoirs dans les lointains territoires d'Alaska et de Californie. Tangound garda seulement des liens cordiaux avec le Yémen et les Perses de Bandar Abbas à l'Ouest, et à l'Est avec le Sultanat de Brunei et les princes des Moluques avant que ces derniers ne tombent les uns après les autres sous la coupe britannique. L'environnement devenait toujours plus hostile.

Les pirates

Les pirates, de toute époque et de tout lieu, dans les Caraïbes, la Sonde ou les côtes algériennes, ont toujours eu à peu près la même fonction, mener des opérations militaires sous pavillons imprécis. Il est cependant deux sortes de piraterie. L'une n'est peut-être qu'opportuniste : des populations bien situées sur des routes maritimes mal défendues profitent de l'aubaine pour améliorer leur quotidien. Sinon, quand elle prend une singulière ampleur et s'organise, la piraterie se fonde sur des idéaux élevés. Par certains côtés, les pirates des Caraïbes étaient les enfants de Coligny, et Khayr ad-dīn, dit Barberousse, n'était certainement pas un simple gibier de potence, ni Francis Drake.

Les alentours du détroit de Malaka ne font pas exception. Les pirates qui établirent leur république à Tamgound étaient des adeptes du *Sulh-e-Kul*. Le choix de la violence, bien souvent, n'en est pas un, mais la seule issue. Il peut même bien souvent se révéler le meilleur choix. Toutefois, la violence est une bonne solution seulement quand elle atteint rapidement ses buts. Quand elle traîne, les plus belles causes sont corrompues. Mais que faire alors ? Les plus nobles causes conduisent vite à accepter de pitoyables fonctions de mercenaires vendant leurs services aux plus offrants, à faire d'hommes épris de liberté, des marchands d'esclaves... Il reste pourtant toujours une empreinte des idéaux, et surtout des rapports humains originels, et c'est ce qui rends les communautés de pirates si difficiles à comprendre.

Le Sulh-e-Kul

Le *Sulh-e-Kul* était inspiré, au tournant du douzième et du treizième siècle par le soufi persan Khwaja Moinuddin Chishti. Il fonda un ordre soufi qui portait son nom, et théorisa le principe du *Sulh-e-Kul*. *Sulh-e-Kul* signifie paix, ou harmonie pour tous. L'empereur moghol Jalaluddin Muhammad Akbar en adopta les principes à la fin du seizième siècle, et fit de la *Deen-i-Illahi*, la « divine foi » la doctrine officielle de l'empire. On notera que le *Sulh-e-Kul* était bien antérieur à l'Empire Moghol.

La *Deen-i-Illahi* était devenue une sorte de philosophie religieuse, issue des échanges organisés à l'*Ibādat Khāna*, la Maison de la Dévotion, fondée en 1575 au palais d'Akbar à Fatehpur Sikri. Des débats confrontaient les points de vue musulman, hindouiste, bouddhiste, jaïn, chrétien, juif, zoroastrien... La *Deen-i-Illahi* affirmait qu'aucune école ne devait primer dans la quête de Dieu, qu'elle ne devait être fondée ni sur des prophètes ni sur des écritures sacrées.

En somme, il s'agissait des prémisses de la science moderne appliquées aux sciences religieuses. N'oublions pas que toutes les sciences étaient religieuses alors, en Asie comme en Europe ou en Afrique. La méthode scientifique moderne, elle, consiste à fonder les certitudes sur la seule inférence et la seule expérience, refusant les références à toute tradition, au point d'en faire oublier parfois que les sciences aussi ont une histoire.

De tels principes ne pouvaient pas être ceux d'un empire trop centralisé. L'empereur Aurangzeb, au dix-septième siècle renversa son frère Shah Jahan, celui-là même qui avait fait construire le Taj Mahal, et instaura une répression prenant appui sur des formes plus réifiées de la religion. L'appareil religieux, militaire, et le parasitisme économique détruisirent l'Empire Moghol en moins d'un siècle plus sûrement que l'Empire Britannique. C'est en ce temps là que fut fondée la république des pirates de Tamgound.

Les pirates de Tamgound

Les pirates de Tamgound étaient aussi terribles que les autres. Ils n'en demeuraient pas moins des pirates raffinés. Quand ils se saisissaient d'œuvres d'art, ils préféraient souvent les garder que les revendre. Le musée de Bandar'alam en conserve encore les trésors. Ils avaient leur propre chantier naval, et fabriquaient leurs armes autant qu'ils le pouvaient. Aussi étaient-ils attentifs aux techniques étrangères, qu'ils faisaient évoluer pour les adapter à leurs moyens et à leur mode d'organisation du travail. L'Université de Fâfura, où enseigne Saad, existait déjà et en garde encore quelque-chose.

Les maisons de prostitution étaient nombreuses dans la république, mais elles étaient gérées par les femmes elles-mêmes, qui élisaient leurs représentantes, comme les équipages, leurs capitaines. Toutes les femmes n'étaient d'ailleurs pas des prostituées, ni les hommes des célibataires. Les femmes étaient armées. Elles le sont encore. Leur armement se réduisait le plus souvent à une simple dague ou à un kriss symbolique, mais le symbole en était fort.

Il ne leur était pas interdit de s'embarquer ni de participer aux courses et aux abordages. Les cas étaient rares, mais il y eut quand même une femme capitaine.

Quatrième carnet

Dans la vallée de la Nagoundat

Du destin et de la peau des chats

– Tu veux dire que Raya et toi vous vous connaissiez déjà ? S'étonne Saad. Ce n'est pas possible !

– Non, nous ne nous connaissions pas vraiment. Nous avons seulement échangé un ou deux courriels. Elle m'a donné l'adresse du site d'un correspondant français qui, selon elle, devait m'intéresser. C'était le mien.

– C'est vraiment étrange que vous vous soyez rencontrés par hasard, et en plus que sa sœur et moi fussions voisins. Reconnais qu'il est difficile de le croire. Songes-tu seulement à la quantité de lieux que tu as dû traverser, tous peuplés plus qu'il n'est raisonnable, pour te rendre jusqu'ici ? Et parmi cette profusion, tu tomberais nez-à-nez avec elle sans la reconnaître, et vous auriez trouvé le moyen d'engager une conversation ?

– Nous nous étonnons, et je reconnais qu'il y a de quoi, mais n'est-ce pas conforme à ce que nous disions l'autre soir du déterminisme, du hasard et de la liberté ?

– Je ne vois pas en quoi.

– En ce qu'il y existe toujours des quantités de déterminations qui nous échappent, qui nous sont entièrement indécélable, et qui prennent aisément la figure énigmatique du destin. Il était très improbable que Raya ouvrît jamais mon site ; il l'était aussi que nous nous fussions croisés par hasard, et il l'était encore qu'elle habitât près de chez toi. Mais ensemble, pourquoi ces improbabilités deviendraient-elles plus improbables encore, et non pas l'inverse ? Ça me fait penser à un aphorisme de Lichtenberg : « Il s'étonnait que la peau des chats soit percée de deux trous précisément à la place des yeux. »

Saad rit et propose de me servir un nouveau verre de vin. « Sans façon, Saad. J'ai déjà trop bu. Je ne suis pas musulman, et moi je n'ai rien à transgresser. » Saad rit de plus belle en se resservant.

Pensée et navigation

Le signe écrit permet de naviguer dans la pensée, d'en remonter le cours, comme le disait Frege. L'écriture a donné ainsi une bien plus grande fermeté à la pensée. Cela est particulièrement évident avec l'écriture mathématique. Avant, la pensée n'avait d'autres ressources que le ressassement.

L'écriture, à la plume, au pinceau ou au calame, et la lecture, supposent deux moments distincts. Aussi proches soient-ils, quand seulement on se relit en écrivant, ils ne permettent qu'une réécriture limitée.

S'ajoute naturellement un troisième moment au procès d'écriture, celui de l'édition, qui sépare encore davantage les deux premiers. À l'époque de l'imprimerie, la réédition d'ouvrages a été la plupart du temps l'occasion de réécritures et de remaniements parfois considérables.

Eh bien, avec le numérique la distinction entre ces trois moments disparaît. Lorsque j'écris une lettre manuscrite, je peux toujours raturer ma page, mais jusqu'à un certain point seulement. Aujourd'hui, avec le numérique, je peux la retoucher à tout instant, indéfiniment, la gardant toujours aussi nette. Je peux presque aussi aisément l'éditer et la publier à tout instant par quelques rapides manipulations.

La plume et le clavier

– C’est à double tranchant, m’interrompt Raya. Tu peux perdre entièrement le fil de ta pensée en le reprenant perpétuellement, et, à travers tes corrections successives, ne plus rien dire qui n’ait déjà été pensé et convenu. C’est, je crois, une part de ce qu’analyse Saad dans sa thèse.

Nous avons dîné chez lui l’autre soir avec la sœur de Raya, et il a eu l’occasion de nous en parler abondamment.

– Je te l’accorde, mais c’est d’abord une question de posture. Quand tu écris, tu te jettes résolument dans le fil de ta plume.

– Comme de ta lame quand tu te bats à l’arme blanche.

– C’est cela. Eh bien, tout le monde n’en est pas capable du jour au lendemain. Celui qui n’en a pas la pratique tente de penser avant d’écrire, et non en écrivant. Penser en écrivant demande beaucoup d’entraînement et d’habitude. Eh bien, écrire avec le clavier d’un ordinateur demande un autre entraînement et une autre pratique, ceux de penser en réécrivant. Bien sûr, sans entraînement, on perd de la spontanéité, mais comme on la perd aussi en écrivant à la plume quand on n’y est pas entraîné. L’écriture assistée par ordinateur est une technique puissante. Elle démultiplie la force avec la vitesse de la pensée.

– Tu parles bien de la puissance au sens que lui donne la mécanique, fonction de la force et de la vitesse ?

– Exactement ! J’étais sûr que tu me comprendrais parfaitement en travaillant dans une station-service, m’exclamé-je sans le moindre soupçon d’ironie, car j’ai eu plusieurs fois l’occasion d’observer que les mécaniciens me comprennent souvent mieux que les autres quand je parle de lettres. Créer de la puissance avec le métal inerte et froid est une expérience forte.

– Mais je n’ai pas bien compris pourquoi tu penses, qu’à cette fin, toucher au code soit nécessaire.

Littérature et bureautique

– Une telle pratique, dis-je encore, il est clair que nous ne l’avons toujours pas acquise, tant la technique en est encore neuve. J’ai touché pour la première fois à un ordinateur il y a trente ans, et je m’en suis longtemps servi seulement pour saisir ce que j’avais déjà écrit à la plume ; à saisir, mais aussi toujours plus à corriger. Il n’y a pas cinq ans que j’ai réellement appris à écrire avec.

– Ne crois-tu pas que de plus jeunes que nous, ceux qui sont nés avec un clavier entre les mains, y parviennent mieux ?

– Toutes mes observations me font croire le contraire. La première, et la plus convaincante, est qu’aucun outil numérique n’est bien conçu pour cela. Il est symptomatique que les traitements de textes soient intégrés dans ce que l’on appelle des « suites bureautiques ». Il l’est aussi que celui qui fut peut-être le meilleur programme pour écrire, *Abiword*, soit aujourd’hui pratiquement à l’abandon, et si bogué qu’il est devenu inutilisable. Les matériels non plus ne sont pas adaptés. L’éclairage des [diodes électroluminescentes](#) fatigue les yeux, et la plupart des écrans n’ont pas une résolution suffisante. Il nous faudrait pouvoir écrire sur des écrans semblables à ceux des liseuses, mais il faudrait que ces liseuses ne soient pas seulement conçues pour lire, et qu’elles assument qu’il n’y ait plus de rupture entre écriture, lecture et édition. Rien n’en prend le chemin. Nous ne sommes déjà que trop obligés de consulter un écran en toute occasion ; et y écrire fatigue bien trop les yeux. C’est pourquoi, tu l’as remarqué, je ne me sépare jamais d’un carnet et de ma plume. Mais justement, écrire au clavier a fait curieusement évoluer mon style à la plume. Au fond, même à la plume, j’utilise un ordinateur.

Une expérience mystique

Lorsque Raya m'a saisi par la nuque pour pencher ma tête sur elle, et qu'elle s'est abandonnée entre mes bras, nous avons basculé dans un autre monde. Si je ne l'avais pas saisie avec tant de vigueur, je ne sais si elle se serait laissé tomber ou si elle ne se serait pas plutôt envolée. Nous avons repoussé ce moment si longtemps, avant que nous ne nous retrouvions à la nuit tombante sur la route encore mouillée entre la maison de Saad et celle de sa sœur, comme deux adolescents, réinventant le monde, encore et encore, et toujours pour la première fois ; redécouvrant le si grand et si simple mystère de l'attraction des corps.

Une antique magie

Il existe dans l'île de Tamgound une très vieille magie, bien plus ancienne que les divinités du Tao, plus ancienne que les dieux des Aryens qui passèrent sur l'île comme des alizés sans s'y arrêter. C'est la magie du Doloum.

Des mages ont appris à ne faire qu'un avec l'océan, avec la mer et les rivières, et même avec l'eau en suspension dans les nuages. Ils ont appris qu'on pouvait communier avec l'eau, et communiquer ainsi avec toutes les formes de vie ; communiquer jusqu'à ne faire qu'un.

Ils ont appris, je ne sais comment, à crier comme les requins, à crier sans bruit, sans émettre de son, seulement avec la surface de la peau. Ils savent parler aux requins, et les entendre, et aux grandes raies mantas de l'Océan Indien et de la Sonde aussi, et aux requins-baleines, qui ont, paraît-il une voix silencieuse de soprano.

On en voit parfois au bord de l'océan, d'une rivière ou d'un marécage, sur la rive ou dans un sampan. Ils plongent un long tube de bambou sous la surface, et ils écoutent, attentifs. Des pêcheurs parfois louent leurs services pour s'assurer une abondance de poisson.

C'est l'antique magie du Doloum.

D'une conversation avec Saad

On s'est accoutumé à opposer athéisme et monothéisme. Cette opposition trompeuse conduit à oublier que le monothéisme s'oppose d'abord au polythéisme. « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu », affirme la profession de foi de l'Islam ; et tous les livres antérieurs au Coran sont émaillés de propositions équivalentes.

L'affirmation du Dieu unique commence par la négation des dieux. Comment le monothéisme pourrait-il être compris par celui dont l'idée de polythéisme n'aurait jamais effleuré l'esprit ? Et mieux encore, l'idée d'un Dieu Unique ne varie-t-elle pas selon de quel polythéisme elle serait la négation ?

La Chine antique avait bien déjà un panthéon, mais quel panthéon ! Les Trois Vénérables sont plutôt rigolos, et leurs figurines font davantage fonction de porte-bonheur que d'objet de dévotion. Les Huit Immortels ressemblent à des personnages de bandes-dessinées, et leurs aventures miraculeuses, à des gags de Tex Avery. Quelle sorte de Dieu Unique y inspirerait alors la profession de foi coranique ? Un monothéisme sans doute bien différent de celui du Yémen et du Hedjaz ; bien différent aussi de celui des rangs bien ordonnées des archontes de la Perse ; ou celui des dieux grecs attachés chacun à sa cité ; ou bucolique et enchanté des Celtes... Plus intéressantes encore sont ces régions bénies où les aires culturelles se chevauchent – car les hommes n'ont pas de racines ; ils ont des pieds et ils s'en servent.

Bandar'alam

Raya voudrait que je descende avec elle à Bandar'alam. Bandar'alam est la ville la plus importante de Tamgound, pas la plus peuplée, ni la plus centrale, mais la principale depuis le dix-septième siècle où les pirates moghols du Golfe du Gengale et de la Sonde en ont fait leur port

d'attache. Son université est plus renommée que celle de Fâfura où enseigne Saad. Raya est de Bandar'alam.

Le musée de Bandar'alam possède une collection unique d'enluminures persanes et mogholes. La plupart d'entre elles se partagent entre des sujets érotiques et floraux. Les Moghols et les Perses prisait l'amour et les fleurs. Moi aussi. Rares sont les civilisations où une seule fleur suffit à faire le sujet d'une image.

J'aime cette association de la fleur et de l'amour. J'adore le mot français « fleurter ». Oui, je sais, il n'existe pas vraiment ; sinon en filigrane. On connaît depuis longtemps l'expression « conter fleurette » qui nous est revenue en passant par l'anglais et son orthographe, avec « flirter ».

Il est vrai que « conter fleurette » n'est pas l'idée exacte qu'évoquent les enluminures mogholes.

Comme les hommes, les mots se déplacent, parfois ensemble, parfois seuls.

J'ai appris tous récemment que Marie de France, contrairement à ce que laisse croire son nom, n'était pas française. Elle vivait à Londres. Elle avait écrit ses *Lais* en anglo-normand, qu'on associe aux dialectes de la langue d'oïl après les croisements qui se sont accomplis au douzième siècle entre langue d'oc, langue d'oïl, normand, vieil anglais et langues celtiques. Il serait bien difficile de la lire pour un Français contemporain sans de substantielles transcriptions. La plupart des poètes de la cours des Plantagenêts, rois d'Angleterre, comtes d'Anjou, écrivaient en occitan à la même époque.

La civilisation que l'on dit moghole, de toute évidence, existait bien avant Babur et sa dynastie. Elle s'était construite à partir de la même époque où Marie de France écrivit ses *Lais*, à l'âge d'or des troubadours, avant même que ne soit né le poète mystique Kabir.

De mon point de vue

Après la chute de l'Andalousie, détruite par les seigneurs goths et soumise à Rome, avec le lent déclin du pourtour méditerranéen, de ses grandes et anciennes cités, Alger, Alexandrie, Antioche, Marseille, Venise..., la civilisation arabo-persane s'était redéployée dans toute l'Asie, du Kurdistan aux Moluques et aux confins du Taklamakan, comme poursuivant le cheminement inauguré par Ibn 'Arabi. La civilisation arabo-persane y avait accompli sa renaissance, et une réforme radicale que l'on attend pourtant toujours à l'ouest. Les efforts conjugués des impérialismes réussirent à les briser.

C'est du moins à peu près ainsi que je le vois.

Cinquième carnet

Au port de Bandar‘alam

À Bandar‘alam

Nous sommes arrivés à Bandar‘alam quand le jour tombait. La ville est bâtie sur un site rocheux, une forteresse naturelle. Elle s’est étendue en trois siècles bien au-delà dans la plaine alluviale autour du petit delta de la Nagoundat.

Raya a un appartement en face de la mer, en face des îlots rocheux qui protègent l’entrée du port. Les vieux canons y ont été remplacés par des rampes de missiles.

Raya habite à l’étage d’un petit immeuble de la vieille ville aux ruelles étroites, mais la déclivité du terrain lui laisse une large vue sur la rade. On peut y voir se lever et se coucher la lune. L’immeuble est relativement ancien ; j’entends par là qu’il n’a peut-être pas été bâti avant le vingtième siècle, mais il est typique de ces vieux quartiers des ports du monde entier, aux maisons à la fois coquettes et rustiques, à la fois austère et ornée de bas-reliefs et de mosaïques calligraphiques ou florales. Elle est typique de ces républiques portuaires, où, non pourtant sans modestie, on ne se départit jamais d’une certaine fierté, presque d’un sentiment aristocratique ; le sentiment de n’avoir pas de prince, de sultan, de brahmane, de mandarins ou autres bureaucrates, propriétaires ou actionnaires.

L’urbanisme de la vieille ville en dit long sur ses mœurs, et sur son histoire. Les mœurs dans les ports, partout, sont modelées par les métiers de la mer. Même en Europe, ils étaient les seules activités auxquels un aristocrate pouvait se livrer sans déchoir ; le seul métier où tous ceux qui l’exerçaient étaient rompus à celui des armes, ce qui a toujours jeté un flou entre les castes de guerriers et celles des travailleurs. Jusqu’au dix-neuvième siècle, sur toutes les mers du monde, vaisseaux, jonques ou boutres étaient flanqués de quelques bombardes, et l’on n’y trouvait nul marin qui ne sût utiliser les armes à feu et manier la lame, à plus forte raison dans un port de pirates.

Tous devaient aussi connaître la mer, savoir construire, entretenir et réparer leurs embarcations où qu’ils se trouvaient, pouvant à l’occasion se faire un peu des ingénieurs de marine. Aussi les maisons, quoi que souvent modestes, disent l’importance et le respect qu’ils s’accordaient les uns aux autres. Certes, même à Bandar‘alam, tous n’étaient pas égaux, et l’on n’y aspirait pas. Il importait seulement que ceux qui étaient reconnus les premiers l’aient été par leurs pairs.

L’immeuble où habite Raya a un petit jardin du côté de la mer. Nous n’y avons pas accès par l’étage, mais il éloigne et rabaisse le vis-à-vis, et il parfume les soirs, quand l’air devient plus tiède.

Than

– J’admire la façon dont la Chine actuelle a réingéré le Confucianisme.

– Oui, je dois dire que les campagnes anti-confucéennes de la Révolution Culturelle nous avaient mis ici dans une situation inconfortable, me répond Than.

Than est une voisine de Raya. Un peu plus jeune que nous, elle était encore une enfant à l’époque. Elle est chinoise, et, évidemment, confucianiste, ce qui signifie à peu près que, depuis des siècles sa famille parle et lit le chinois, et que les statuettes des Trois Vénérables trônent sur le buffet du salon pour assurer santé et prospérité.

Depuis le repli sur soi de l’empire autour du quinzième siècle, les Chinois du sud-est de l’Asie se sont sentis abandonnés, et ils se sont repliés eux aussi sur leurs mœurs et leurs coutumes. L’île devenue un repaire de pirates, ils s’étaient spécialisés dans l’écoulement du produit des rapines avec

les ports de Hong-Kong, de Shanghai ou de Macao, et la recherche de capitaux pour l'armement des navires. Après les périodes chaotiques autour du dix-neuvième siècle et de la Guerre Civile Mondiale au vingtième, ils continuent, ils continuent du moins à entretenir des relations commerciales avec la Chine continentale, mais pas, bien sûr, à pratiquer la piraterie.

L'essence du Confucianisme

Les attaques des Maoïstes contre le Confucianisme, probablement non dépourvues de tout fondement, le rendant responsable du déclin de la Chine et de son ouverture à des puissances étrangères malveillantes, mettaient mal à l'aise les Chinois de la diaspora. Elles allaient à l'encontre de l'idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes, contraints de renier une part ou une autre de ce qu'on appelle aujourd'hui, fort mal par ailleurs, leur « identité ». Ils étaient contraints de choisir, disons, entre la Chine réelle et leur culture chinoise.

Il va sans dire qu'alors la république de Tchong Kai-cheek avait fait long feu et n'était plus une alternative. Même pour le Kuomintang, il ne faisait déjà plus aucun doute qu'il n'existait qu'une Chine et qu'elle n'était pas la leur. Il suffisait de laisser jouer le temps : comme bon nombre d'Occidentaux, les Nationalistes étaient sûrs que la Chine se fatiguerait vite de l'utopie communiste quand elle verrait son vrai visage..., et ils attendent toujours ; les autres au contraire étaient convaincus que les Nationalistes finiraient tôt ou tard par se lasser de jouer les valets de l'Impérialisme. On peut deviner qui finira par avoir raison.

Aujourd'hui, alors que l'Impérialisme s'est réduit à l'État Profond des USA et à un armement aussi pléthorique et coûteux qu'en voie d'obsolescence, quoi que toujours dangereux malgré tout, l'Asie tout entière ressent une lassitude de cette présence pesante et toujours moins solide, et plus encore peut-être des insolences et des provocations incessantes de la diplomatie états-unienne. Même les citoyens des USA commencent à manifester eux-aussi des signes d'impatience. Il est donc plus urgent que jamais de laisser encore le temps agir.

En attendant, la Chine nouvelle a retourné le Confucianisme comme un gant. Certes, une observation négligente pourrait laisser croire le contraire, que les Communistes chinois auraient seulement, en quelque sorte, plutôt retourné leurs vestes. Non, ils ont retourné le Confucianisme, et ils l'ont retourné pour le remettre dans le bon sens. C'est ce que pense Than.

Après avoir montré le mal qu'avait fait le Confucianisme à la Chine, il suffisait de montrer celui qui avait dû lui avoir d'abord été fait pour aboutir à un tel résultat. Il suffisait de revenir au texte.

– J'ai été plutôt content de cette réhabilitation de Confucius, dis-je. J'avais lu depuis longtemps ses entretiens et les gloses de gloses qui en ruisselaient. N'y comprenant rien au début, j'ai fini par aimer cette philosophie de la vie simple. On a fait avec Confucius ce que Feuerbach avait fait avec *l'Essence du Christianisme*.

Les Chinois à Tamgound

Than ayant dit que les attaques dirigées contre le Confucianisme étaient « d'abord » inconfortables pour l'idée que les Chinois de la diaspora se faisaient d'eux-mêmes, je l'ai interrogée sur la suite que ce « d'abord » faisait augurer ; si elle songeait à l'idée qu'ils se faisaient des autres, ou à celle que les autres se faisaient d'eux ?

« L'idée que les autres plutôt se faisaient de nous... », m'a expliqué Than. « Pour les anti-communistes, tous les Chinois de l'île étaient virtuellement des Communistes ; pour les Communistes, ils étaient des Confucianistes réactionnaires. Pour les deux, ils étaient de toute façon une minorité, et il est toujours tentant de chercher dans une minorité la responsabilité de tous les maux. » Il est vrai que quelques-uns s'étaient enrichis dans la construction navale et l'armement

depuis le dix-neuvième siècle, mais la plupart étaient des dockers et des métallurgistes, parmi lesquels se trouvait l'avant-garde du mouvement syndical.

D'une digression

Quand on écrit à la plume sur du papier, ou même quand on dactylographie, on obtient immédiatement un texte sur un support matériel, sur une page où il ne variera plus.

Nous avons tous des façons différentes de remplir une page, d'en occuper l'espace. L'un écrit en pattes de mouches, laissant de larges marges, quand l'autre écrit d'un bord à l'autre sans n'en laisser aucune. Certains écrivent gros, d'autres, minuscule ; certains tracent leurs lignes bien droites et régulières ; d'autres, qui obliquent vers le haut, d'autres, vers le bas. Certains même laissent grimper leurs lignes vers le haut de la page quand ils se penchent sur elle avec plus d'attention, et descendent mollement, lorsqu'ils se collent en arrière sur leur dossier et laissent leur main suivre tranquillement la plume. J'ai encore pu parfaitement l'observer quand Saad m'a laissé regarder les copies qu'il corrigeait.

Nous avons tous des manières différentes d'écrire, mais nous n'y songeons pas beaucoup dans la mesure où nous n'avons pas à le faire. Ça vient-seul, pourrait-on dire. Quand nous éditons un texte, la mise-en-page, au contraire, ne vient pas seule. Elle s'impose peut-être bien quand même malgré tout, mais il nous revient de trouver comment ; comment le texte lui-même impose sa mise-en-page. Celui qui fait métier d'éditer doit être habile à trouver comment.

Je déteste les livres publiés dans des collections où l'on impose à tous la même mise-en-page sans chercher davantage celle qui conviendrait à chacun. Le meilleur choix serait de se rapprocher de l'écriture manuscrite de leur auteur, et du mouvement de sa pensée.

Je me souviens d'avoir lu un ouvrage de Pierre Livet, un ouvrage remarquable, paru aux *Éditions de l'Éclat*, éditions elles aussi remarquables. Le texte était si tassé dans les pages que j'ai eu peine à le lire. À l'évidence, on avait cherché à réduire au plus juste le prix du papier. C'était au moins logique, et un tel souci est compréhensible. Il est courant chez les éditeurs d'essais scientifiques ou philosophiques

Je me souviens encore d'un ouvrage d'Hubert Lucot, *Langst*, édité par l'*Imprimerie Nationale*, et dont les caractères choisis étaient bien trop gros, hachant les longs énoncés dans des lignes trop courtes. La mise-en-page rendait là encore la lecture moins souple. Une telle mise-en-page aurait été excellente pour Francis Ponge, par exemple, Francis Ponge qui prétendait écrire de telle sorte que chaque mot pût être mis en italiques ; mais elle ne convenait pas pour Hubert Lucot, dont le choix de chaque terme est moins important que leur suite, que le flux continu qu'ils produisent...

– Tu digresses encore, me coupe Raya, et tu ne réponds toujours pas à ma question : pourquoi juges-tu important de toucher au code pour tirer tout le parti de ce que le numérique apporte à l'écriture ?

Leili et Saad

La sœur de Raya, qui s'appelle Leili, nous a rejoints à Bandar'alam. Saad est venu lui aussi avec elle ; il a pris une chambre dans un petit hôtel du port. J'en ai pris une moi aussi. Leili s'est installée dans l'appartement de Raya, qui est bien assez grand pour deux, mais moins pour trois, et il devenait alors gênant que je continue à le partager, surtout si Saad, lui, s'installait ailleurs.

Après tout, c'est bien mieux ainsi. Raya et Leili ont chacune leur chambre dans cet appartement familial qu'elles se partagent parfois, ou laissent à d'autres parents qui auraient à venir à Bandar'alam. Il est rarement vide.

J'aime cet appartement. Je m'y sens bien, mais pas trop longtemps. Très vite me vient l'impression qu'il me rejette. C'est un vieil appartement tellement typé et si longtemps habité par

trois générations de la famille de Raya et Leili, qu'il en devient hanté. Je ne saurais m'y sentir chez moi.

C'est aussi un appartement de femme. Les appartements de femmes sont toujours plus accueillants que ceux des hommes, plus ordonnés, mieux décorés : des vases fleuris, toujours, des estampes sous verre, des estampes représentant des fleurs, ou des calligraphies, comme celle, dans la chambre de Raya, de la *Sourate de l'Aube*, que je n'ai jamais pu entendre sans émotion :

Par la lumière de l'Aube

Par la nuit quand elle s'étend...

Il y a toujours quelque-chose d'envoûtant pour un homme dans un appartement de femme ; et peut-être la réciproque est-elle vraie ; mais il ne peut s'y sentir chez lui ; et peut-être la réciproque est-elle vraie aussi.

Je me souviens que Raya avait paru émue quand elle était entrée dans la chambre que me laissait Saad chez lui. Elle avait fait des remarques en ce sens sur ma façon d'y imprimer ma marque, malgré le peu de temps depuis lequel j'occupais ce lieu : le fauteuil devant l'ordinateur portable face à la fenêtre, le casque négligemment posé sur le bras articulé de la lampe, le porte-manteau accroché à la bibliothèque, où je pendais ma chemise pendant les nuits chaudes, le stylo, le porte-mine et le marqueur dans un verre, la tasse où restait un fond de café, l'appareil photo suspendu à la chaise, et le désordre des papiers et de mes carnets sur la table, où tout était pourtant parfaitement à sa place, sous ma main.

Oui, c'est mieux que nous puissions nous voir chacun chez nous quand nous le désirons ; nous inviter l'un l'autre, à tour de rôle. Je regrette de ne pouvoir l'inviter à dîner et faire la cuisine moi-même ; préparer le poisson comme je le fais chez moi. Le poisson ne manque pas près du port à Bandar'alam.

Chez les Moghols

Les Moghols s'étaient mis très tôt à utiliser des chaises et des tables hautes, mais on aime toujours ici s'asseoir sur des tapis, s'entourer de coussins. Moi, j'ai toujours quelques difficultés à rester longtemps assis les jambes croisées. Je finis toujours par m'allonger, même en mangeant, comme un romain ; ou encore comme les Chinois, les jambes croisées sur le côté, appuyés sur un coude, que j'ai vu sur des estampes taoïstes au musée de Bandar'alam.

Sixième carnet

Près du port

Le musée de Bandar'alam

Je suis allé visiter le musée de Bandar'alam avec Than. Il est immense, et nous nous sommes limités d'abord aux seules salles consacrées aux estampes chinoises. Elles m'ont accessoirement décomplexé de mon ventre trop flasque, malgré mes promenades à vélo quand j'étais chez Saad, et qui me met mal à l'aise parfois devant Raya, à la taille si élancée.

J'ai vu des quantités de Vénérables, d'Immortels ; des dynasties de maîtres Tchan, aux chemises largement ouvertes jusqu'à la ceinture, sur des ventres bien plus gros et plus mous que le mien, avec des tignasses et des barbes plus hirsutes que les miennes, et qui n'étaient pourtant pas dépourvus de prestance, et sans doute de séduction. Les corps imparfaits, tracés en quelques coups de pinceau, dégageaient souvent une force et une attraction qui n'avait rien à envier à ceux plus athlétiques des statues occidentales inspirées de la Grèce antique.

Than a tenté de m'expliquer pendant notre visite, pourquoi cette antique mythologie populaire restait si vivace en Chine, et notamment dans cette diaspora nourrie bien davantage des *Entretiens* de Confucius que des contes taoïstes.

Elle a tenté de me l'expliquer, mais elle ne m'en a pas dit beaucoup plus que je ne savais déjà. Lao Tseu et Confucius, bien qu'ils constituent deux aspects irréductibles de la pensée chinoise, ne forment pas plus deux traditions qui s'excluraient l'une l'autre, que ne le sont les philosophies d'Aristote et de Platon dans la pensée occidentale.

Je connais déjà suffisamment Than, et je connais aussi déjà assez bien le pays, pour savoir que lorsqu'elle parle de la pensée occidentale, elle pense principalement à la philosophie arabo-persane : l'aristotélisme d'Avicenne (Ibn Sina), le platonisme d'Algazel (Al-Ghazâlî) ; ce que le monde arabe, l'Occident Arabe, le Maghreb, appelle précisément la Sagesse Orientale, ou des Lumières, la soupçonnant toujours d'influences zoroastriennes.

Le Taoïsme traîne davantage que le confucianisme une mythologie populaire antique, mais on ne doit pas y chercher de plus significatives résurgences que le caducée d'Hermès sur la porte des pharmacies, ou les fréquents sujets mythologiques dans l'art européen. Cette antique mythologie est devenue depuis des siècles davantage un thème littéraire, ou un prétexte artistique, qu'une manifestation proprement religieuse.

Le ciel subtropical

Le ciel est étrangement dégagé sur la mer cette nuit à la fenêtre ouverte de chez Raya, face au sud. La Voie Lactée le barre tout entier en diagonale. Au milieu, là où la concentration d'étoiles est la plus dense, au plein centre de la Voie Lactée, on distinguerait presque Saturne à l'œil nu. (Raya a une lunette.) Un peu plus à l'Est, un peu plus bas sur la mer, Mars, près du Bélier, luit d'un éclat rouge vif. Dans leur prolongement à l'Ouest, Jupiter est entre la pointe de la Balance et la Vierge.

Je n'ai pas l'habitude de voir ces astres, si hauts dans le ciel, sous cette latitude. En partie, les reconnaissant, je me sens chez moi ; en partie, j'éprouve une impression d'étrangeté à les découvrir si proches du Zénith, et comme une légère sensation de vertige.

Raya, qui s'est rapprochée de moi, laisse tomber sa tête sur mon épaule quand je la saisis par la hanche. Je sais que cet instant ne s'effacera jamais, avec ses saveurs d'Éden.

Les boutres

Les rues de Bandar‘alam ne sont pas sans charme. Elles sont étroites, souvent en escaliers. Les petits murs de pierre des jardins n’y sont pas assez hauts pour cacher entièrement aux regards leurs feuillages qui dégagent leur fraîcheur et leurs senteurs de terre humide. Même en plein jour, on y entend les insectes et les crapauds. On y entend des oiseaux, parfois un coq. On y distingue un pigeonier parmi les branches.

La ville est toute ainsi entre l’appartement de Raya et l’hôtel où je suis descendu. L’hôtel, l’Hôtel Al ‘alam, a une salle bar-restaurant au rez-de-chaussée, en face des quais où sont rangés des bateaux de pêche. Ce sont de petits boutres aux voiles triangulaires, dites latines.

En fait, les voiles des boutres ne sont pas si triangulaires, ni si latines non plus. Elles forment plutôt un triangle tronqué, et qui s’appelle donc, comme le sait tout écolier, un trapèze, même lorsque l’un des côtés est beaucoup plus petit que les autres. Elles ne sont pas si latines non plus ; elles ont été introduites du Golfe Persique en Méditerranée par les Égyptiens aux premiers siècles de l’Hégire, ou peut-être bien avant, et elle venaient probablement de plus loin encore, là où l’on naviguait sur des mers bien plus grandes, sur des océans.

On donne le nom générique de *boutre* à des navires très différents qui vont de simples barques dotées d’une voile latine, les *dhow*s, ou encore à de petits voiliers rapides dont on fait toujours des courses dans le Golfe Persique, jusqu’à des grands *baghalats* de quarante mètres, ou des *bhums* avec de hautes proues, qui sillonnèrent longtemps l’Océan Indien ou le Détroit de Malacca.

On continue aujourd’hui à fabriquer de grands boutres à moteur qui font encore du cabotage commercial des régions de Dar es Salam aux Îles de La Sonde. Il faudra que je songe à expliquer à Raya pourquoi ces boutres à moteur sont au code source ce que la voile triangulaire fut à l’écriture.

À l’Hôtel Al ‘alam

Saad et moi mangeons souvent ensemble au restaurant de l’Hôtel Al ‘alam, et nous y bavardons longuement autour d’un café, et parfois de quelques coupes de vin qui lui font suite. On boit ici le vin dans des coupes en acier inoxydable ou en d’autres métaux plus ou moins précieux, qui révèlent différemment sa couleur et son jambage.

Saad aime le vin. Tous les gens l’aiment ici, et Tamgound en importe beaucoup, principalement de Chine. Bien que la majorité des habitants soient musulmans, la prétendue interdiction coranique ne paraît pas les concerner. Elle n’a d’ailleurs jamais préoccupé beaucoup le monde moghol ni tatare qui ont fourni depuis des temps immémoriaux toute l’Asie en vins fameux.

Saad s’est fortement épris de Leili. Elle se demande si elle ne va pas le suivre à Fâfura à la rentrée prochaine ; et Saad cherche déjà une opportunité de donner des cours à l’université de Bandar‘alam.

Personnellement, je regrette un peu les environs de Lamdong et leur relative fraîcheur. Et puis les orages dans la campagne sont tellement plus beaux que sur la ville.

Au bar de l’hôtel

– Tu connais le Coran et tu sais lire l’arabe, m’a dit Saad. Je ne vais pas t’apprendre qu’il n’est pas un livre de lois. On y trouve bien quelques prescriptions, mais on devrait prendre le temps d’y réfléchir. Là il est dit qu’une femme vaut un homme, et ici qu’elle a droit à la moitié de l’héritage ; là que l’esclavage est un mal, et ici qu’il est bon de racheter la liberté d’un esclave. Pourquoi ces demi-mesures ? Parce que le Coran n’est pas un livre de lois justement.

– Je te l’accorde.

– La sagesse du Coran donne des directions, et elle laisse le soin de constituer un droit positif, une *shariat*, qui y conduise ; mais ce droit ne peut être qu’un compromis. La *shariat* n’est pas un

droit d'ordre divin. Il n'existe pas un tel droit ; la *shariat* est seulement la construction d'un droit positif à partir des deux fondements. Tu dois savoir cela ?

– Oui, j'ai lu des choses à ce propos il y a longtemps, qui concernaient l'époque des premiers califes, et que j'aurais bien du mal à retrouver.

– Il y a deux sortes de fondements : les premiers sont les principes que laisse entrevoir le Coran, et les seconds sont les lois telles qu'elles préexistaient et telles qu'elles étaient appliquées localement avant lui. C'est pourquoi les *shariats* sont toutes différentes dans tous les lieux du monde et en tous les temps, même si elles s'inspirent du Coran, ou du moins le proclament. Ne me dis pas que tu l'ignorais.

– Je ne l'ignore pas. C'est de notoriété commune.

– Il est périlleux de vouloir concilier la morale et le droit. N'en déplaise à Emmanuel Kant, la loi n'est pas le bien ; la *shariat* est une construction humaine et provisoire dont on peut seulement se servir pour avancer, d'où son nom.

– Je t'accorde tout cela, mais où veux-tu en venir, Saad ? C'est une question intéressante et bien complexe que tu soulèves là, mais je crains qu'inévitablement elle ne se dérobe dans des sophismes. Tu me permettras de m'en tenir à ce que le droit n'est qu'un prolongement plus ou moins fantaisiste des infrastructures de production dans l'idéologie. De lois, je connais seulement celles de la physique, celles des mathématiques, et celles des langages.

Un lapsus de Saad

– Je te rejoindrais volontiers sur ce point que ne contredirait sans doute pas l'enseignement du Sixième Imam, Ja'far Al Sâdiq, béni soit son nom ; mais voilà bien quand même le style de jugements que Friedrich Nietzsche aurait identifiés comme ceux d'un Chrétien ou d'un Anarchiste. On ne peut pas se dérober ainsi devant toutes les situations.

– Que veux-tu dire ?

– Qu'a dit Isha le prophète (Jésus) pour empêcher la lapidation de la femme adultère ? Il a répondu habilement : « que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ». C'était une façon astucieuse de ne pas récuser l'antique loi, ni de l'accréditer. Mouhammad le prophète n'était plus en situation de s'en contenter ; il fallait trancher et manifester en même temps la sagesse de son prédécesseur. Le Coran dit que cette loi est inapplicable et hypocrite, et qu'une telle loi qu'on ne peut appliquer sous peine de n'avoir plus de femmes, on doit l'abolir.

– Il paraît que de prétendus Musulmans l'appliquent pourtant toujours.

– Je n'en sais rien, mais ils doivent alors être bien présomptueux pour s'opposer ainsi aux paroles du Coran. Quoi qu'il en soit, le Coran n'est pas un livre de lois. Il dit que cette loi devrait être abolie, mais il n'énonce pas son abolition, pas plus qu'il n'énonce cette autre loi qui mériterait pourtant de l'être, que l'amour est divin, adultère ou non, et que s'y opposer est un blasphème.

– Certes, le *Mahabharata* des Indiens nous enseigne ce qui est advenu au Prince Pandu après qu'il eut abattu un cerf au moment de l'accouplement. Mais est-ce ce que penseraient les cadis et les oulémas ?

– C'est sans importance. Les oulémas sont utiles pour nous apprendre ce que nous ne saurions pas ; par exemple, dans la sourate de *l'Homme au poisson*, qui est ce fameux « homme au poisson » ; mais nous n'avons pas besoin d'eux pour lire ce qui est écrit dans un arabe clair sous la plume d'Israfil.

– Gibrîl.

– Quoi ?

– Pas Raphaël, Gabriel.

– Ah oui, Gibrîl, drôle de lapsus.

Une sourate fantôme

« Il n'existe aucune sourate qui s'appelle *l'Homme au poisson* », m'assure Raya. « Saad a probablement dû faire une confusion avec la sourate soixante-huit, *Le Calame*, où ce nom est employé pour désigner le prophète Younous. »

« Est-on certain qu'il s'agisse bien de Younous (Jonas), s'il n'est pas désigné par son nom ? »

« Le texte arabe ne laisse pas planer beaucoup de doute. Existe-t-il un autre prophète qui ait vécu dans le ventre d'un poisson ? »

« Non, mais j'en connais au moins un autre qui pourrait être appelé "l'homme au poisson" : c'est Tobie, fils de Tobie. »

« Je n'ai jamais entendu le nom de ce prophète. En a-t-il un autre dans le Coran ? »

« Euh, non, à moins qu'il n'y ait été appelé "l'Homme au poisson". Son histoire est dans le *Livre de Tobie*, où le fils guérit la cécité de son père à l'aide du fiel d'un poisson que lui a apporté Raphaël. Saad venait justement de faire un lapsus en utilisant le nom de Raphaël à la place de Gabriel. »

« Comment Saad connaîtrait-il le *Livre de Tobie* ? »

« Je n'en sais rien, mais j'ai vu plusieurs miniatures mogholes au musée de Bandar'alam qui représentaient Israfil portant un énorme poissons, comme si elles illustraient le *Livre de Tobie*. »

« J'imagine, comme pour notre rencontre, qu'il doit s'agir encore d'une manifestation du double théorème d'improbabilité », me répond Raya en souriant, comme pour clore la question.

« Peut-être... J'y vois surtout comme des images que nos esprits forgeraient pour nous mettre sous les yeux ce que nous aurions aperçu sans le voir ? »

« Il faudra que tu m'expliques à nouveau ce qu'est exactement le double théorème d'improbabilité », dit Raya en bayant, « mais rends-toi maintenant. »

Le double principe d'improbabilité

« Dans tout système ouvert, tout événement qui n'est pas délibérément provoqué est de nature improbable. L'improbabilité s'accroît en proportion des déterminations, et donc de l'ouverture du système. On peut en principe, même si l'on ne le peut pas en pratique, remonter les chaînes causales de l'événement improbable, mais on ne peut pas descendre l'enchaînement des causes les pour le prédire. Cette impossibilité n'est pas seulement pratique, elle est principielle. »

« Que doit-on entendre ici par principielle ? » m'interroge Raya.

« Que Dieu lui-même en serait incapable », dis-je en pensant à [Laplace](#). Le regard de Raya qui cherche celui de Saad m'indique qu'elle ne perçoit pas bien les limites de mon sérieux.

« Même Tout-Puissant, il est des choses que Dieu ne peut pas faire », renchéris-je « par exemple, faire que ce qui a été cesse d'avoir été. Cela, seul un poète saurait le faire, mais tout le monde sait que les poètes ne sont pas sérieux. »

« He déconne », la rassure Saad.

Septième carnet À propos de Raya

Le démon de Laplace

« Une intelligence qui, à un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était suffisamment vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome ; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux. »

— Pierre-Simon Laplace, *Essai philosophique sur les probabilités*

Raya a retrouvé en ligne la citation exacte de Laplace. Ce n'est pas bien difficile. Elle me l'a envoyée avec son commentaire.

« Je comprends mieux ce que tu voulais dire. La question que tu soulèves n'est pas qu'une telle "intelligence" existât ou non – il est probable que Laplace lui-même ne le crût pas –, mais existât-elle, elle ne pourrait connaître l'avenir. »

Elle m'a envoyé son commentaire en français avec ses imparfaits du subjonctif que je n'ai pas retouchés.

« Quoique bref, ton courriel m'a impressionné par son niveau de langue », lui ai-je dit pendant que nous remontions les marches de pierre nous conduisant chez elle, après qu'elle est venue déjeuner avec moi sur le port. « On devrait parler plus souvent en français pour que tu progresses à l'oral. »

La chaleur est éprouvante dans la vieille ville, non qu'il y fasse plus chaud qu'ailleurs, au contraire, les ruelles étroites et les jardins y ménageant une relative fraîcheur, mais à cause des pentes et des escaliers qui pour les gravir vous couvrent de sueur.

Je comprends pourquoi les villes et les villages de ces régions sont toujours bâtis sur des terrains plats, contournant des collines si nécessaire et les aménageant en parcs boisés et ombragés. À Bandar'alam, des préoccupations plus militaires ont fait déroger à ces coutumes en bâtissant la vieille ville sur les flancs d'une forteresse naturelle.

« On devrait aussi parler plus souvent en arabe, pour que je progresse aussi », lui ai-je encore proposé. « Il y a un si riche vocabulaire en arabe pour décrire la chaleur. »

Le procès de crétinisation

Un programme, ça sert à faire accomplir à ta place des actes répétitifs. Autant dire qu'un ordinateur ça sert surtout à coder. Quand un programme est écrit, bien sûr, il n'est plus nécessaire de recommencer.

On a sans doute toujours des corrections à apporter à un programme, ça bouge sans cesse dans le petit monde de la programmation, mais quand une mise à jour a été faite, on n'a plus en principe à s'en préoccuper pendant un certain temps.

On a toujours aussi des scripts à coder pour compléter des programmes. On écrit notamment des scripts pour faire travailler des programmes entre eux. Par exemple, pour lancer ton correcteur grammatical dans ton traitement de texte.

Là encore, lorsque quelqu'un a écrit un script, il est écrit pour tous et pour quiconque. Il te suffit de le copier à la bonne place, et, lorsque tu l'as, tu peux t'en inspirer pour le modifier de telle sorte que ton correcteur grammatical soit lancé cette fois dans ton programme de courriel.

Lorsqu'on commença à utiliser couramment des ordinateurs personnels, il apparut naturel de s'en servir à coder, à coder des scripts et à les associer à des programmes dans lesquels ils finissaient parfois par être définitivement intégrés, s'ils s'avéraient être utiles pour tous.

Pour tout un chacun il était donc naturel de coder, et pour cela les éditeurs de code étaient bien documentés. Aujourd'hui, on ne code presque plus, et tu trouves des applications toutes prêtes pour faire n'importe quoi, comme consulter la météo... Tu ne codes presque plus pour que la machine accomplisse à ta place des actes répétitifs ; ce sont de petites applications, écrites pour tous propos, qui te font accomplir des actes répétitifs malgré toi.

Ce sont des questions de cette sorte qu'aborde Saad sans sa thèse. Il ne se demande pas si un tel usage de l'informatique a fait baisser le Quotient Intellectuel moyen de la jeunesse des pays industrialisés de deux points par décennie en quarante ans, ou si cette évolution de l'informatique a plutôt été elle-même causée par cette baisse du Quotient Intellectuel. Il observe plutôt l'imbécillité comme un processus ; comme un processus programmé. Son approche, en somme, est plus radicalement empiriste.

Versification

Al jaww, al mâ' nahimat, wa al hawâ hâmiya, yakoulân al haqq.

Nous nous sommes amusés à écrire en arabe sous la forme du haïkaï renga. La langue s'y prête bien, mais jusqu'à un certain point toutefois. Le haïkaï qui est par sa nature une poésie horizontale, devient plus vertical en arabe.

L'air, l'eau qui dort, et le vent chaud, ils disent le réel.

Mais « le Réel » est aussi un nom divin dans la tradition coranique. Mes vers prennent alors une acception qui n'est plus celle que je leur donnais en écrivant. Un traducteur particulièrement gonflé pourrait même se risquer jusqu'à : « Ils chantent Dieu » ; « ils chantent la louange du Créateur »... (J'ai déjà vu pire !) Je n'ai moi-même pas pu m'empêcher de penser au nom divin en me relisant ; de penser à Mansur Al-Hallaj, condamné à mort pour avoir écrit, littéralement, « je suis (le) réel ».

J'aurais pu choisir *al haqqiqa*, la réalité, plutôt qu'*al haqq*, mais deux syllabes me restaient alors sur les bras. J'aurais pu chercher encore, il existe toujours des moyens de jongler avec la versification. Comme le français, l'arabe y offre plus de ressources que l'anglais, notamment celle des déclinaisons, mais il vaut mieux très bien connaître la langue.

Et puis, est-ce si gênant ? N'est-ce pas la fonction de la poésie que de remettre en cause le sens donné une fois pour toutes au mot, de rejouer dans l'occurrence d'un terme toute sa charge culturelle.

Il n'est pas facile de passer d'une langue à l'autre, mais on le peut, et parfois merveilleusement. On pourrait traduire aussi par « ils disent la vérité ». J'aime moins, mais par certains côtés ce serait plus fidèle, fidèle au mouvement de ma pensée. Pour autant, l'énoncé reste assez vertical quand même, non ?

« Je me demande parfois si toutes les langues ne seraient pas aussi un peu des langages de programmation », ajoute Raya. « Saad et toi me faites sentir le caractère programmatif commun à toutes les structures linguistiques. »

« Il a fallu attendre le poète Saadi, avec les influences qu'il ramenait de ses voyages en Asie, pour horizontaliser un peu la langue arabe », dis-je en poursuivant mon idée.

« Saadi écrivait en persan », me reprend Raya, « mais je t'accorde qu'il a eu une forte influence sur la poésie arabe. »

« Je ne suis de toute façon pas qualifié pour énoncer des jugements définitifs sur ces questions. Ce ne sont que des intuitions que je livre, et je suis toujours prêt à les corriger. »

« Il semble que la langue arabe ait été profondément marquée », ajoute Raya, « certes par la poésie coranique, bien sûr, mais aussi, à travers les philologues de Bagdad, de Damas et d'Ispahan, par la philosophie grecque, celles d'Aristote et de Platon et, bien plus qu'en Europe qui en conservait moins de fragments, par celles des Anaxagore, Anaximandre, Démocrite..., ceux qu'on appelle un peu à tort les Pré-socratiques. »

Sur le quai

Raya est très cultivée pour tenir une station-service. Elle la tient à temps perdu. La preuve, elle a pu la quitter depuis déjà de longs jours.

« Raya a bien quelques diplômes universitaires », m'apprend Than, « mais elle ne se cache pas derrière. Ni Saad, ni toi, ni moi, et peut-être pas même sa sœur, ne savent exactement les études qu'elle a suivies. »

Je rencontre souvent Than près du port. Elle passe quotidiennement devant l'hôtel pour aller faire des courses. Je lui offre alors quelquefois de prendre un thé avec moi aux tables installées le long du quai. L'espace devant la devanture est rafraîchi par le clapotis des vagues que brise la longue jetée. Il est à l'ombre jusqu'en fin d'après-midi, où l'on peut y contempler le coucher du soleil. Il nous est arrivé aussi de nous croiser en achetant du poisson aux barques du port, les *dhows*.

« De toute façon, on ne vous demande jamais de diplômes à Tamgound », me dit Than. « On vous demande ce que vous savez ; ce que vous savez faire, pas où ni comment vous l'avez appris. Ce peut être redoutable note bien ; il ne suffit pas d'avoir su dans un bref moment de sa vie résoudre des équations du second degré, et d'avoir oublié. Bien sûr, ne plus savoir résoudre une équation du second degré, ce n'est pas exactement pareil que ne l'avoir jamais su. Ces choses sont d'ailleurs comme le vélo : elles ne s'oublient pas. On tâtonne un peu et l'on retrouve vite. »

Raya n'a pas appris le français à l'université. Ce qu'elle connaît et sait faire le mieux, m'a-t-elle confié, n'est pas ce qu'elle a appris en suivant des cours.

De la Lueur de l'Aube au Grand Midi

Raya ne s'appelle pas Raya. C'est son nom de guerre. De naissance, elle s'appelle Douha. J'en comprends mieux la sourate qui est encadrée dans sa chambre. Ce sont ses parents qui lui ont donné ce prénom, et qui lui ont offert aussi cette calligraphie.

Douha est un beau prénom, mais c'est aussi un prénom très religieux. Traduit, il serait des plus laïques en France : Aube, plus exactement « le jour montant ». Je crois bien n'avoir jamais entendu parler d'une Sainte Aube, ni même d'une Sainte Aurore.

Ce n'est pas pareil en arabe. C'est un peu comme si, à Marseille, une femme portait le prénom de Marie-Madeleine. On ne pourrait s'empêcher de penser aux Évangiles et aux Trois Maries, comme Douha, en arabe, fait irrésistiblement penser au Coran.

Ce serait même trop : on finirait par se demander si ça ne cacherait pas autre chose. On penserait aux Évangiles de Marie de Magdala, au livre copte de la *Pistis Sophia*. Et avec Douha, on finirait par soupçonner quelque rapport avec Shihab od-Din Yahya Sohrawardi, le *sheikh al-ishrâq*, ou à quelque imam caché...

Raya a choisi un nom de plume plus neutre. Elle a certainement bien fait. Et Raya aussi lui va bien, sans dire plus qu'elle ne dit elle-même.

Choisir Raya a sans doute marqué un passage assumé à la maturité, ce que signifie un peu le prénom (et aussi *belle, épanouie*) : de la Lueur de l'Aube au Grand Midi. Il y aurait à faire pour la psychanalyse, quoique la simple analyse des mots suffise.

Dialogue avec Raya

« Je ne t'ai pas pris pour un Européen quand je t'ai vu la première fois », m'a dit Raya, « ni pour un Américain. Tes vêtements ne portaient pas ostensiblement le logo de leurs fabricants. »

« Tu donnais l'impression d'être en paix », a-t-elle dit encore, « mais ton regard paraissait avoir vu des choses terribles. Je me suis demandé si tu étais un Libyen ou un Syrien. Qu'as-tu vu de si atroce ? »

« L'évolution de l'internet et de la programmation », dis-je sans hésiter.

« Pourquoi est-il toujours nécessaire que tu déconnes ? » m'a encore demandé Raya.

« Je déconne peut-être moins que vous ne le croyez toujours, toi et Saad, depuis que je vous ai appris ce mot. »

De la réalité subjective

J'ai trouvé une carte arabe du douzième siècle qui montrait le monde connu. Le Sud est en haut, comme il était de coutume.

C'est une bonne idée de mettre le Sud en haut. Pourquoi ? Quand on lit ou quand on écrit, comment se place-t-on ? On se place sous une bonne lumière. Et où trouve-t-on une meilleure lumière qu'en face d'une fenêtre qui ouvre sur le Sud ? On voit alors une carte qui est orientée exactement dans la position où l'on se trouve. J'en fais très souvent l'expérience. Ou plutôt, je fais l'expérience inverse d'un petit effort mental toujours nécessaire, quand je consulte la météo par exemple. Je vois un vent figuré par une flèche qui va de gauche à droite, quand en réalité, là où je me trouve, il souffle de la droite.

Quand on regarde une carte du ciel, il se présente comme les anciennes cartes arabes. L'Est est à gauche, et il est bien plus pratique d'y reconnaître les astres si l'on a le ciel en face de soi.

On voit sur la carte que j'ai trouvée, que les régions de la Méditerranée et de Transoxiane étaient mieux connues alors par les Arabes et les Persans que l'Asie et ses mers. Les mesures en sont plus exactes, et la taille en est aussi plus grande en proportion. Naturellement, sur les cartes chinoises de la même époque, qui mettaient, elles, l'Est en haut, c'est le contraire.

Les cartes sont toujours, au moins pour partie, des représentations imaginaires des territoires dont elles dessinent les formes. Aussi, même celles qui seraient les plus fausses apprennent beaucoup sur la réalité du monde dans les temps et les lieux où elles furent dressées ; sur sa réalité subjective, mais qui n'en est pas moins réelle, car vécue et éprouvée. La carte, même fausse, nous apprend sur le territoire effectif, tel qu'il est concrètement et pratiquement vécu, ce que nous cacherait une carte contemporaine plus juste.

La réalité subjective du monde, sa réalité vécue, tend à être négligée, et l'on considérerait à tort que cette réalité serait moins concrète.

Huitième carnet

L'esprit à Bandar'alam

Le Tamgound Oriental

Tamgound constitue une république autonome avec une autre île, plus exactement un groupe de petites îles bien plus à l'est, entre le Timor, la Nouvelle-Guinée et l'Australie. Ces îles ont constitué dans des temps lointains comme une base-arrière de Bandar'alam. À d'autres moments, au cours de périodes difficile, c'est Bandar'alam qui en fut comme un poste-avancé, dont le Tamgound Oriental, tellement plus excentré, constituait un repaire sûr.

Les pirates étaient tranquilles dans ce bout du monde qui n'intéressait personne, loin des grandes routes de navigation, et qui n'avait en conséquence rien d'autre à leur offrir qu'un lieu pour se faire oublier.

Histoire du Tamgound Oriental

Les autochtones qui peuplaient ces îles depuis une époque indéterminée, maintenaient leur équilibre démographique en se livrant de petites guerres qui ne faisaient pas beaucoup de morts avec leurs armes primitives, mais un certain nombre de prisonniers qu'on avait coutume de manger. Il paraît qu'en ce temps-là les victimes n'en faisaient pas un plus grand malheur que celui de s'être laissé prendre vivants.

Être fait prisonnier était pour eux un déshonneur qui ne pouvait être lavé que par la mort. Ils étaient exécutés avec tout le respect dû à des ennemis tombés avec l'honneur qui leur était ainsi restitué. On dit qu'ils s'y prêtaient, avec regret peut-être, mais de bonne grâce. Les îles étaient si petites qu'on s'y connaissait souvent d'une île à l'autre. Le prisonnier savait parfois qu'il avait mangé le père de qui le mangerait, et c'était alors une occasion d'honorer sa mémoire.

Les premiers pirates qui débarquèrent, et qui n'étaient pas des idiots, ne se formalisèrent pas trop pour leurs camarades qui, après la première escarmouche, se firent manger. Pour faire quand même comprendre aux indigènes qu'ils n'aimaient pas ça, et par respect pour leurs frères d'armes, ils empalèrent quelques-uns de leurs propres prisonniers sur le lieu où ils avaient été attaqués, puis ils proposèrent sans plus de manières d'oublier ces malentendus et de passer à des relations plus cordiales.

Les pirates qui n'étaient ni de bons cultivateurs, ni de bons éleveurs, ne s'intéressaient pas à la terre des autochtones. Un littoral abrité en eau profonde était la seule chose qui les intéressât et qui était sans valeur pour les indigènes. Rien ne les opposait qui ne se négociât aisément.

Tout aurait pu en rester là, chaque groupe vivant sa vie de son côté en ignorant l'autre, si les femmes des îles n'avaient été avides de nouvelles expériences, et si les pirates n'avaient pas manqué de femmes. Ne participant pas aux guerres, les femmes étaient en surnombre sur les îles, et obéissant au principe des vases communicants, plusieurs vinrent vivre parmi les pirates, dont elles portèrent les enfants. Des pirates s'établirent parmi les sauvages. Séduits par leurs femmes, ils le furent aussi par leurs mœurs. Certains d'entre eux dirent même que ces peuples simples étaient plus proches d'Allah que les hypocrites qui récitent le Coran. Ils leur en firent la lecture, et leur apprirent à le lire, apprenant eux-mêmes les rites et les mythes locaux.

Les peuples des îles finirent par renoncer au cannibalisme après la grande épidémie qui ravagea l'archipel à la fin du treizième siècle. Les médecins de Bandaracra, le port construit par les pirates sur l'île qu'ils nommèrent Acra, les convainquirent que le cannibalisme avait propagé l'épidémie, et

ils les persuadèrent même que manger du porc n'était pas très avisé non plus. L'assemblée des conseils ne voulut pas cependant insister sur ce point, comprenant bien que sans porc, les communautés allaient manquer de viande.

Ils suggérèrent aux îliens de contrôler plutôt leur démographie en se livrant avec eux à la piraterie. Il ne manque pas d'empires décadents et corrompus qui insultent le ciel et les hommes, et dont les riches vaisseaux sillonnent les mers.

Ce que Than m'a dit

Than a écrit une thèse d'histoire sur la piraterie entre le Golfe du Bengale et la Mer de Chine. C'est curieux pour une Chinoise, mais elle m'a expliqué que tout le monde à Bandar'alam est plus ou moins descendant de pirate, elle pas moins que les autres.

J'imagine pourtant que, pour être fonctionnel, un équipage devait compter sur un important personnel à terre. Il fallait construire dans des arsenaux des baghalats, des bhums, des grandes jonques, même s'ils en capturaient, quoique souvent en très mauvais état, il fallait les réparer après les combats ou les tempêtes, fabriquer des armes, même s'ils en saisissaient, charger et décharger les navires ; il fallait cultiver et pêcher de quoi se nourrir ; il fallait construire et entretenir les demeures, les fortifications et les installations portuaires, etc. Bandar'alam, et l'île tout entière plus encore, devaient bien abriter l'équivalent de la population d'un port de guerre, dont tous les habitants ne sont évidemment pas des matelots.

Than a reconnu que je ne me trompais pas. Il n'y a jamais eu dans toute l'histoire de Tamgound qu'un nombre limité d'équipages efficaces et insaisissables, et de grands capitaines qui ont gravé leurs noms dans les mémoires. Ali Al Hakim, Muiy Din Al Kabir, Jamila al Izrakyia, jeune esclave noire enfuie de Zanzibar, Ibn al Kavi le Perse, Sun Shi Laï, grand capitaine qui déserta la marine chinoise quand l'empereur interdit de naviguer au-delà de la Mer de Chine alors qu'il aimait une femme de Brunei, Israfil al Bandarabasy le Juif, Sing le Sikh... Des hommes, et quelques femmes, venus de tous les coins du monde, car la terre est petite vue de la mer.

Tous des hommes savants, rusés et audacieux ; grands stratèges et aussi souvent musiciens et poètes à leurs heures, malgré les légendes qui courraient dans tous les ports d'Asie et d'Afrique, les faisant passer pour des brutes assoiffées de richesses et de sang.

« Bien sûr », a reconnu Than, « ils étaient aussi quelquefois, à leurs heures, des brutes assoiffées de richesses et de sang. »

Pour autant, il n'était pas un homme de Tamgound, on un membre de sa famille, qui ne se soit livré à la course et à l'abordage au moins une fois dans sa vie.

Entendant un tenbang dans la nuit

À Bandar'alam aussi on entend chanter du tenbang dans la nuit. Et pas seulement du tenbang. Le soir, on sort les kacapis, sortes de cithares en forme de coffres de bois ciselé, et les sulings, longues flûtes semblables à des hautbois. On sort les Kacapis et les sulings dans les escaliers des rues étroites, dans les jardins, sur les grèves entre les dhows tirés à sec, sur les rochers de la jetée. Cela me rappelle les camps de gitans de mon enfance, avant que les actions sociales et culturelles ne leur eurent appris à se taire et à consommer les produits de l'industrie musicale avec des écouteurs dans les oreilles.

Il existe bien ici aussi une « musique de téléphone ». On sort volontiers son ordinateur de poche lors de ces concerts intimes et improvisés, puis on met en ligne l'enregistrement. C'est pour en inspirer d'autres, pour échanger avec d'autres compositeurs et d'autres chanteurs. On aime ici faire sa musique soi-même, ensemble, écrire ses propres paroles, composer ses mélodies. On préférera toujours cela à entendre en simple spectateur. Si l'on aime ici aussi découvrir des paroles et des

musiques neuves, c'est pour s'en inspirer avant tout. C'est ainsi que Tangound résiste toujours avec succès à l'industrie musicale, aux industries culturelles. Tangound fait plus que leur résister, elle les menace, comme en d'autres temps, les pirates menacèrent le commerce des empires décadents et corrompus qui insultaient les hommes et le ciel.

Aroun al Kobrâ

Aboul Wahid était d'une lignée qui avait côtoyé les derniers descendants du Prophète. Son ancêtre, Yahya Al Sanahi avait quitté le Yémen, persuadé que les temps historiques de l'Islam étaient clos quand disparut Ismail, fils d'As Sâdiq, destiné à devenir le septième imam.

Yahya était un savant, non pas de ces savants qui étudient le fiqh ; il était de ces vrais savants qui étudient la composition de la matière et des nombres, les quantités et les mesures, pour y lire la sagesse de Dieu et faire de l'homme son émire. Il s'établit à Ispahan, où lui et ses fils excellèrent dans la chimie des métaux et dans l'art de composer les plus complexes alliages d'acier.

L'un de ses fils, Aboul Wahid, connut Jabir Ibn Hayyan et travailla avec lui. Il écrivit de nombreux livres dont *La Sagesse du Ciel Métallique*. Il prêtait lui aussi à l'Imam Jafar, qu'il citait abondamment, des idées dont les savants se demandent encore s'il les énonça ou si elles ne furent pas développées plus tard par ses disciples. L'Imam Jafar fut le dernier imam unanimement reconnu et dont l'héritage est disputé par les innombrables familles de l'Islam.

Le fils d'Aboul Wahid devint si célèbre par la maîtrise de son art, qu'il fut convié par le Grand Koubilaï à le rejoindre à Samarcande...

Tout cela, je m'en fous notablement. J'imagine par ailleurs, pour ce que je connais de Koubilaï Khan, que cette invitation devait ressembler à un enlèvement. Autant en venir tout de suite à l'arrière-petit-fils d'Aboul Wahid, Aroun al Kobrâ, qui quitta les arsenaux de Karachi à la chute de Shâh Jahân. Il faisait fondre un excellent acier pour le fût des canons, et il rejoignit Bandar'alam pour y offrir ses services contre les moyens de poursuivre ses recherches.

Il contribua de façon déterminante à donner à la piraterie de Tangound une dimension qu'on ne vit jamais prendre ailleurs. Ce fut le seul cas où une communauté de pirates se dota d'une industrie et de moyens de recherche dignes de ce nom.

Jamila al Izrakia

Jamila al Izrakia, Jamila la noire, parcourut toutes les mers du monde pendant sa courte vie pour retrouver l'amant des bras duquel elle fut arrachée pour être vendue à Zanzibar. Son amant lui-même avait probablement été vendu.

Elle écrivit de merveilleux poèmes d'amour que l'on chante parfois encore la nuit dans les ruelles de Bandar'alam.

Sa violence et sa cruauté furent critiquées parfois par les oulémas, qui enseignaient que la vengeance appartient à Dieu seul, et dont l'un des quatre-vingt-dix-neuf noms est précisément le Vengeur. Les hommes de son équipage la justifiaient en disant qu'elle agissait par amour et qu'elle accomplissait ainsi la vengeance de Dieu. Ils la disaient « bien guidée », et en donnaient pour preuve toutes les improbables victoires où elle les avait conduits.

Des anges

« Que sais-tu exactement des anges ? », me demande Saad assis sur un tapis posé à même la grève devant l'hôtel.

« Il en est de trois sortes », dis-je après avoir porté à mes lèvres une coupe de vin. « Les premiers ont deux ailes, comme les mouches ; les autres en ont quatre, comme la plupart des insectes ; quelques-uns, comme ces autres insectes dont les ailes sont protégées par une paire d'élytres, en ont six. »

Pendant que Saad me regarde de travers, je contemple mon vin qui prend des tons étranges et beaux dans l'acier de ma coupe avec les lueurs de la nuit. « Il est dit encore qu'ils sont faits de lumière, à la différence des djinns qui sont fait de feu. » Les chants sont encore lointains dans ce début de la nuit. Peut-être d'autres musiciens viendront s'installer plus près de nous si Dieu le veut, comme on dit ici.

« On enseigne aussi qu'ils ont été créés sans libre-arbitre », poursuis-je encore, « exécutant les commandements qui leur ont été donnés, sans pouvoir s'y soustraire. Par ce dernier point, ils ressemblent plus à des drones automatisés qu'à des insectes, dont ils se distinguent aussi par la taille. »

« Quand seras-tu enfin sérieux ? » grogne Saad en remplissant nos coupes.

« Que trouves-tu dans ce que je viens de dire qui serait contraire à ce que tu as lu ou appris ? »

« Contraire, non. Ce n'est pas la question, ce sont tes commentaires... », dit-il en reprenant sa coupe. « Ils me font pourtant penser à mon propre travail, je ne sais pas encore par quels subtils détours. Je te le dirai si je parviens à le comprendre »

L'angélisme du sexe

« Les anges habitent le *Malakut* », dis-je encore sur ma lancée, « le '*alam al mithal*, le monde des intelligences sensibles, entre le monde concret et le *Jabarut*, celui de l'esprit et des entités algébriques. »

« Comment sais-tu ces choses-là ? » s'étonne Saad. « C'est bien la première fois que je vois traduire *mithal* par *intelligence sensible*, où as-tu appris ces choses ? »

« Il n'est pas nécessaire de lire des bibliothèques entières pour les comprendre, et quand tu as compris, il n'est pas bien difficile de les traduire. La traduction de *mithal* par « imaginal », comme a opté Henri Corbin, est ambiguë. Il ne s'agit pas d'image, mais des sens, des dix sens : la vision, l'ouïe, le toucher, l'odorat et le goût, et les cinq mêmes symétriquement : ce que veulent dire les regards, les gestes et les visages, les paroles, les caresses, les arômes et les saveurs. Il s'agit du monde proprement sensible, non pas concret, et vivant surtout, car ce monde est fait pour deux, et deux seulement. Il est proprement le monde de l'amour, avec des ruelles bordées de jardins dont chacun est un jardin de l'Éden, et si étroites, comme celles de Bandar'alam, qu'on ne peut y passer qu'à deux en se serrant l'un contre l'autre. »

De nouveaux chants montent maintenant dans la nuit. « Le monde de l'esprit n'est pas moins matériel lui non plus », dis-je encore, « il est celui où les matériaux se marient selon les lois de la chimie et de la mécanique. L'intelligible y dépasse tout sujet séparé, s'éteint dans l'unique pour existancier le réel à travers les rêves des multiples formes de vie. Il est le monde des entités génériques. *Al jabr*, c'est bien ainsi que les philosophes ont traduit *l'idée* de Platon en arabe, non ? Et c'est aussi le mot qui a donné algèbre. » Je bois une gorgée de vin car parler donne soif avec cette chaleur, même si elle est humide, et j'ajoute pour conclure :

« Le monde des intelligences sensibles n'est pas moins matériel ni réel que le monde concret évidemment, puisque littéralement il est le même, il est celui où la matière est sensible, sensuelle, et surtout parole, et regards, et caresses, et baisers... Il n'est pas difficile de comprendre ce qu'il est, mais un peu plus de l'expliquer, car il n'est pas vraiment celui des explications. »

« Oui », grommelle Saad après un long silence, « tu n'as pas tort, plutôt que s'interroger sur le sexe des anges, il vaut mieux commencer par considérer l'angélisme du sexe. »

Neuvième carnet

Retour à Lamdong

À propos de lames

Je n'ai jamais compris pourquoi les armes blanches de la région avaient des poignées courbes : des poignées recourbées comme des crosses de revolver. Il ne me semble pas naturel de tenir ainsi un couteau, une dague ou un sabre.

Les formes des lames sont des plus variées, celles recourbées des cimenterres, celles droites mais ondulées des kriss, celles épaisses et courtes des sabres de marine, ou longues et fines des sabres de cavalerie... Partout ailleurs, la poignée est dans le prolongement de la lame, formant une ligne avec celles qui sont droites. Tu peux l'observer depuis les antiques glaives de bronze du monde méditerranéen jusqu'au monde chinois. Dans ces contrées seulement, elle est comme une crosse, permettant de brandir sa lame bien droite devant soi sans plier le poignet.

Je ne l'ai vu qu'ici, dans ces régions de la Sonde. Même les manches des faux ici sont recourbés, et je me demande pourquoi.

De nouveau vers Lamdong

Dans la maison de Leili, j'ai vu pour la première fois une faux locale. Je m'en suis servi, sous le regard inquiet de Raya, pour dégager les herbes folles qui croissent si vite. Je m'y suis pris d'abord moi-même avec prudence, avant de constater que la forme baroque du manche ne changeait rien à la façon de faucher.

– Où as-tu appris à te servir si bien d'une faux, m'a-t-elle demandé pendant que je battais la lame à coups de marteau précis sur l'enclumette fichée dans le sol à cet effet entre mes jambes, ce n'est quand même pas dans les collines de Marseille ?

– Certes non, il n'y a que de la garrigue et des cailloux.

– C'est bien ce qui me semblait, a-t-elle plaisanté, les planteurs d'organismes génétiquement modifiés n'ont qu'à bien se tenir.

– Mais non, ai-je répondu en frappant à coups brefs de mon marteau que je laissais rebondir dans un bruit clair et monotone, il m'arrive seulement quelquefois de couper du foin ou de la luzerne pour les bêtes, selon où je me trouve.

Saad m'a laissé les clés de chez lui, et Leili a laissé les siennes à Raya, tous deux cherchant manifestement à se débarrasser de nous pour rester seuls ensemble dans l'appartement de Bandar'alam. Je n'avais pas caché ma nostalgie des alentours de Langdon, et ils ont sauté sur l'occasion, prétextant le nécessaire entretien de leur domicile respectif.

Raya songeait elle aussi à rentrer pour aider son cousin à la station-service qui n'avait plus le temps de servir des cafés et de se livrer à de petites réparations. Moi-même, je ne voyais plus comment j'allais continuer à payer ma chambre d'hôtel.

Ali

– Ça me fait toujours peur quand on pousse un moteur à fond, me crie Ali, le cousin de Raya, en tentant de couvrir le vacarme. Si une telle puissance nous éclatait à la figure... !

– Pourquoi veux-tu qu'elle nous éclate à la figure ? As-tu souvent vu un moteur à explosion exploser réellement ?

– On n'y peut rien, c'est une réaction physiologique. C'est comme le vertige.

– Et ça se dit descendant de pirate !

Je suis venu donner un coup de main à Ali dans l'atelier de la station-service où il avait accumulé un retard considérable, malgré une jeune voisine qui venait l'aider à la pompe. Bien sûr, on ne peut pas faire un travail sérieux si l'on doit s'interrompre tous les quarts d'heure.

Moi, j'adore le bruit des moteurs poussés à fond, et régler l'allumage et les carburateurs. J'y trouve un plaisir comparable à celui d'écrire ; écrire du code, écrire des équations, écrire de la poésie. Mais écrire des signes est difficile et épuisant, alors qu'un moteur est simple. Un moteur est la simplicité faite chose, sous sa forme la plus brute et la plus immédiate. Rien n'est plus apaisant pour l'esprit, ni plus exaltant pour l'âme, qu'un moteur qui donne toute sa puissance. Bien sûr, même si l'on en a l'habitude, les coups d'accélérateurs accélèrent aussi le rythme cardiaque.

Ali me dit qu'il n'est pas étonné qu'un esprit aussi bizarre que le mien ait séduit sa cousine. Je préfère ne pas lui répondre que je ne crois pas que ce fût mon esprit. L'amour est simple lui aussi, simple comme un moteur à explosion.

Les traits d'Ali ressemblent beaucoup à ceux de Raya. Leurs yeux sont bridés, larges et fins, leur peau moins sombre et leur nez plus fins que ceux de la plupart des natifs du sud-est asiatique. Leurs ancêtres sont-ils venus de l'Altaï par l'Inde des Moghols, ou par la mer de Chine ? Ou des côtes toutes proches de Sumatra, de Malaisie ou de l'ancien Empire Khmer ? Probablement de tous ces lieux, et de plus loin encore.

Bien qu'il soit lui aussi à peu près de mon âge, ses cheveux et son fin collier de barbe sont restés noirs.

Un éléphant

Un éléphant : oui, j'ai vu passer un éléphant pour la première fois à la station-service. Je m'étais demandé à quoi servait ce petit bassin d'eau pure près de la route qui ressemble à un lavoir : maintenant, je le sais.

Il en reste encore dans les environs. J'en avais bien dépassé un en vélo, et j'en avais vu un autre près des rizières sur les rives de la Nagoundat. Les animaux conservent des avantages que la mécanique n'a pas.

Notons qu'on ne doit pas être pressé. Il paraît pourtant que les éléphants peuvent courir assez vite. Je l'ai entendu dire, mais je ne l'ai jamais vu. On trouve de nombreuses miniatures dans le musée de Bandar'alam, montrant des éléphants de combat dans les batailles des shahs moghols ou de quelques maharajas. Ils ne semblent pas bien rapides, les fantassins marchent à leurs côtés, et ne courent pas. Quand on les a vivants à côté de soi à pouvoir les toucher, on comprend que ces lourds pachydermes ne causèrent pas tant de dommages aux légions de Scipion, mais ils devaient quand même causer de grands désordres dans les alignements impeccables de pilums et de boucliers qui faisaient l'efficacité des Romains au combat.

La station-service est à l'entrée de Lamdong dans le sens du cours de la Nagoundat. Après le grand virage, on la voit soudain dans une oasis de verdure toute équatoriale. Le garage lui-même, l'atelier de réparation, on ne le distingue pas d'abord entre les grands arbres qui déversent sur lui leurs ramures.

Les pompes sont au centre d'une grande étendue de terre et de graviers, en face d'une cabane qui tente de faire figure de local administratif, et que Raya parvient à entretenir dans un peu commun désordre. Puis, du côté opposé à l'atelier, et qu'on n'aperçoit qu'au tout dernier moment quand on entre dans Lamdong, quelques tables sont disposées sous quelques arbres, pour y casser la croûte et boire un café. Tout de suite après, se trouve le poulailler dont poules, coqs, canards et poussins vont parfois promener jusqu'aux pompes et aux abords de la route, faisant klaxonner les usagers.

Derrière encore, presque entièrement cachée, se trouve une casse que la végétation commence à envahir comme les ruines d'Angkor Vat, qu'elle dévore littéralement, et dont elle fait un merveilleux jardin surréaliste où nous allons cueillir des pièces de rechange.

Le lieu sent bon. J'aime du moins ces fragrances où se mêlent l'essence, la graisse et l'huile de vidange, les odeurs de métaux chauffés de l'atelier, celles de végétation humide, d'asphalte brûlante, de pneus en plein soleil.

– Où as-tu appris à te servir si bien d'une clé-à-molette, m'a encore demandé Raya ? – Dans une autre vie.

Chez Saad

Raya et moi disposons de trois appartements pour deux, et la plupart du temps, nous n'en utilisons qu'un seul. J'aime rester dans celui de Saad, où j'ai fini par me sentir chez moi. Je n'en utilise que la chambre, la cuisine et le jardin. J'utilise la cuisine pour travailler et me faire chauffer éventuellement un café.

Je laisse l'ordinateur portable dans la chambre, sur la table en face de la fenêtre, au sud, où je distingue bien les étoiles, quoique, sous une telle latitude en cette saison, le zodiaque est si haut que se situer au sud ou au nord ne fait pas une grande différence. C'est un ciel nouveau que j'ai en face de moi.

J'aime travailler dans la cuisine pour m'ôter la tentation d'ouvrir l'ordinateur. On ne résiste pas sinon à écrire au clavier, à chercher des références, à vérifier une orthographe, une date..., et l'on finit par se retrouver avec les yeux injectés de sang. Et puis, le stylo et la feuille blanche incitent à faire appel à sa mémoire, à se lancer plus audacieusement sans rien vérifier. On est toujours à temps de se corriger, de réécrire et de recomposer. C'est facile.

C'est ce que j'entendais quand je disais que l'ordinateur avait changé ma façon d'écrire, même à la plume. Savoir qu'il est là, tout près, m'incite à écrire à la plume avec plus de spontanéité et d'audace.

Heureusement, j'ai aussi l'atelier de mécanique pour reposer mes yeux de l'éclairage à diodes électroluminescentes.

Les chiens de Saad m'ont reconnu immédiatement. Avant même que je sois allé les chercher chez le voisin qui les nourrit quand leur maître s'absente, ils ont surgi devant la cuisine. Les chiens sont indépendants ici. Ils circulent livrés à eux-mêmes un peu partout.

J'ai pu me convaincre qu'on n'avait rien à craindre d'eux. Ils ne seraient pas efficaces à chasser des voleurs, car ils craignent les hommes ; seulement des animaux sauvages qui s'en prendraient à vos récoltes ou à votre poulailler. Aussi, si chaque chien a son maître, car les chiens aiment ça, ils sont aussi, chacun, les chiens de tous. J'aime assez qu'on élève les animaux dans le respect des hommes ; mais, naturellement, ils défendraient leur maître, et probablement l'ami de leur maître.

Le Nouveau Tamgound

Le Tamgound Occidental, en anglais, on l'appelle New Tamgound. Ali m'en a parlé.

– Raya t'a dit que les pirates avaient empalé quelques prisonniers indigènes pour venger leurs frères qui avaient été mangés ? me demande Ali. En réalité, ils ont massacré une tribu entière, femmes, vieillards, enfants. Ils ont tranché des têtes et les ont faites bouillir pour en détacher plus facilement la chair, puis ils en ont fait une pyramide au centre des quelques corps empalés en cercle. On a conservé le journal de leur capitaine.

– Ils les ont décapités avant de les empaler ?

– Probablement : les pirates n'étaient pas du genre à se compliquer la vie. Ils ne tenaient pas particulièrement à torturer, seulement à terroriser. Ils ont fait ce qui leur semblait utile pour

qu'aucune autre tribu ne soit plus disposée à les contrarier. Les autres tribus comprirent vite que les pirates ne voulaient rien d'autre que construire un port en eau profonde, et qu'ils le voulaient vraiment.

– Il y a un détail que je ne comprends pas dans cette histoire. Il n'est pas naturel pour les hommes, ni pour la plupart des êtres vivants, d'agresser spontanément ce qu'ils ne connaissent pas. La curiosité d'abord l'emporte. Qui alors aurait provoqué l'affrontement initial ?

– Voilà une sage remarque pour laquelle nul n'a de réponse. Dans son journal, le capitaine ne la donne pas. Les autochtones avaient probablement déjà rencontré des étrangers. D'où leur seraient venus sinon les porcs qu'ils élevaient ? Le journal du capitaine est avare de détails sur ces événements. Il est bien plus prolixe sur les sculptures et les peintures des indigènes, et contient d'innombrables dessins. Les premiers navires avaient ramené de nombreux objets récupérés dans le camp détruit. On en trouve quelques-uns au Musée de Badar'alam

Mahmoud al Barid

Le capitaine Mahmoud al Barid dirigeait l'expédition de trois grands baghaltas d'une cinquantaine de mètres partis pour établir un port dans les archipels de l'Est, au-delà du monde civilisé. Il est connu pour ses explorations de contrées lointaines et ses nombreux écrits, plus que pour ses rares exploits militaires.

Mahmoud al Barid était un homme froid qui paraissent au premier abord n'éprouver aucun sentiment, ce qui lui valut son nom, mais il parvenait pourtant à inspirer une empathie à tous ceux qui le côtoyaient un certain temps. Il s'intéressait aux formes de vie des peuples qu'il rencontrait, à leurs mœurs et à leurs mythes, et avant tout à leurs techniques. Il les considérait comme un tout homogène, comme si mythes, mœurs et techniques contenaient les clés des uns pour les autres. Cela lui permettait de comprendre profondément les gens qu'il rencontrait, et d'entretenir avec eux des liens intimes.

Il n'hésitait pas à passer des jours à se faire expliquer les gestes techniques du quotidien, et n'avait de cesse qu'à parvenir à les maîtriser. Il ne craignait pas qu'on puisse se moquer de ses maladresses et de sa gaucherie au début. Il n'hésitait pas non plus à passer des jours à enseigner à ceux qu'il rencontrait les techniques que lui et ses hommes utilisaient. Il leur disait tout du maniement des deux grandes voiles trapézoïdales ou de l'usage d'un astrolabe. Ils comparaient les façons dont les uns et les autres parvenaient à lire leur route dans les étoiles, celles dont ils traçaient les constellations, et les mythes qui leur étaient attachés.

Par cette méthode, il créait des liens forts avec les étrangers qu'il rencontrait, et auxquels on ne se serait pas attendu. Il écrivit de nombreux cahiers sur ces rencontres. Il en retira de nombreuses techniques qu'il appliqua à celles qu'on connaissait déjà, ou qu'il améliora. Il écrivit aussi des poèmes et des contes que lui avaient inspirés ses voyages. Hélas, on n'en trouve rien qui fût traduit dans une langue que je sache lire dans les bibliothèques numériques des villes de Tamgound.

Dixième carnet

À la station

Considérations sur la piraterie

Depuis que je suis ici, je songe que les pirates n'ont sans doute jamais correspondu à l'idée que l'on est porté à s'en faire. Depuis l'antiquité, ce qu'on nomme piraterie n'a jamais agi différemment de toutes les marines de guerre. La seule différence tiendrait à ce que les pirates n'agiraient pas sous les couleurs d'états reconnus. Ce n'est pas si exact au fond, car on peut se demander ce qu'était un état reconnu avant des institutions supranationales pour le reconnaître, on peut s'interroger aussi sur la véritable nature de telles institutions. La marine des uns a donc toujours tendu à être la piraterie des autres. Francis Drake était-il un explorateur anglais, un pirate, ou un lord amiral ? Cela a dépendu du moment : un pirate pour attaquer les galions espagnols et portugais sous pavillon imprécis ; un lord amiral quand il s'agissait de défendre l'Angleterre de la Grande Armada, et sans doute toujours un explorateur et un savant, bien que roturier et aventurier.

La plus grande entreprise de piraterie qu'a connue le monde, au milieu du dix-neuvième siècle, celle de la flotte des drapeaux rouges dans les mers de Chine, dirigée par une femme, Ching Shih, ressemblait beaucoup à une lutte de libération nationale avant l'heure. Après que les navires qu'il avait envoyés contre elle eurent changé de camp, l'empereur fit appel aux flottes des empires européens. La seule couleur de leurs drapeaux rappelle la révolte des Taiping, puis celle des Boxers.

Encore sur la station-service

À la station-service, attenante à la cabane qui fait fonction de local administratif, j'ai omis de parler de la construction, de briques et de bois, dans laquelle je n'avais presque pas eu l'occasion d'entrer. On peut y commander des casse-croûte et des boissons à consommer sur place ou à emporter. On trouve aussi sur les étals, des biscuits, des journaux, des livres neufs et d'occasion, et quantité d'objets d'utilité diverse : piles, briquets, produits d'entretien, calligraphies du nom d'Allah ou de Mouhammad somptueusement encadrées de plastique doré, les figurines des Trois Vénérables pour mettre sur la plage arrière ; on y trouve aussi des outils : tourne-vis, clés, lames de scies... Les moustiquaires y font régner une légère pénombre, ponctuée par le bruit des ventilateurs. Il y fait moins chaud que sous les arbres dehors.

Quoiqu'assez petit, le bâtiment est plein comme une caverne d'Ali Baba. On y trouve encore des jouets, des bassines en plastique, des boîtes de couture, des pièges à sauterelles dont les habitants de l'île sont friands, du tabac, des vapes, des chargeurs de batteries, des stylos, du papier et des enveloppes, des bacs de disques compacts d'occasion contenant des films asiatiques, des musiques de tenbang, de gamelan, de galengan, de jazz, de reggae..., et des récitations de sourates du Coran qui ne sont pas toutes sans intérêt.

On y trouve même des cageots de fruits et de légumes apportés par des agriculteurs environnants, placés à l'intérieur ou étalés devant l'entrée. Il reste encore un petit espace devant une fenêtre avec deux tables et quelques chaises pour s'y installer quand il pleut fort dehors même sous les arbres, ce qui est fréquent ici.

D'une mécanique platonicienne

On n'imagine pas ce qu'un bon muezzin est capable d'apporter à la récitation coranique. Certains ont des voix exceptionnelles, mais en font parfois peut-être un peu trop, comme des

chanteurs d'opéra. Ils deviennent alors célèbres comme des chanteurs de variété, et ce ne sont pas forcément les meilleurs. Je ne blâme personne, je l'observe, c'est tout.

Il faut laisser chanter au verbe coranique son propre chant, s'y abandonner précisément, et certains y excellent, notamment quelques-uns dont j'ai écouté les enregistrements en vente à la station-service, et que Raya passe parfois l'après-midi.

Je me suis aperçu tardivement, dans les rues-mêmes de Marseille, de l'importance des interprétations du Coran et de leurs nuances. Je prenais un café devant la porte d'un bar, sur la terrasse déserte à l'ombre des micocouliers, quand j'ai entendu ce que je n'ai pas reconnu d'abord. Ça ressemblait à un chant, mais à peine chanté, sans musique ni accompagnement, et qui laissait porter à chaque mot sa totale puissance. Les flots de la parole dans laquelle j'avais bien reconnu de l'arabe, mais dont je ne cherchais même pas à comprendre le sens (j'ai toujours beaucoup de mal à comprendre les paroles psalmodiées du Coran sans m'y rendre très attentif, ni même sans avoir le texte sous les yeux), le flot de la parole, donc, était à l'équilibre entre les chocs dont savent jouer les langues du couchant, aryennes et sémitiques, et la simple tranquillité de celles de l'Asie.

Cette psalmodie était d'une qualité exceptionnelle. « C'est bien beau ce que vous écoutez », ai-je dit au jeune homme qui m'avait porté mon café. « C'est la parole de notre prophète bien aimé », m'a-t-il à peu près répondu en portant la main à son cœur, peut-être un peu amusé. J'en fus stupéfait ; stupéfait surtout, et un peu honteux, de ne pas avoir immédiatement reconnu ce qu'il m'était pourtant bien souvent arrivé d'entendre. Je venais de redécouvrir le Coran avec un œil neuf, ou plutôt une oreille.

Croire ou comprendre

La remarque que je viens de faire n'est pas d'un ordre seulement esthétique. Elle touche au principe du verbe prophétique, et même poétique, et peut-être de l'expression algorithmique ; de toute révélation, dans son sens le plus élémentaire de surgissement. Peu importe que la parole soit celle du Dieu, de son prophète ou de son messenger angélique (la seule trinité qui vaille), ce n'est pas une telle question qui doit masquer l'essentiel. Peu importe l'auteur, plus généralement, peu importe même, en un sens, ce qu'il dit ; et si ce qu'il dit est incroyable, il est probable qu'il ne le dise pas pour être cru, et même qu'il le dise pour n'être pas cru, mais compris.

Ne t'y trompe pas : croire et comprendre vont mal ensemble. Imagine que j'enseigne à un enfant comment multiplier les fractions. Il se peut qu'il me croie. Mais si l'on dit qu'il me croit, cela ne signifierait-il pas simplement qu'il ne comprend pas ce qu'est multiplier des fractions ?

Ali, lui, semble m'avoir parfaitement compris. « Bien sûr qu'il n'a plus à te croire s'il comprend, car alors il sait. » Et il ajoute en parfait platonicien : « Il sait même qu'il savait déjà. »

Conversation

« Choisir entre le bien et le mal, un animal saurait le faire. Nous, nous devons choisir entre des biens et entre des maux. » C'est un hadith qu'a cité Raya alors que nous déjeunions avec Ali sous les arbres devant la pompe à essence, je ne sais plus à quel propos. Je me souviens bien du sujet de notre conversation, mais je ne me souviens plus du rapport avec le hadith.

Nous parlions des relations entre le platonisme et l'empirisme. Raya nous disait que les idées développées dans les dialogues socratiques nous détournent du plus important si nous leur accordons plus d'intérêt qu'elles ne méritent.

« Voilà une forte remarque », dis-je, « ne trouves-tu pas Ali ? ».

Une telle idée ne me serait jamais venue seule à l'esprit. Maintenant que Raya l'a énoncée, elle me frappe comme une vieille évidence dont l'ombre m'aurait accompagné dès mes premières lectures.

Je me suis souvenu du Dialogue de Protagoras : au terme d'un échange serré dont les arguments étaient aussi robustes que convaincants, mais dont aucun ne parvenait définitivement à l'emporter sur ceux de son détracteur, Socrate finissait par remarquer que Protagoras et lui en étaient insensiblement venus à défendre chacun la thèse qu'il combattait au départ.

Wittgenstein, qui n'était pas un lecteur des plus piètres, se demandait, je ne sais plus dans lequel de ses livres, pourquoi les dialogues de Platon se donnaient tant de mal pour éclaircir des questions qu'il ne trouvait ni si intéressantes, ni finalement éclaircies. Il avait du moins déjà compris cela, mais non que ce qui y paraissait important ne l'était pas autant qu'une succession de commentateurs et de professeurs s'en étaient convaincus depuis l'antiquité. J'imagine que si Wittgenstein avait entendu la remarque de Raya, elle aurait eue sur lui le même effet que sur moi.

« L'énoncé est dans le monde », disait Raya. « Il ne l'enveloppe pas, l'énonciation est un processus réel. »

Certes, et de ce point de vue, Socrate n'était pas moins sophiste que ceux auxquels il s'opposait. Il leur reprochait seulement de vouloir faire de leur savoir des objets de savoir, d'en faire commerce, et implicitement de s'en faire croire les propriétaires. Socrate, en somme, opposait aux sophistes les arguments du *Projet GNU*, ce en quoi il reste actuel. Sinon, il était pour le moins aussi sophistes, et le sophisme aussi reste actuel.

Raya, et Ali également, pensent que cette actualité est passée dans l'Empirisme, ce que je ne contredis pas : de l'Empirisme classique de Locke et de Berkeley, à l'Empirisme radical du Pragmatisme, l'Empiriocriticisme de Mach, ou l'Empirisme Logique de Wittgenstein. Ce qui relie Socrate et les sophistes, en passant par la Falsafa arabe et l'Humanisme florentin, à l'Empirisme moderne, est la conception de la pensée comme un mouvement ; la vision de l'énonciation comme une forme de vie.

Bien sûr, ceci n'est qu'un résumé de notre conversation, noté avant que je ne l'oublie. Elle était en réalité moins soucieuse de classification et d'étiquettes. Les étiquettes, c'est commode pour ranger, et Ali ne l'a que trop ignoré pour les casiers et les caisses du garage.

En remplaçant Raya à la pompe

En contemplant les pneus et en humant leur odeur indescriptible que dégage la pluie après que le soleil les a chauffés tout le matin, je songe à l'improbable évolution du mot *pneumatique*.

Il me surprend parfois que le passé me laisse filer entre ses doigts. Je l'entends bien quelquefois frapper au carreau, mais je vais, et lui non. Les vifs quoique souples pneumatiques ont une étonnante adhérence au présent que leur confèrent les ciselures de la volupté.

La pluie devient plus rude avec le vent qui me renverserait presque, et ses trombes qui se suivent comme des vagues dont je suis trempé jusqu'aux os en un instant. Le temps présent a des privilèges éhontés sur la durée.

La pluie tombe par vagues successives qui battent bruyamment les vitres et les parois, et le vent trace avec elles comme des ondes sur la route et les prés, ce vent qui bat contre mes côtes ma salopette trempée. J'ai posé mes lunettes sur le bureau. À quoi bon. À quoi bon tenter d'y voir à travers des verres ruisselants. Puis assis dans la baraque poussiéreuse et désordonnée où je remplace Raya, je songe encore à l'improbable évolution du mot *essence* en regardant les pompes sous la pluie.

L'écriture en procès

Quand on écrit, et aussi bien quand on dessine, qu'on photographie, qu'on peint, qu'on compose..., il est des éléments qui importent, d'autres qui sont insignifiants, et d'autres qui ne sont que du bruit, ce n'est toutefois pas toujours évident. Un bon photographe donne l'impression

d'avoir tout maîtrisé dans son image. Bien sûr, il n'en est pas capable. Le petit volet écaillé dans un coin, le photographe n'y est pour rien, on n'est même pas sûr qu'il l'ait vu. Un peintre l'aurait nécessairement aperçu, et il aurait dû choisir de le peindre tel qu'il était, ou de le modifier.

Le photographe peut aussi modifier sa photo, il peut choisir d'effacer ou de changer les détails qui le dérangent. Un guitariste peut être gêné par le frottement des cordes, il peut aussi les atténuer ou les effacer sur l'enregistrement, ou non.

Aujourd'hui où nous voyons la plupart des images sur des écrans, nous savons combien ceux-ci en changeant les couleurs. Nous écoutons du son numérisé, et nous savons aussi combien il varie selon l'appareil avec lequel nous l'écoutons. Nous avons du moins des données numériques qui ne varient pas. Une partition numérique est exécutable de bien différentes manières, elle donne cependant des indications précises sur les limites dans lesquelles elle est autorisée à varier.

Un texte lui aussi est susceptible de différer profondément selon par qui et comment il est lu : à l'italienne, en forçant le ton, les effets, avec détachement, avec ironie..., voire avec un programme de reconnaissance vocale. Le texte lui-même et sa ponctuation indiquent dans quelles limites ces variations sont acceptables.

La lisibilité, la *lecturabilité* aurait dit Jean Ricardou, est aussi fortement déterminée par sa mise-en-page. Jusqu'à une époque récente, un texte n'existait que sur papier. Quand on l'écrivait, on ne se posait plus beaucoup de questions, ayant déjà choisi la qualité et l'épaisseur de sa plume, la texture et le format de ses feuilles. L'impression était bien souvent laissée à des tiers, qui se posaient ou ne se posaient pas ces questions. L'auteur était cependant appelé à approuver la mise-en-page qu'on lui proposait.

Aujourd'hui que l'écriture et l'édition constituent un même procès, tout est bien différent. Tout texte écrit à l'aide d'un programme exécuté dans un système et sur une machine donnée doit, tôt ou tard, quoi qu'on en fasse, être ouvert sur un autre programme, et sur un autre système et une autre machine. La seule impression impose de passer par un pilote d'imprimante.

C'est à partir de là que tout se complique. Avant, le texte est comme écrit sur du sable, de la silice justement. Si tu veux que ton texte dure plus que ta session, que ta machine, et même un peu plus que quelques décennies, il doit être encodé sous quelque forme de XML, de Post-script ou de HTML, éventuellement de LaTeX.

Nous ne pouvons pas nous contenter de confier ces conversions à des pilotes automatiques. Pourquoi ? Parce qu'un programme ne comprendra jamais ce qui dans notre typographie relève de ce qui importe, de ce qui est insignifiant, ou de ce qui est tout au plus du bruit. Ce qui est nouveau dans l'écriture numérique est que nous ne pouvons plus éluder ces questions. Nous devons leur donner des réponses à peu près exactes comme nous le faisons intuitivement en choisissant notre plume et notre papier. Et cela précisément parce que la lecture elle aussi, avec l'écriture et l'édition, se tramant dans un même procès.

« Est-ce, crois-tu, vers quoi se dirige le marché du numérique ? » m'interroge Raya à qui j'ai enfin entrepris d'expliquer l'importance d'accéder au code pour écrire. « Non bien sûr, mais c'est sur quoi nous ne pouvons pourtant pas faire l'impasse. »

Onzième carnet

Une proposition de Saad

Métal

La chaleur est étouffante dans les terres, qu'un vent de mer ne viendrait pas alléger aussi peu que ce soit comme à Bandar'alam. Le temps ne paraît pas fraîchir jusque dans la lumière vacillante de l'aube. La sueur colle la salopette à ma peau dans l'atelier malgré les ventilateurs qu'anime un petit moulin à vent sur le toit, et la faible lumière indirecte du jour.

Les lourdes bottes de sécurité, avec leurs semelles et leurs coquilles d'acier, sont particulièrement pénibles, mais il serait imprudent de s'en passer. Il y a longtemps, j'ai déjà fait l'expérience de combien la chair est fragile au métal. Elle se coupe et se déchire comme rien, sans même qu'on le sente, et le sang se répand sans douleur. On en reste étonné. Il y a si longtemps que les cicatrices en sont devenues presque invisibles.

Le métal rend la chair érotique. Les *pin-up* qui ornent les ateliers et les chantiers, ou les véhicules industriels et militaires du monde entier, en témoignent. Peut-être parce qu'il paraît toujours froid à la peau, ou parce qu'en chauffant il devient brûlant. Le métal est toujours sensuel, quand vrombit un moteur, ou quand siffle une lame de faux.

En entrant dans l'atelier, Raya s'est jetée sur moi et a cherché mes lèvres. Je l'ai serrée en écrasant ses seins contre mon torse.

- Viens ce soir chez Leili, nous nous baignerons dans la rivière, a-t-elle murmuré.
- Non, viens chez Saad, elle y est plus proche de la maison.
- Non, elle est plus profonde chez Leili, a-t-elle dit en se détachant.

Il y a peu de voitures au garage, ce sont souvent des camions et des camionnettes que nous réparons. Il y a surtout beaucoup de motos, de cyclos, de vespas, et parfois de simples vélos.

Les gens sont soudés

Les gens sont soudés ici. Ils font bloc, mais ils ne sont pas moins individualistes qu'à l'Ouest en un sens. Les liens familiaux sont forts, les liens de voisinage, tous les liens, mais on n'en est peut-être d'autant moins moutonnier. Tous font bloc et chacun se sent fort.

Bien sûr, si vous commencez à déconner, quelqu'un finira par vous le dire, ici comme ailleurs, mais si vous parvenez à convaincre votre entourage que vous suivez bien votre propre voie, personne ne vous reprochera plus rien. Si vous êtes bien avec la tête complètement rasée, ou avec une barbe et des cheveux hirsutes, nul ne murmurerait.

C'est qu'il y a une différence notable entre suivre sa voie ou déconner. Mais c'est une différence qu'il est parfois dur de faire, même pour soi.

L'accès au réseau

Il n'y a pas ici de fournisseurs d'accès comme dans la plupart des pays, les réseaux ne sont pas sous le contrôle d'opaques structures féodales. L'accès est assuré par les municipalités ou des conseils locaux, enfin, globalement. Il l'est parfois par des coopératives, les unions locales, le port de Bandar'alam, l'Université de Fâfura, des associations, des mosquées...

On ne trouve pas non plus un boîtier pour chaque foyer, sauf dans quelques campagnes isolées. L'accès relève du service public. L'accès au réseau, l'hébergement et le téléphone sont totalement distincts.

Il est très facile de se connecter. Il suffit de demander un mot de passe personnel et tout se fait seul, enfin pas tout à fait car on n'est pas connecté automatiquement en lançant la session. On doit se connecter manuellement, ce qui est en définitive très bien. On n'a pas forcément envie de laisser des traces comme une limace partout où l'on passe, et l'on apprécie parfois d'ouvrir son ordinateur sans n'en laisser aucune.

Les boîtiers, et les disques distants qui servent éventuellement à enregistrer et sauvegarder ses données personnelles, ou hébergent tout simplement des sites, se trouvent dans des lieux proches sous le contrôle de personnes physiques bien identifiées qui ne vont pas disparaître au premier aléa. Mosquées, établissements scolaires, casernes de pompiers, voire simple bar de quartier, s'en chargent souvent.

On ne baigne donc pas ici dans un bien inutile foisonnement d'ondes dont on a mal identifié les effets sur l'organisme, mais qui n'apportent assurément rien de bon, et qui est vorace en énergie. Aussi, à Tamgound, l'introduction de l'internet au tournant du siècle a eu un effet tout contraire à l'enfermement des gens sur eux-mêmes qu'il a eu ailleurs. Il a plutôt créé un nouveau maillage social, les lieux d'hébergement, directement contrôlés par les usagers, se transformant souvent en centres de ressources et de rencontre pour des groupes d'utilisateurs.

À Saim-Yang

« Il est naturel que les nouvelles générations comptent toujours plus de crétins. Les jeunes sont toujours plus grands. Moi-même, je dépassais mon père d'une tête. Les jeunes d'aujourd'hui mesurent un mètre quatre-vingts, un mètre quatre-vingt-dix et davantage. Comment veux-tu que leur glande pinéale pompe assez de sang jusqu'à une telle hauteur. Simple question de physique. Leur cerveau manque d'oxygène. »

Saad éclate de rire. « On peut tourner la question dans tous les sens », me répond-il, « quand une espèce perd certaines de ses aptitudes, c'est parce qu'elle n'en fait plus usage. »

Saad est remonté pour quelques jours à Saim-Yang, c'est ainsi que se nomme le lieu-dit où Leili et lui ont leurs maisons, après le grand pont de la Nagoundat, le long de la petite route qui rejoint la rive par la forêt de bambous.

Il est venu me faire une proposition : « Si tu tiens à gagner de l'argent, je peux t'en donner un moyen qui correspondra mieux à tes aptitudes que ce que tu fais en ce moment. Les conseils du port de Bandar'alam envisagent de faire un département de leur site en français, et ils cherchent un bon relecteur. »

– Mais Saad, je vais me casser les yeux à faire ça, alors qu'au garage, je les repose, et je fais travailler tous mes sens en même temps. Veux-tu que je devienne crétin à travailler sans risque, seulement du bout des doigts ? Il doit bien se trouver dans toute l'île un bon lecteur francophone.

– Je t'assure qu'il est plus facile d'y trouver un bon mécano, voire des dizaines. Cesse de te plaindre et achète un portable avec un écran mat en haute définition totale, si tu t'inquiètes pour tes yeux. Accepte l'offre, tu y feras sans doute des rencontres plus intéressantes que celle de cornacs qui ne parlent même pas anglais ni arabe.

À propos de la thèse de Saad

Après le repas, nous avons continué à parler de sa thèse. « Deux points en dix ans, c'est très rapide, et si l'on peut les perdre si vite, on doit pouvoir aussi vite en gagner » ai-je dit encore. « Tout ça doit se jouer dans les premières années de l'enfance. »

« J'attache beaucoup moins d'importance au QI que tu sembles le croire », me répond Saad en servant le café. « Les chercheurs en sciences humaines aiment les mesures. À leurs yeux, les chiffres sont le critère de leur scientificité. Ils croient qu'un excès de quantitatif va miraculeusement

faire surgir du qualitatif pour leur apprendre ce qu'ils mesurent. Il en fait seulement surgir la confusion. »

« C'est déjà ça », ai-je tempéré en dégustant mon café que Saad prépare toujours avec beaucoup de soin. Les phénomènes qu'il a choisi d'étudier renvoient d'après lui à bien plus que quelques dizaines d'années. Ils remontent plutôt à l'apparition d'un mode de production, un mode de civilisation, à moins que ce ne soit à sa corruption, sa perversion, disons son effondrement perpétuel et ses successives résurgences à partir d'autres foyers.

« Chacun des sauvages du Tamgound Oriental à l'époque où nos premiers navigateurs les ont rencontrés », m'a-t-il dit, « possédait probablement plus de connaissances et d'aptitudes que chacun d'entre nous n'en possède aujourd'hui, même si, collectivement, nous en accumulons bien davantage que leur modeste société. »

« Une société d'hommes peut décupler ses connaissances et ses aptitudes en se spécialisant, et c'est précisément cela une société, la collectivisation de connaissances et d'aptitudes structurées dans des modes de production », expliquait-il, « mais en même temps elle les émiette. Jusqu'à quel point ? Jusqu'à quel point chacun peut-il se spécialiser sans perdre le contrôle, sans qu'il n'y ait plus assez d'hommes à posséder chacun suffisamment de connaissances et d'aptitudes pour garder le contrôle ? À trop émietter cette intelligence, ne finirait-on pas par la détruire ? »

« Tu reconnaîtras alors avec moi », conclut-il, « que ce processus dure depuis des siècles et des siècles, tantôt progressant dans un sens, tantôt régressant dans l'autre. »

Le ciel resté très noir depuis le crépuscule, s'est déchiré plus tard sur une demi-lune en face de la porte vitrée de la cuisine où nous avons mangé. Un vent venu de la mer s'est mis à agiter les hautes branches dont les ombres se découpent dans le jardin éclairé d'une faible lumière blanche.

Than

Je suis retourné à Bandar'alam, la proposition de Saad finalement m'intéresse. Pourquoi ? Ce sont les chaussures de sécurité par cette chaleur qui m'ont décidé. Corriger du texte, je peux le faire sous les bambous les pieds dans l'eau. D'ailleurs, il n'y a pas assez de travail pour deux au garage. Ali et moi allons remplacer Raya, et nous passons souvent le plus clair de la journée à nous relayer sous les arbres quand il ne pleut pas. La plupart des clients savent d'ailleurs se servir seuls à la pompe.

Leili a semblé ravie de me revoir. Elle ne m'attendait pas. J'ai donc proposé de les inviter à dîner à l'Hôtel Al 'alam. Sans grande surprise, nous avons croisé Than, et je l'ai invitée aussi.

À Bandar'alam, les gens vivent beaucoup dehors, et ils reçoivent peu chez eux. Si quelqu'un vous invite chez lui pour le thé, vous pouvez être sûr qu'il vous tient pour un intime. Après cela, vous pourrez tout vous demander.

Les gens vivent dans les rues, dans les cafés, les restaurants, sur les terrasses des rues étroites et des quais. Aussi j'ai été surpris et touché que Than m'invite à venir m'installer chez elle si je devais rester plus d'une journée.

Oh, je ne suis pas allé me faire des idées. L'appartement de Raya n'est pas bien grand, et l'on comprend sans peine que je viens déranger l'intimité de mes hôtes.

« Pourquoi pas ce soir même ? » a proposé Than, sentant que son invitation nous réjouissait tous. « Nous n'avons qu'à passer prendre tes affaires en partant », a-t-elle poursuivi en s'adressant à moi, « comme ça, tu connaîtras le chemin. »

À l'aube

L'appartement de Than est un peu plus grand que celui de Raya, et mieux disposé. Elle y vivait avec ses deux filles, avant qu'elles ne grandissent et s'en aillent, et qu'elle ne rompe avec son mari.

Chan Dong, le responsable du site m'a donné rendez-vous au siège des conseils à sept heures. Certes ici, l'heure qui a cours est bien celle du fuseau terrestre, alors qu'en France, à sept heures en été, il n'est jamais que neuf heures au soleil, mais c'est quand même tôt. Je dois faire un bon trajet en bus qui me force à me lever plus d'une heure à l'avance.

Than, un peu prise de court, m'a laissé sur la table une petite boîte de larves minuscules, avec un bol de riz. Je suis un peu gêné car ce mets doit coûter un prix fou. Les insectes sont chers à Bandar'alam, et, quoiqu'ils soient nourrissants, il me faudrait plus d'une telle boîte pour me rassasier vraiment. On commence à peine à apprécier les saveurs de ces petites formes oblongues et pâles, et à en explorer les senteurs végétales que déjà la boîte est vide.

Sept heures, c'est bien tôt, mais c'est aussi une heure excellente où le petit jour a secoué les rêves de nos cheveux, sans que notre esprit soit déjà encombré des aléas d'une journée. C'est une bonne heure pour faire connaissance, car on y est sans doute plus soi-même qu'à toute autre.

C'est hélas une heure où j'ai l'habitude d'écrire, et non de courir à un rendez-vous.

Rencontre avec Chan

– Il se peut que notre site ne ménage pas toujours la France. Est-ce que ça ne va pas te gêner ?
Chan m'a posé sa question sans manière.

– Je ne suis moi-même pas toujours tendre avec tous les aspects de mon pays.

– Sans doute, mais tu peux critiquer ta mère, et ne pas aimer que d'autres le fassent à ta place.

– Qu'importe, quoi que vous disiez contre la France, il est autrement important pour moi que ce soit en bon français.

– Voilà une réponse qui me plaît. Toutefois, si tu as des remarques ou des critiques à formuler sur nos articles, si des informations ou des remarques te semblent erronées, je ne te reprocherai pas de m'en faire part, je t'en remercierai.

« Là-dessus Chan a fait tomber son stylo. Je suis sûr qu'il l'a fait exprès. »

« Exprès ? » s'étonne Than à qui je conte l'anecdote. « J'ai peine à le croire. »

« Peut-être pas en toute conscience, mais exprès pour me tester. »

Avant même de le comprendre, je m'étais baissé pour le ramasser, et avant même de me rendre-compte que j'étais tombé dans un piège, et moins encore d'en chercher une issue, je m'étais redressé et l'avais accroché à la poche de sa tunique. La voyant un peu plissée, j'ai même rajusté son col et tapoté légèrement le tissu.

« Tu as dû le surprendre », observe Than, « les Chinois sont d'un naturel si obséquieux. »

« Je lui ai en effet arraché un rapide regard de surprise amusée », plaisanté-je. « Tu sais pourtant mieux que moi que les Chinois sont vifs aussi, et que leurs gestes pensent plus vite qu'ils ne perdraient de temps à réfléchir. On cultive chez vous la vivacité, quand nous autres en Occident croyons agir plus vite en ne pensant pas. Peut-on imaginer les effets que produisent dès l'enfance manger avec des baguettes ou écrire des sinogrammes au pinceau ? »

Douzième carnet

Conversations à Bandar‘alam

Après avoir rencontré Chan

– Pourquoi penses-tu que Chan te testait, m’interroge Than. – Il est normal de tester un collaborateur. – Oui, mais que voulait-il démasquer chez toi ? – Simplement mon rapport à l’autorité. On ne peut faire confiance à un homme qui mettrait trop de zèle à servir la hiérarchie, car il s’empresserait de servir n’importe quel nouveau chef quand il en aurait l’occasion.

– Et tu lui as montré que ce n’était pas ton cas ? – Je lui ai seulement fait sentir qu’il avait l’âge d’être mon fils, mais que je n’étais pas encore trop rhumatisant.

Je suis retourné avec Than au musée de Bandar‘alam. C’est un lieu auquel elle semble attachée, et dont je suis manifestement pour elle un prétexte à revenir encore.

Lors de notre dernière visite, j’avais été frappé par le personnage de Zhongli Quan, l’un des Huit Immortels du Panthéon chinois. J’avais écrit dans mon journal qu’il m’avait décomplexé de mon ventre que je trouvais trop gros et trop mou, quand lui s’affalait dépoitraillé comme un gros chat. Zhongli Quan a fait plus que cela, il m’a détendu. Il m’a appris ce que signifiait précisément « se détendre ». Je me suis détendu, portant ma tête plus en arrière et projetant mon regard plus loin, fixant le sommet des collines, ou l’horizon quand il est si bas sur la mer.

– Les encres que tu as vues de lui t’ont fait cet effet, me demande Than ?

– Non, probablement pas, mais la figure de Zhongli Quan en est devenue l’image. Je me suis détendu, littéralement, ne portant plus la tête en avant en marchant, dégageant naturellement mon torse. Finalement, les dieux chinois me sont devenus plus sympathiques que ceux de la Grèce antique.

– Assurément, les dieux chinois dégagent une impression plus débonnaire.

– Saad m’avait suggéré d’imaginer un monothéisme qui émanerait d’un tel panthéon, avec les Trois Vénérables, les Huit Immortels, et je ne sais quoi ; un dieu tel qu’on pourrait dire de Lui qu’il n’en est pas d’autres. Il ressemblerait sans doute à celui de Leibniz, ou de Montaigne, ou encore de Descartes, de Berkeley, ou du gros Hume.

Nous avons déjeuné dans le parc, sur la pelouse, parmi les grands arbres reposants et les bosquets de bambous, les plans d’eau où nagent des canards, et que traversent de petits ponts de bois peint, à la forme arrondie dessinant des cercles avec leurs reflets. Nous ne sommes pas retournés dans les salles de la civilisation chinoise. Nous avons seulement visité celles consacrées aux arts moghols.

J’y ai retrouvé ces miniatures qui représentent Israfil avec son énigmatique poisson. Ces images m’intriguent. Pourquoi semblent-elles si communes quand aucun écrit islamique ne fait allusion au Livre de Tobie ? Israfil est l’ange qui sonne la trompette le jour du jugement, et c’est Jésus, Isha, dont le symbole est un poisson, qui viendra l’accomplir. Comment ne pas y penser ?

La domination réelle du capital

On ne résiste pas trop mal ici à la domination réelle du capital. Qu’est-ce que la domination réelle du capital ? Ce n’est pas difficile : il est dans la nature du capital de s’investir dans la production et le commerce des biens et des services. À travers ces investissements, il prend le contrôle de cette production et de ce commerce, mais un certain temps lui est nécessaire pour transformer ces biens et ces services eux-mêmes. Le capital contrôle la production et la distribution

de bière en Alsace, et de vin dans le Vaucluse, mais il ne cherche pas d'abord à faire boire du Coca-Cola aux Alsaciens et aux Vauclusiens. Voilà ce que serait, pour le dire vite, la domination réelle du capital.

Le capital commence par contrôler la production et le commerce d'ordinateurs qui vous permettent de les programmer pour tous les usages possibles, puis il va en faire des mouchards qui vous suivront jusque dans les chiottes, et vous intégreront dans des réseaux pour participer vous-mêmes à la diffusion de ses publicités et de ses propagandes.

Le capital va même dominer réellement la production et le commerce des idées politiques, vous donnant pour idée de gauche la défense de sa domination réelle sur le monde entier, et comme idée de droite, le racisme identitaire. Pensée de gauche et pensée de droite qui, en l'occurrence ne s'opposent même pas, puisqu'elles visent ensemble les mêmes ennemis, disons pour faire simple, les Alsaciens qui aiment la bière d'Alsace et les Vauclusiens qui aiment le Côte-du-Rhône, ou les Languedociens, pas nécessairement judéo-bolcheviques, islamo-gauchistes ni même Gitans, qui ont coutume d'étendre leur linge aux fenêtres.

La domination réelle du capital vous fournit ce que vous devez boire ou manger, ce que vous devez porter, ce que vous devez dire et les formats dans lesquels vous devez écrire, ce que vous devez penser, et même ce qu'est la vérité..., mais où tout cela mène-t-il ? Où conduit la domination réelle ? C'est quand même une question intéressante qu'on s'évertue à noyer sous des jugements de valeur et des généralités.

Elle conduit au progrès disent toutes les bouches sur lesquelles le capital exerce sa domination réelle. Il est toujours bon, bien sûr, de progresser, et les uns justifient ainsi la domination réelle du capital, quand les autres en remettent en question l'idée même de progrès. « Quel progrès ? » questionnent encore les plus malins, mais sans mettre le moins du monde en doute l'hypothèse de départ.

Oui mais la domination réelle du capital conduit-elle bien vers un quelconque progrès ? Personne ne m'a jamais donné un exemple de ce que la domination réelle du capital aurait fait progresser. La qualité des vins ? Le système Mac OS ? Le Quotient Intellectuel moyen ?

Il existe pourtant de réels progrès, et quand on y regarde bien, ils semblent plutôt s'être accomplis contre la domination réelle du capital. Chacun peut le voir dans les domaines qu'il connaît bien et où il est capable de produire. Il vaudrait la peine de s'y intéresser davantage. Il y aurait beaucoup à apprendre à observer dans les détails le rôle de la domination réelle du capital sur les vrais progrès, ceux des techniques, des sciences et des mathématiques : son rôle d'obstacle, mais au fond assez peu infranchissable s'il ne formatait pas les consciences.

Les réels progrès n'ont évidemment pas besoin de la domination du capital pour se diffuser. Les investisseurs s'empressent au contraire de les breveter et d'en rendre inaccessibles autant que possible la connaissance pratique. On y résiste assez bien ici. Les nouvelles technologies ont donné au mot « piraterie » une acception elle aussi nouvelle au tournant du siècle, et l'île aux pirates a diversifié ses activités dans ces mers inconnues. On résiste bien aussi à maintenir la qualité de vie.

Critique d'un Marxisme lamarckien

« La principale erreur de Karl Marx », me dit Chan, « et en cela il ne pouvait s'émanciper de son époque, est d'avoir épousé une vision Lamarckienne de l'Histoire. » Chan m'a proposé de venir partager son déjeuner près du port le lendemain de notre rencontre, devant les ateliers de réparation navale.

Le chevalier Jean-Baptiste de Lamarck est le véritable inventeur de la première théorie de l'évolution, quelques décennies avant Charles Darwin. On oppose trop leurs deux œuvres dont chacune est de toute façon mise à mal par la découverte du caractère intransmissible des facultés

acquises. Sans doute, le caractère intransmissible des facultés acquises n'invalide pas tout. Le côté vitaliste de la théorie de Lamarck ne suffit pas non plus à la ruiner au profit du déterminisme encore trop laplacien de Darwin.

La faiblesse des théories de Lamarck selon Chan est moins dans son vitalisme que dans sa croyance, plus implicite qu'explicite, que l'évolution se dirigerait en sens unique vers l'homme. « Il ne se risquait pas à expliquer pourquoi les échinodermes auraient dû devenir d'abord des arthropodes avant de générer des mammifères, mais il n'avait aucun doute que les chercheurs du futur y parviendraient. Sa théorie laisse cependant bien entendre que tôt ou tard, infusoires, éponges, araignées ou poissons-chats donneront naissance à des hommes, au terme des successives générations. »

Une légère mélodie de tembang retient les métallos d'élever trop la voix en parlant d'un bout à l'autre des longues tables, la chaleur accablante aussi peut-être, et ils ne gênent pas notre conversation. Chan pense donc que Karl Marx avait une conception de l'histoire dans laquelle, tôt ou tard, toutes les formes de civilisation, de modes de production et de superstructures devaient converger dans celles de l'Occident Moderne, et à travers le long cycle des luttes de classes, cette forme de société accomplie devait aboutir à la révolution communiste finale comme apothéose de la Modernité Occidentale.

Bien sûr, lui aussi laissait à la sagacité des générations futures le soin de corriger et de chercher plus loin. Ni Pierre Kropotkine, ni Élysée Reclus, ne s'y sont déjugés.

Je m'avise que tous les métallos, parmi lesquels on remarque quelques femmes, sont bien jeunes autour de nous dans la grande salle. Bien que rendus calmes par la musique et la voix féminine qui trouve parfois des modulations de muezzin, ils semblent débordants de vitalité, et leurs dents luisent dans l'ombre, avec leurs peaux moites dont quelques-unes sont aussi noires que leurs salopettes. La chaleur est lourde, que tentent de dissiper les portes à glissières largement ouvertes d'un côté sur la terrasse ombragée de la rue dont on entend à peine le ronronnement des camions, et de l'autre sur le jardin intérieur abrité par les larges penes des palmiers.

Des peaux presque noires, d'autres presque blanches, des cheveux raides ou crépus, des barbes longues, des barbes de trois jours, épaisses ou clairsemées, des nez droits, aquilins, épatés, me rappellent que nous sommes à la croisée de toutes les civilisations, et je me rends compte que je ne ferais même pas tache si ce n'étaient mes cheveux blancs.

À table

Chan est dans son élément parmi ces hommes et ces quelques femmes nettement plus jeunes que lui, dont je ne comprends pas le sens des mots qu'ils s'échangent, dont je suis incapable d'imaginer seulement les sujets de conversation, mais dont je vois bien qu'ils sont chargés d'esprit et d'espiègleries. Je n'y devine pourtant aucune moquerie. Que peuvent-ils bien se dire qui les amuse autant, mais à quoi ils ne semblent pas moins accorder leur sérieux ?

Je ne sais pas si j'ai posé ma question à voix haute, mais Chan y répond : « Ils parlent de politique, ils parlent de leur chantier, ils parlent de versification, ils parlent de musique... » Lui comprend bien les bribes de conversation qui parviennent parfois à le distraire.

« Et ça les amuse tant ? » Chan sourit. « La joie est en nous, pas dans ce qui nous occupe. Ne rions-nous pas de tout nous aussi à leur âge ? » Et il ajoute avec espièglerie pour me faire savoir qu'il a lu mon journal : « Nous n'avions pas encore connu d'expériences atroces, comme l'évolution de la programmation et de l'internet. » Et nous rions ensemble nous aussi.

Chan parle parfaitement français, et nous conversons en français depuis notre première rencontre. À l'entendre, on pourrait croire qu'il n'ait pas besoin de moi pour relire son blog. Nous laissons pourtant tous dans une langue que nous ne se pratiquons pas à tout instant, même en

silence, même en rêvant, des expressions et des tournures confuses ou exotiques, et j'en ai déjà remarquées beaucoup sur le site.

Critique de la téléologie

« Je trouve finalement supérieure la théorie de Lamarck à celle de Darwin », dis-je. « Elle a le mérite de chercher les causes de l'évolution dans chaque être vivant lui-même. Elle ne cherche pas des sujets bidons, plus ou moins transcendants, comme la nature, le hasard, la nécessité... Quand tu chasses, tu vois bien que ce seul animal-là tente de t'échapper, que ce poisson-là au bout de ton harpon se débat contre la mort, ou s'abandonne soudain, ou se retourne contre toi pour te mordre. »

« Il est cet être-ci, pas la nature, le hasard ou la nécessité, ni Dieu ou quelque entité générique. Cet être là est unique et évident, tu peux étayer des preuves sur lui, mais lui n'a pas à être prouvé. Les chats aiment contempler de telles manifestations de la vie dans leurs proies, dont, tels des toreros, ils prolongent l'agonie aussi loin qu'ils le peuvent, et ils plongent sur elles un regard étrangement curieux et grave, plutôt que jouissif. »

« Sans doute est-ce la supériorité de Lamarck », me répond Chan, « et peut-être aussi de la théorie de Marx, dans ses emprunts à la mystique rhénane dont les *Manuscrits de 1844* prennent congé de la transcendance : l'homme sujet et être générique, mais "être générique particulier, et à ce titre mortel" », cite-t-il de mémoire. « Cependant, ton poisson-là, unique, se tend vers la vie, pas vers un devenir-homme. À ce compte, il est tendu vers bien plus, comme l'homme lui-même d'ailleurs. »

Du révisionnisme

Chan m'apprend que l'ouverture des archives de Moscou dans les années quatre-vingt-dix, a mis au jour des pièces importantes de la [correspondance entre Eduard Bernstein et Georges Sorel](#), à l'époque où le premier ouvrait le débat sur la révision des théories de Karl Marx. Au départ, les deux hommes semblaient en accord sur l'essentiel : la nécessité de privilégier le mouvement sur les buts.

« Ce débat », m'explique-t-il, « a eu comme principal mérite de lever les ambiguïtés aussi bien sur le sens qu'on donnait au mouvement, que sur les buts et la doctrine du Socialisme. D'accord sur l'hypothèse, Sorel et Bernstein ne l'étaient sur rien d'autre, préfigurant la rupture qui allait s'effectuer vingt ans plus tard entre l'Internationale Communiste et la Social-Démocratie. Il est ironique que Karl Kautski, le principal adversaire de Bernstein, revêtant le rôle de protecteur de l'orthodoxie face à celui du gardien testamentaire de l'œuvre, fût parmi les premiers à renier la Révolution Soviétique, et à l'époque où elle était le plus incontestablement soviétique. En vérité, sous les couverts de fidélité ou non au dogme, c'était une toute autre question qui prenait le débat par le travers : celle de la fidélité à une forme de développement impérialiste sous couvert du progrès et de la modernité occidentale, ou de la ligne internationaliste de la lutte de classes. »

« Quel parti aurait pris Karl Marx », ajoute-t-il, « s'il avait vécu jusqu'en 1900, jusqu'en 1914 ou jusqu'en 1917 ? Qui pourrait prétendre le savoir ? »

« Probablement le parti de Sorel et de Lénine, puisque là étaient ses prémisses, si ce n'est sa conclusion », dis-je. « Cette question n'a au fond aucune importance, puisqu'il n'était plus là. »

« La contradiction était cependant présente dans son œuvre », répond Chan, « et dans le Socialisme tout entier. »

Treizième carnet

Attendre Raya

Je suis resté à Bandar'alam

Je suis resté à Bandar'alam. Saad est rentré à Saim-Yang pour préparer la rentrée universitaire, et Leili n'a plus de raison d'occuper l'appartement de Raya. À Saim-Yang, ne sont-ils pas voisins ? Et Saad ne donnera ses cours que trois jours par semaine à Fáfura quand il aura repris. Ils me laissent donc l'appartement où Raya va me rejoindre la semaine prochaine.

Je ne suis pas mécontent de pouvoir parler dans ma langue maternelle avec Chan, et lui non plus, me semble-t-il, de pouvoir améliorer encore son français. Nous nous rencontrons souvent dans les quartiers ouvriers, entre les ateliers de réparation navale et l'hôtel où j'étais descendu avec Saad.

Chan m'a parlé lui aussi du Doloum. Je l'avais déjà évoqué dans mon [quatrième carnet](#) : cette sorte de magie aquatique des régions de la Sonde.

Le Dolum à Tamgound

Le Dolum relève des plus anciennes traditions des peuples premiers de la région : une forme de shamanisme probablement bien antérieur aux influences hindoues introduites en Asie du Sud-Est dix siècles avant l'Hégire. De toute façon, l'Hindouisme n'avait pas pénétré l'île de Tamgound, et n'y avait pas davantage fait le lit du Bouddhisme. Ce furent des Chinois qui confrontèrent les antiques traditions aux premières influences étrangères.

Je me rends bien compte de ce qui paraît curieux dans ce que j'affirme. Comment une île à mi-chemin du détroit de Malacca, du Golfe du Bengale et de l'Océan Indien, serait-elle restée si longtemps à l'écart des grandes civilisations qui l'environnaient, si près de la plus grande route maritime depuis que des navires sont capables de s'engager en haute-mer ? Peut-être justement parce que ses eaux sont profondes et dangereuses, à proximité des grandes fosses au nord de l'Océan Indien, et traversées de courant contraires.

De grandes voies se croisaient en effet toutes proches, mais pas assez pour justifier que des bâtiments se déroutassent jusqu'à elle. Tamgound faisait une île idéale pour des pirates : assez proche de la route des galions, des jonques et des boutres, mais pas assez des ports de guerre.

Les premiers pirates étaient Chinois. Après qu'ils furent abandonnés par l'Empire du Milieu, ils s'étaient retrouvés dans un monde plus instable et plus hostile. Quand bien plus tard, les pirates moghols sont arrivés, les Chinois ont renoncé à leurs jonques pour des baghalats bien plus maniables et rapides, même si l'on n'a jamais pu construire des baghalats aussi grands et autant armés de canons.

Les Chinois sont tels qu'ils n'ont jamais craint ce qui leur était étranger, car ils savent bien qu'ils finissent toujours par tout siniser. Ils adoptèrent donc l'architecture navale importée du Golfe persique, comme les antiques mythologies chinoises firent bon ménage avec le Dolum.

Le Dolum est à peu près absent de la ville de Bandar'alam. Elle est bien trop moghole, et nous savons tous comment sont ces gens. Ils ne croient à rien et ne cherchent qu'à comprendre, à pénétrer toujours plus loin dans les significations. Qu'ils lisent chez les pythagoriciens que la terre tourne autour du soleil, ils ne le croient pas, ni ne le nient, ce qui reviendrait à croire l'inverse. Ils se plongent dans des observations et des calculs inextricables, et, avant même d'aboutir à des réponses définitives, ils s'engagent déjà dans des méditations abyssales sur la nature des relations entre les

lois du monde des nombres, et celles du monde de la physique, dont aucun des philosophes plus occidentaux n'est jamais revenu ni n'est allé si loin.

Qu'auraient-ils eu à faire du Dolum, si ce n'est peut-être se demander, après le dernier coup de trompette d'Israfil, si les âmes des poissons elles aussi pouvaient être sauvées ? Tiens, peut-être est-ce là ce que figurent les images d'Israfil au poisson ?

Le Dolum est cependant encore très pratiqué dans les petits ports de pêcheurs qui longent la côte de part et d'autre de Bandar'alam. Ils sont bien plus anciens que la ville, et peuplés par les premiers occupants de l'île de Tamgound. On y trouve de nombreux initiés.

Les outils du programmeur étaient le crayon et la gomme

« Les outils du programmeur étaient le crayon et la gomme. Nous bossions comme ça, et de fait il n'y avait jamais de code obèse comme celui d'un Mac OS XXL. »

C'est Lamwal qui nous parle. Lui aussi est un initié au Dolum. Il fait aussi fonction de programmeur dans les chantiers navals de Bandar'alam. Il programme l'immense machine qui découpe les tôles d'acier, les assemble et les soude grâce à la commande numérique.

Il est un pionnier de ces technologies qu'il a contribué à introduire ici il y a plus de vingt-cinq ans, au sortir de l'université. Il habite toujours Gonoumgat, son village natal à une quinzaine de kilomètres au nord de Bandar'alam, un village de pêcheurs au fond d'une étroite crique où il a promis de nous amener, Chan et moi.

Les petits cafés de Badar'alam

Par-delà la vieille ville, de larges voies traversent Badar'alam, avec de vastes trottoirs ombragés de palmiers, où presque personne ne marche, et que les camions parcourent comme des fous. Depuis que je suis arrivé, je n'ai pas encore vu un panneau de limitation de vitesse dans toute l'île. Ces voies, qu'aucun intrépide ne traverserait en dehors des feux rouges, longent les ateliers et les fabriques, de vastes entrepôts et les installations portuaires. Ailleurs, ce sont des rues étroites, tortueuses et bordées de jardins ombragés. On y cultive des potagers, on élève des poules, quelques lapins, parfois une chèvre.

On trouve aussi quelques quartiers avec de grands immeubles et des vitrines de magasins. Ce sont des quartiers comme en ont toutes les villes, mais là encore, leurs trottoirs sont ombragés par de grands arbres, et ils sont troués de parcs et de jardins publics. On trouve encore de grandes barres d'immeubles de béton dans les quartiers périphériques. Elles ne sont jamais très hautes, mais généralement construites sur des éminences d'où la vue est grandiose.

Moi, ce que j'aime, ce sont les ruelles tortueuses. Je sors l'après-midi m'y promener, mon portable en bandoulière. En allant ainsi au hasard, je finis toujours pas tomber sur un petit café, à l'angle de plusieurs rues ou dans le coin d'une place. Ils ont toujours des tables dehors, à l'ombre d'un ou deux arbres.

Il vaut mieux entrer. La salle est toujours petite et sombre, rendant les ouvertures qui l'éclairent si lumineuses qu'elles semblent surnaturelles. Il y règne une subtile et agréable saveur de tabac, de tabac extrême-oriental parfumé au clou de girofle, car ici il n'est nulle part interdit de fumer.

La salle s'ouvre toujours sur une cour, un jardin, une terrasse comme on n'en trouve qu'entre les tropiques, abritant une végétation merveilleusement luxuriante, illuminée des reflets de toutes les nuances de verts. Ils donnent aux peaux des tons cuivrés, et font oublier la chaleur pesante.

En début d'après-midi, les bars sont désertés, sauf par les oiseaux et les insectes. En dégustant un café, je m'y retrouve seul pour relire les textes que Chan m'a postés.

Ce soir, je vais attendre Raya à la gare.

Avec Raya

Raya est descendue du train comme si elle marchait sur l'air, et moi-même, quand nous grimpons ensemble les escaliers de son quartier, je me sentais aussi porté par l'air. Le lendemain, je l'ai emmenée déjeuner dans l'herbe, sur les pelouses autour du musée.

En sortant sur le balcon après elle, à notre réveil, posant ma main sur sa hanche et sentant sur mon torse tant de vie tout contre moi, j'ai pensé que j'étais dans un jardin parmi les jardins du paradis. C'était comme si nous étions pénétrés par les premières lueurs dorées du jour. Pendant tout le matin, nous n'avons pas eu le cœur de nous séparer.

La miniature bleue

Nous sommes sortis sur le coup de onze heures. Les salles du musée étaient désertes. Même les gardiens avaient dû sortir déjeuner.

Quand je regarde une peinture, je dois y consacrer un certain temps. Quand j'écoute une musique, aussi. Mon sens esthétique est plutôt lent. Parfois, exceptionnellement, je suis saisi immédiatement, mais ce sentiment spontané me trompe aussi bien quelquefois. Souvent, ce qui d'abord me paraît beau, me déçoit au bout d'un certain temps. Mon jugement esthétique n'est certainement pas très sûr.

Parfois, au contraire, ce qui me paraît mièvre, ou carrément laid, me révèle lentement sa beauté. C'est le cas d'une miniature moghole qui n'avait pas retenu mon attention la première fois que je l'ai vue : une jeune femme au visage de profil sur un fond bleu turquoise, et dont le buste est maladroitement de trois-quarts, presque de face, à la manière des antiques dessins égyptiens. Elle est maquillée jusqu'au bout des doigts, ses cheveux noirs couverts d'un voile transparent, une fleur rose penchant mollement à sa main gauche.

J'avais d'abord trouvé l'image facile et un peu fade, comme une carte postale. Ironiquement, quand le l'ai vue reproduite sur une carte postale, en vente à l'entrée du musée, j'ai été violemment saisi par sa beauté.

J'ai commencé par la trouver étrangement moderne. En réalité, elle ne l'est pas. L'image est comme en parfait équilibre sur la crête écumeuse du mauvais goût. Toutefois elle n'y tombe pas, comme le font volontiers les arts indiens. À vrai dire, cette image ébranle quelque peu mes certitudes sur l'esthétique indienne, dont j'avoue ne rien savoir.

Certains disent que le goût s'apprend, sans paraître comprendre que cela voudrait dire qu'il n'existe pas, mais j'admets que voir s'apprend. L'esthétique est précisément la discipline qui consiste à apprendre à voir, et cet apprentissage peut être long. Plus vaste est ce qu'il nous apprend à voir, plus nous disons d'un ouvrage qu'il est beau.

Nous ne disposons pas, hélas, d'un paradigme de beauté, tel que nous pourrions en tirer des mesures. Nous en avons cependant une intuition aussi sûre que pouvait en avoir nos ancêtres du poids, avant qu'ils n'inventent les balances.

Non, je ne crois pas que le goût s'apprenne, je suis sûr au contraire qu'il s'exerce mieux avec les œuvres d'une culture dont on ne connaît rien, dont on ne dispose d'aucun système pour apprécier la valeur. Je demeure donc muet devant ce portrait de jeune fille, dont j'ai acheté la carte postale pour la regarder aussi longtemps qu'il sera nécessaire.

Chez Lamwal

Lamwal a un physique d'athlète, plus précisément, d'un champion de natation. Il n'est cependant pas du genre à faire des vas-viens dans un grand bassin. Il pratique le Dolum, et sa cage thoracique peut contenir une quantité d'air inimaginable qui lui permet de demeurer sous l'eau pendant une durée incomparablement plus longue que Chan et moi.

Pour l'accompagner, nous nous sommes munis d'un masque de plongée et d'un tuba, et nous resterons proches de la surface. Il nous a demandé de bouger le moins possible, de respirer lentement, et de retenir notre souffle si nous voyons se passer quelque-chose, afin de ne pas troubler les sons sous-marins.

Lamwal a attiré deux grandes raies, des animaux magnifiques se déplaçant dans une majestueuse lenteur. Elles se sont dirigées vers lui, nous ignorant complètement. Il communique avec elles en gonflant ses joues et en les pressant vigoureusement du plat de ses mains.

Quand, ne tenant plus, je remonte à la surface, souffle et aspire une grande goulée d'air, elles paraissent me remarquer, et se déplacent légèrement vers moi, puis, considérant que je ne suis d'aucun intérêt, elles reprennent ce qui semble être leur conversation avec Lamwal.

Lamwal vit dans une maison de planche et de bambou, assez sommaire, mais spacieuse, semblable à la plupart des autres du village. Celui-ci est construit sur un site rocheux et accidenté, la plupart des maisons sont reliées par des passerelles de bois, parfois des escaliers, qui se prolongent jusqu'aux pontons où sont amarrés des felouques. Les maisons sont construites sur des pilotis, et les pièces ne sont pas toujours sur un même niveau.

Quand il est chez lui, Lamwal s'habille à la mode du village. Les hommes portent des pagnes de tissu imprimé de motifs sombres et géométriques, et une sorte de gilets sans manches, grossièrement tissés de fils qui ressemblent à du chanvre, et qui mettent en évidence la carrure de Lamwal. Les hommes s'attachent des jambières aux mollets. J'imagine qu'elles protègent la chair humide quand elle frôle la roche sous l'eau.

Ils ne rasant pas leur barbe et gardent leurs cheveux plutôt longs. Ils les attachent quelquefois en chignon. La compagne de Lamwal, Rana, est elle aussi vêtue comme les autres femmes, d'un simple paréo attaché au-dessus des seins jusqu'à la hauteur des genoux

Le village sent les algues et le poisson qui sèche accroché à des treilles de bambou. Il plane aussi un arôme de citronnelle, qu'on plante un peu partout où l'on trouve assez de terre. Si ce n'était les fils électriques, les antennes, les voitures et les cyclos garés sur la place ou à l'entrée du village, on se croirait replongé dans un autre siècle.

Quatorzième carnet Autour de Bandar‘alam

Les requins

Lamwal a appelé l'autre jour un banc de requin. La mer était calme, nous avions mouillé à l'entrée de la crique gardée par des îlots rocheux, pelés et menaçants. Chan et moi n'avons pas plongé, nous contentant de regarder de la felouque à l'aide de périscopes : simples seaux dont le fond avait été remplacé par une plaque de verre.

J'ai noté que le Dolum sert particulièrement à communiquer avec les Élasmobranches, plus connus sous leur ancien nom de Sélaciens. Ces poissons sont dotés de ce sens que l'on appelle « toucher éloigné », qui leur permet de ressentir à travers leur peau ce que les autres espèces ne parviennent à percevoir qu'au contact, ou avec les organes de l'ouïe.

Les requins et les raies possèdent encore un autre sens qui détecte des champs électromagnétiques aussi bien que des gradients de la température. Appelés ampoules de Lorenzini, ces électro-récepteurs se trouvent répartis principalement autour des mâchoires et des yeux. Chaque ampoule est prolongée d'un canal rempli d'une sorte de gelée s'ouvrant sur la surface par un pore dans la peau et se terminant dans un faisceau de petites poches pleines de cellules électro-réceptrices. La plupart du temps, les ampoules sont groupées en paquets dans diverses parties du corps avec lesquelles chaque faisceau a des ampoules communiquant avec la peau.

Des équipes de l'université viennent parfois travailler ici avec Lamwal, échangeant leurs connaissances. Les initiés et les chercheurs collaborent sans rivalité, sans que les méthodes scientifiques et les enseignements initiatiques se heurtent. Chacun y trouve son compte, et les chercheurs ne pourraient savoir autrement quand ils commencent à agacer les requins.

Ces recherches intéressent de près la marine, qui tente de rendre les coques des sous-marins plus furtives, et d'améliorer les performances des sonars et de divers capteurs. Lamwal intervient alors à nouveau, bouclant ainsi le cercle, en récupérant les plans, et en programmant la machine qui découpe et soude automatiquement les tôles d'acier. J'avais eu l'occasion d'approcher et d'observer comment fonctionnait celle des chantiers navals de La Ciotat au siècle dernier.

Le salut de la perfection est dans la fuite

Il existe un mot définitivement ambigu : « parfait ». Il conserve la même ambiguïté dans toutes les langues que je connais : *perfect*, *mahdi*... Il lui arrive de signifier « ce qui est fait une fois pour toutes », notamment pour désigner un temps ou un mode de conjugaison, et d'autres fois « ce qui est réalisé sans imperfection ». Mais comment ce qui est fait une fois pour toutes le serait-il sans imperfection ?

Aussi, le mot « imparfait » n'est-il pas moins ambigu. Il signifie, en quelque sorte, « ce qui n'est ni fait ni à faire ». Une expression affirme que « la perfection n'est pas de ce monde ». Signifie-t-elle que rien n'est jamais accompli définitivement, ou que rien n'est jamais bien fait ? Peut-être que tout ce qui continue à exister ne dure que parce qu'un défaut, comme un point de déséquilibre, le fait chuter, et donc avancer. Le salut de la perfection serait donc dans la fuite.

Ceci n'est peut-être après tout qu'une observation grammaticale, notamment pour la langue arabe. Elle aide à comprendre pourquoi le mahdi, le *parfait*, prend souvent la valeur d'un infinitif, mais d'un infinitif doté d'une conjugaison complète, et donc difficile à traduire, disons,

parfaitement. Une telle observation permet de mieux comprendre le subtil usage du mahdi plutôt que du moudari‘ dans la parole Coranique.

En somme, on devrait compléter la formule « la perfection n’est pas de ce monde », par « de ce monde historique ». Et elle devient alors une tautologie.

Voilà résumé ce que je retiens d’une conversation avec Raya. Nous parlions des révolutions du vingtième siècle, et de celles qui les ont précédées : en Hollande, en Grande-Bretagne, en Amérique du Nord, en France..., des révolutions très imparfaites, dans toute l’ambiguïté du terme. Des révolutions toujours à faire, quoique faites à jamais, sans qu’on y pût rien effacer, avec les infinies conséquences qu’elles engendrent, et le non moins infini possible qu’elles ont ouvert.

Sur les quais

Les bateaux, et le port lui-même, sont assez propres, autant qu’un port et ses bateaux puissent l’être. Ils sont entretenus. Rien n’y demeure longtemps à rouiller. On croise de nombreuses équipes de sableurs, de piqueurs, de peintres au minium.

Pourtant les bateaux et le port dégagent une impression austère. Cet aspect vient des couleurs qui n’y sont jamais vives. On préfère toutes les nuances de gris : gris sable, vert de gris, gris terre de Sienne, gris terre de Mars... C’est austère sous un ciel souvent gris lui aussi, mais clair et lumineux, comme un ciel de mercure. L’impression que donnent les bateaux et les installations portuaires est celle aussi d’un grand désordre.

Je sens que l’on n’aime pas beaucoup m’y voir traîner. Personne ne m’a encore rien dit, mais je sens les questions qui se posent. « Qui c’est ce mec ? Qu’est-ce qu’il vient traîner dans ce coin ? » Je n’entends rien, car ici on est poli et discret, et de toute façon je ne comprends pas la langue, mais je sais bien ce qu’en substance on se dit.

Je suis un étranger, et je sais qu’on trouve ici des installations sensibles. Je n’ai pas vraiment l’air du pays, quoique je sois habillé à peu près comme tout le monde, les manches de ma chemise correctement repliées sur les avant-bras. Je crois que je me fais surtout remarquer parce que je suis trop vieux pour être là. Les ports ne sont pas faits pour des sexagénaires.

Tout y est trop grand, trop haut, trop ensoleillé. Trop de dangers peuvent tromper l’attention. Tout le monde est jeune ici, ou du moins le paraît. On se meut avec énergie, on parle haut, on crie du haut des grues, des échafaudages, du pont au quai.

Il est pénible de se déplacer dans le port sans au moins un vélo. Toutes les distances sont trop grandes, sous un soleil qui, bien que toujours un peu voilé, n’en est pas moins accablant. On doit se garder des camions qui ignorent toute limitation de vitesse, des clarks surgissant sans crier gare d’un hangar, des hautes grues qui se déplacent sur leurs rails, mais silencieusement, car elles n’émettent pas les sons d’alarme caractéristiques que l’on entend dans tous les autres ports. Ces bruits ne plaisaient pas aux dockers de Bandar‘alam.

On voit bien parfois le marin d’un navire étranger traverser le port, quoique les marins préfèrent avoir recours à un taxi pour se rendre à leur hôtel dans le centre. On pourrait me prendre pour l’un d’entre eux. On ne voit cependant pas non plus beaucoup de vieux marins à l’étranger. Les vieux marins attendent leur retraite sur de courts trajets qui ne les conduisent jamais dans des eaux lointaines, où l’on parle avec des requins et des raies.

Je n’ai pourtant pas l’air si chenu, depuis que j’ai adopté un port de tête qui ressemble à celui de Zhongli Quan.

– [Zhongli](#) qui ?

L'image même

Image : les nouvelles méthodes de reproduction, notamment sur écran, ont donné à ce que nous appelons image une valeur nouvelle elle aussi, et en ont fait un paradigme dont nous pouvons comprendre, maintenant que nous l'avons, combien il nous manquait. Peintures, gravures, photos, toiles, dessins, enluminures, estampes, reproductions..., nous pouvons envelopper tous ces termes sous le même registre d'image, et saisir immédiatement ce qui en est le caractère déterminant et ce que le mot « image » dit en plus que les autres ne disent pas. Tous les objets qu'ils désignent sont susceptibles de se glisser d'une forme à une autre, tout en demeurant chacun essentiellement le même : l'image.

Je pense en disant cela à la miniature bleue du musée de Bandar'alam. Elle m'a frappé à partir du moment où je ne l'ai plus vue comme une miniature, mais sur une carte postale, à laquelle elle ne se confondait justement pas. Elle n'était pas plus une carte postale qu'elle n'avait été une enluminure. Elle était une image. Je l'ai vue en somme comme on découvre un texte aussi distinct du livre sur lequel il est imprimé, de l'écran sur lequel il est affiché, de la page où il est manuscrit, ou même de la lecture qui nous en serait faite : le texte lui-même.

Ce n'est pas évident, pas du tout, de détacher l'image du matériau, des matériels, qui lui sont souvent consubstantiels. L'humanité n'y est pas parvenue en seulement quelques siècles, pas plus qu'à numériser du texte.

Il me semble pourtant que les images en Asie étaient parvenues très tôt à approcher une telle émancipation, sans passer par des appareillages techniques très complexes, si ce n'est que l'Asie avait depuis longtemps une certaine avance dans les procédés d'imprimerie. Les images s'en étaient approchées dans la nature de leurs conceptions même, dans leur âme si j'ose dire. Je pense toujours à la miniature bleue.

Aujourd'hui, nos images, nous les découvrons presque toujours imprimées dans des livres ou des revues, et toujours plus encore, sur des écrans. C'est ainsi que nous les connaissons, et c'est aussi bien ainsi, toujours plus souvent, qu'elles sont immédiatement créées. Elles sont toujours au moins retouchées, retouchées au point d'en être recrées.

La musique même

Évidemment, pour une image, le plus important est comment elle est donnée à voir. Pour la musique, plus encore, comment elle est donnée à entendre. Nous vivons une toute autre expérience si nous écoutons un disque de flamenco, tranquillement assis le soir à notre bureau, si nous assistons à un concert, ou si nous participons à une fête gitane en Camargue.

À vrai dire, ce n'est pas nous ici qui importons, ni comment nous écoutons ; c'est la musique qui n'est plus la même selon où et comment elle est exécutée. La musique sera bien meilleure dans une fête gitane, même si nous en entendons l'enregistrement.

D'autres musiques ne sont bonnes qu'après avoir été minutieusement travaillées dans un studio. Il est des musiques fort différentes, mais elles diffèrent finalement surtout par destination.

J'apprécie particulièrement le flamenco, qui est une musique qui ne se destine pas précisément à un public, mais qui se pratique en groupe. Dans une fête gitane, tous participent. Des guitares surgissent dans tous les coins, des mains frappent, des cris ponctuent les paroles, une femme danse, un homme, des enfants... Ceux qui ne sauraient pas savent magiquement, emportés par l'ensemble. Même les musiciens et les danseurs plus aguerris, sont emportés, inspirés par les autres.

Même les plus aguerris ne sauraient pas cependant « chauffer un public », comme on dit. Les meilleurs musiciens en seraient incapables dans un concert, ils doivent être eux aussi emportés par les autres.

Le flamenco se joue entre soi. C'est pourquoi il est en voie de disparition, car on n'aime pas voir des gitans se retrouver entre eux. Cependant, quand il est enregistré, il s'écoute très bien tranquillement assis le soir à son bureau. Le tembang semble également une musique qui se joue mieux entre soi.

Aujourd'hui, la musique est rongée par la domination réelle du capital. Elle est close dans son spectacle marchand. On n'en trouve pas facilement qui soient intéressantes, on n'en entend nulle part, moi du moins. Ces temps-ci, je prise surtout le tembang qui résonne souvent dans la nuit.

Il existe différents genres de tembangs, certains sont comme des méditations tranquilles et mélodieuses, mais d'autres sont comme des fêtes gitanes.

Tous crétiens

Nous savons bien ce qui se passe quand la quantité de carbone augmente dans un volume donné d'air : celle de l'azote et celle de l'oxygène diminuent en proportion. Quand la quantité d'oxygène diminue, l'activité du cerveau ralentit. Si la quantité de carbone continue à croître, et celle d'oxygène à baisser, la conscience commence à s'altérer, puis les capacités vitales sont atteintes. Tous les plongeurs le savent très bien.

Accessoirement, le taux de carbone dans l'air fait croître la température à la surface de la terre. La fonte des glaces en résulte, et la montée des eaux. De combien la mer pourrait-elle bien s'élever : deux mètres, trois mètres ? Comment pourra-t-on seulement le savoir puisqu'on mesure l'altitude à partir du niveau de la mer ? Mais d'ici là, de combien auront baissé nos capacités cognitives ?

On saura qu'un seuil critique aura été atteint quand la principale cause d'inquiétude que provoqueront de telles perspectives, sera les migrations de populations qui en résulteraient probablement. Il aura été dépassé quand on attendra que les gouvernements nationaux prennent des décisions efficaces. Pour l'instant, ils combattent la nicotine, qui est le seul produit connu, dérivé du tabac, qui accroisse artificiellement la ventilation du cerveau.

Saad a planté du tabac dans son jardin, mais il continue pourtant à défendre sa thèse que le procès de crétinisation serait principalement causé par des perversions technologiques consistant essentiellement à émettre les connaissances et l'organisation du travail. Bref, il espérerait une confiscation du capital pour le mettre sous le contrôle de conseils ouvriers.

Ce serait assurément une initiative intelligente, trop intelligente hélas. Ne voit-il pas l'intelligence qu'elle exigerait ? Il a intérêt à faire pousser beaucoup de tabac dans son jardin, et à en distribuer le plus possible à ses camarades syndicaux. Et faire vite, avant que les effets ne deviennent insuffisants.

Quinzième carnet

Fin d'été

Les ruelles de Bandar'alam

Ici il n'y a ni été ni hiver, comme en Provence, en Languedoc et en Catalogne, c'est un charme qui manque au pays. Il fait toujours chaud comme un perpétuel été, mais sans les longues journées qui vont avec.

Au nord-ouest de la Méditerranée, l'automne est la plus belle saison. La douceur de l'été s'y prolonge. Il y fait plus doux qu'au printemps où le vent de mer est glacé, et plus encore celui des Alpes ou des Pyrénées, alors que le soleil déjà mord la peau. À l'automne, le soleil devient doux, et le vent de mer reste tiède.

L'automne n'est pas fleuri comme le printemps, si ce n'est de quelques lauriers tardifs et de quelques plantes sauvages, mais les feuilles des vignes-vierges y deviennent rouges comme du sang. Les nuits s'allongent et l'on aime faire l'amour sans n'être plus noyé de sueur. C'est un charme qui manque ici.

Raya et moi sortons le soir dans les ruelles. Nous allons regarder le soleil tomber derrière la mer, se lever la lune au-dessus des toits. Raya et moi aimons sortir le soir et nous embrasser dans l'ombre des ruelles comme des adolescents.

Nous n'avons plus l'âge de parler d'avenir, mais celui d'évoquer le passé, et c'est une façon de réinventer nos vies. Le présent change le passé, et c'est une façon de le revivre encore. C'est une façon de retisser nos vies en les croisant, mêlant nos langues et nos corps.

Le temps, le temps qui passe, n'est qu'un nom pour la causalité, mais la causalité est surtout l'impression que les causes et les effets se succèdent donnant une apparence de raison, si ce n'est de nécessité à la vie, mais dans la réalité, rien n'est moins évident.

« Il n'est pas d'autre réel que je », disait Mohamed Iqbal (mais ça sonne mieux en arabe). Ce sont de ces choses que deux corps s'enseignent quand ils redeviennent adolescents.

« Les regards des amants rendraient Dieu jaloux des hommes », m'a dit Raya, « s'Il ne s'y contemplant lui-même. »

« Finalement croirais-tu en Dieu ? » ai-je questionné. « Regarde-moi », m'a-t-elle répondu. « Ai-je l'air de me contenter de croire ? »

De la modernité

« Tu comprends », dis-je à Chan à qui j'explique la conscience politique actuelle de l'Occident, « les Européens et les Nord-Américains se persuadent qu'ils sont les dépositaires exclusifs de la Modernité Occidentale : de la modélisation mathématique et du recours systématique à l'expérience, du constitutionnalisme républicain et démocratique, du socialisme et de la liberté, de tous les avant-gardismes..., mais la modernité appartient aujourd'hui au monde entier, et elle s'acculture d'autres traditions, comme l'avait fait l'algèbre, la boussole, l'imprimerie, la chimie des métaux, le papier ou le concept de dharma... Alors ils finissent par se retrouver à l'envers sur leur monture. Ils s'agrippent à ce qui n'appartient qu'à eux : l'état-nation, le féodalisme qui de la propriété terrienne est passé à celle des brevets et des diplômes, la croisade, l'inquisition, la catéchèse..., ou alors au système-dollar, aux grandes marques, au ketchup..., un ensemble bien moins hétérogène qu'on pourrait d'abord le penser. »

« En cherchant à s'agripper à la Modernité Occidentale, dans laquelle il croit voir son essence éternelle et sa mission historique, l'Ouest n'attrape que l'héritage du Saint Empire. »

« Les Occidentaux ne sont pourtant pas plus cons que les autres », note Chan.

« Mais certainement pas moins. Demande à Saad qui est un spécialiste. »

Le mythe de l'Éleveur Suprême

J'ai trouvé d'autres chiffres sur la baisse du QI venus des USA, des chiffres plus modestes, mais ne la confirmant pas moins, cette fois sur un siècle. L'article était franchement raciste, comme on a le droit de l'être sans manières aux États-Unis, sans se donner la peine de passer par d'inextricables arguties.

La baisse y était expliquée en partie par des mélanges génétiques avec des races moins douées, en partie par les aides sociales qui favoriseraient la survie des plus faibles et leur forte natalité. On ne peut être plus clair. L'article s'accompagnait de citations de Darwin quelque peu hors contexte. La théorie de Darwin visait la sélection des espèces, pas des individus, et moins encore des troupes, des hordes ou des nations. Elle démontrait clairement que la solidarité, entre individus, entre groupes ou même entre espèces était la meilleure garantie de succès.

Sinon, chez les hommes, et même chez les autres espèces, la sélection des individus fonctionnerait plutôt à l'envers. Comme on dit : ce sont les meilleurs qui s'en vont. Il semble que les meilleurs soient le plus rapidement éliminés, peut-être simplement en ne cherchant pas à se protéger. Ce sont évidemment les plus audacieux, les plus infatigables, les plus généreux, les plus indociles, les plus vertueux, les plus inspirés, qui courent le plus de risques de tomber avant les plus médiocres, mais la vie est profuse, et les gènes se combinent.

Et d'abord, qu'est-ce que réussir pour une espèce ? Et qui sont les meilleurs pour celle-ci ? Un éleveur sait bien sélectionner ses chevaux qu'il destine à la course, au trait ou à la randonnée. Mais depuis quand les hommes ont-ils des éleveurs, et pour quoi faire d'eux ? Les meilleurs travailleurs à la chaîne ? Les combattants les plus obéissants ? Les fonctionnaires les plus procéduriers ? Les chefs les plus respectueux des hiérarchies ? Les têtes les plus pleines ? Les pitres les plus drôles ? Si les nègres s'y avéraient moins doués, grand bien leur fasse, mais je ne l'ai jamais personnellement constaté.

Quel bénéfice a un cheval particulier, ou l'espèce chevaline tout entière, à gagner une course hippique, à labourer un grand champ, ou à être vendu cher en boucherie ? Imaginer un créateur suprême ne m'a jamais semblé une idée bien intelligente, mais un éleveur... Un Éleveur Suprême ! Voilà qui illustre bien la seule information consistante de cet article : la baisse du niveau mental.

Cette seule information brute dénote un symptôme intéressant. Et s'il était avéré que les tests donnassent aussi des différences de niveaux selon les populations auxquelles ils sont appliqués, je me demanderais d'abord si les meilleurs résultats seraient bien obtenus, comme il serait prévisible, par la population à laquelle appartiennent ceux qui les ont conçus.

Le fait têtue cependant demeure que ces résultats sont en baisse. Ils montrent une baisse de niveau au moins depuis la domination réelle du capital. Peut-être baisse-t-il depuis le néolithique supérieur, ou peut-être a-t-il successivement baissé et remonté selon les modes de production, nul ne peut le savoir.

La saison

Le vent et la pluie atteignent parfois à Tamgound des fureurs proprement effrayantes. Les tempêtes de ces derniers jours n'ont pourtant pas été jugées exceptionnelles. Elles n'ont pas fait de victimes ni de gros dégâts.

Naturellement, quelques routes ont été emportées, à Saim-Yang notamment. Raya et moi y sommes remontés avec Saad et Leili pour estimer et réparer éventuellement les dommages, ou au besoin aider les voisins plus touchés. Le passage fréquent de tempêtes équatoriales entretient ces réflexes de solidarité dans l'île, et lui sont sans doute plus profitables en cela que les quelques maux qu'elles causent.

La station-service est suffisamment éloignée de la rivière, et celle-ci assez bien endiguée en cet endroit, pour que nous n'y ayons rien eu d'autre à déplorer que quelques entrées de boue qui ont maculé les sols. Chez Leili, le poulailler et une bonne part du potager ont été emportés. Un arbre est tombé dans le jardin de Saad. On y est habitué ici et l'on n'en plante jamais trop près des constructions. Beaucoup d'arbres sont tombés, et les tronçonneuses résonnent partout dans la vallée. C'est la saison.

Correction lexicale et correction politique

Dans tous les pays, même dans ceux auxquels on s'y attendrait le moins, un vocabulaire identique s'est imposé dans la presse. Je n'ai jamais pu vérifier comment certaines langues se débrouillent pour le traduire. « Élite », par exemple, est employé partout dans un sens socio-économique de classe dirigeante : ceux qui possèdent capitaux, statuts et diplômes. Soit, mais pourquoi les appeler ainsi ? Nous savons tous que nous ne trouverons pas parmi ces gens-là beaucoup de ceux pour qui il serait correct d'employer ce nom. Naturellement, je ne consulte pas toutes les presses du monde dans le texte, mais celles dont je lis les traductions dans des langues que je connais, emploient toujours ce mot sans le placer seulement entre les guillemets qu'on serait en droit d'attendre, même ici, à Tamgound.

« Il faudrait au moins mettre des guillemets » ai-je expliqué à Chan dans mon dernier courriel. « Sinon il vaudrait mieux choisir un mot plus approprié : “les exploités”, “les classes dirigeantes”, “les classes expropriatrices” ; ou encore, si l'on veut être familier : “les gavés”. On doit être attentif à son vocabulaire. Un vocabulaire fautif, ou seulement imprécis, mutile toujours la pensée. »

« Nous étions convenus que tu ne discuterai pas le contenu des articles », m'a répondu Chan Dong.

« Je te l'accorde, mais je t'avais prévenu aussi que le niveau de français était à mes yeux le plus important », ai-je contesté en retour de courrier. « Peut-être la qualité de langue est-elle aussi un contenu après tout, et des plus importants. Si c'est ce que tu entends, je te l'accorde aussi. Mets les guillemets, crois-moi, et ton papier va devenir plus profond et subtil. À moins qu'ils ne te suggèrent quelques autres corrections, et de cela, je t'en laisserai juge. »

Ceux qui méprisent la correction politique commencent toujours par mépriser la correction grammaticale et lexicale. J'observe aussi une tendance à employer systématiquement « radical » à la place d'« extrémiste », et à en confondre le sens.

Mustapha

Mustapha est un colonel à la retraite, un colonel de cavalerie. Son régiment, basé à Lamdong, est constitué d'une vingtaine de blindés légers et de deux hélicoptères de soutien, avec tous les missiles qui vont avec. Je l'avais déjà rencontré en réparant sa moto à la station-service. Plutôt devrais-je dire que je l'avais seulement aidé. Il avait plus besoin d'outils et d'un espace approprié, que de mes maigres compétences.

Il est un organisateur. Il n'a pas besoin que lui soit conféré la moindre autorité pour l'imposer spontanément. Il est parfaitement capable de coordonner l'activité d'un nombre considérable d'homme. Il sait immédiatement ce qu'il doit faire, et ce que chacun doit faire. Mustapha ordonne. Il sait donner des ordres qui ne laissent même pas venir à l'esprit qu'ils seraient contestables.

Il est pourtant de petite taille, maigre, avec une forte moustache et une barbe courte. Ses yeux ne s'arrêtent pas sur vous et sont attentifs à tout ce qui se passe dans leur champ visuel, mais il vous regarde en face quand il vous parle. Mustapha donne des ordres dans une langue parfaite et concise. Il n'a parfois pas besoin d'une langue quelconque. Il regarde quelque part, vous regarde, et cela vaut un ordre.

Toute activité humaine suppose un rapport particulier à la parole. L'activité militaire entretient avec la langue une relation qui a depuis longtemps retenu mon attention, et mon admiration aussi, je dois avouer. Cette relation n'est pas sans points communs avec celle qui s'instaure dans le travail, si ce n'est que dans la guerre, l'erreur a généralement des conséquences plus fatales.

Dans le travail industriel aussi parfois. Sur les chantiers de Bandar'alam, la mort est toujours en embuscade derrière la moindre erreur. Aussi la langue des chantiers n'est jamais très loin du langage militaire. Elle est seulement plus complexe, parce que plus technique. Mais au fond, peut-être pas, les deux partagent souvent les mêmes techniques.

Cette parole, cette langue, doit accepter de descendre à portée de l'idiot. Elle doit être simple et sans ambiguïté. Elle doit encore se mettre à la portée de l'étranger, de celui qui ne connaît pas la langue, parce qu'on travaille toujours avec des étrangers.

À propos, je viens de découvrir que la langue française paraît ne plus connaître le verbe « foirer ». Seul le dictionnaire de l'Académie Française et Wiktionnaire le signalent encore comme une acception populaire pour désigner une vis ou un écrou dont le filetage est détérioré.

S'il ne s'agit que d'une acception populaire, alors messieurs les académiciens, donnez-moi un autre mot, dites-moi celui qui serait correct pour désigner la chose sans faire appel à une périphrase. Dans la marine, le mot s'applique encore à un filin ou à un bout dont le tressage se défait ; et dans l'armée, à un obus ou à un missile qui fait long feu.

Au bout d'un certain temps de bons et loyaux services, les mots finissent toujours par s'user, ils s'émoussent en se limitant à leur seul sens figuré. On a alors besoin d'en forger de nouveaux. Sinon comment fera-t-on quand on en aura besoin, surtout dans une situation critique, quand on doit être net et bref pour agir ?

Toujours la langue doit coller au plus près de dispositifs concrets. Car je ne parle pas ici d'un globish, de la langue que parlent les *zélites*, et qui est aussi une langue simplifiée. La langue dont je parle est simple et brute, mais elle n'interdit pas, elle, la précision et la finesse, et elle peut même se prêter à l'humour.

Bref, j'ai retrouvé Mustapha à Lamdong, qui supervisait les secours en bottes de caoutchouc, et nous avons à nouveau sympathisé. « Si j'organisais une soirée quand nous aurons fini, en serais-tu avec Raya ? », m'a-t-il proposé.

Seizième carnet

Soirée à Tamgound

Une soirée mondaine

À Tamgound, on aime se vêtir de noir, sinon de couleurs très sombres, des verts turquoise, des bleus de Prusse, qui ne sont bien souvent que des noirs qui se délavent. Les femmes portent les pantalons étroits descendant juste assez sur les chevilles pour y laisser voir un bracelet. Elles aiment aussi des gilets sans manches qui se portent au-dessus du nombril sur une tunique légère et vaguement transparente, dont les manches s'évasent sur les avant-bras.

C'est ainsi que s'est habillée Raya pour la réception chez Mustapha : un magnifique chemisier de soie d'un rose fuchsia éclatant, parfaitement accordé aux tons de sa peau, sous un gilet de tissus léger dont le noir tire au vert, et moule son torse. Ce ne sont pas des vêtements qui se portent tous les jours. Elle s'est coiffée d'un foulard diaphane orné de calligraphies en caractères kufiques, difficiles à déchiffrer à cause des plis et de la transparence du tissu.

J'ai l'impression de me rendre à une soirée de notables provinciaux. « Notables », voilà un autre mot que j'aurais pu proposer à Chan, quoique je ne sois pas sûr qu'il corresponde si bien à « élites ». « Élites de province » sonne un peu comme un oxymore, tant ceux qu'il désigne aiment s'enfermer dans leur propre espace comme le fit la noblesse française à Versailles, quoique cet espace ne soit plus aujourd'hui si terrien, mais devienne plutôt l'espace-temps de la communication et du déplacement rapides.

Raya et moi sommes amusés à l'idée de jouer aux notables. Mustapha est colonel, et Saad professeur d'université, admettons qu'ils soient des notables. Mais nous ? Raya serait-elle notable pour tenir une des stations-services de Lamdong ? Non, assurément. Elle a cependant beaucoup écrit : des essais, des poèmes, des contes. Je devrais m'y intéresser davantage. Mais comment ? Elle n'a rien de traduit.

Le champ du conte

On tend à déprécier les contes en Europe, le mot « conte ». On pense aux contes pour enfants, aux traditions orales. On y surestime les romans. C'est pour une part une question de traduction. Pour autant, ne peut-on quand même traduire ce qu'on appelle « conte » en Orient par « roman » ou « nouvelle » ?

Les questions de traduction sont souvent des questions de conventions, et rien ne nous interdirait de parler de romans et de nouvelles pour la littérature asiatique, leur ajoutant au besoin le qualificatif « philosophiques ». Oui, l'Orient a une longue tradition de romans et de nouvelles philosophiques, philosophiques au sens ancien, du temps où l'on parlait de « philosophie naturelle ». Jonathan Swift et Cyrano de Bergerac sont en Europe les héritiers directs de cette longue tradition.

Du moins cette tradition-là est-elle d'abord arabo-persane. Dans un plus lointain orient est apparue cette littérature du fil de la vie. Romans et nouvelles y ont fait pendant à cette poésie des Li Po, Tou Fou, Sôkan..., et qui n'a pas laissé indifférente la littérature contemporaine. On les appelle cependant « contes ».

Quoi qu'il en soit, on trouve toujours en Orient un goût pour aller et venir entre ce que j'appellerai pour faire vite, l'essai et la fiction. On y a toujours été tenté de mettre la pensée,

concernerait-elle l'algèbre, la philologie, la chimie ou l'optique, à l'épreuve de la vie quotidienne et de l'expérience vécue. Voilà ce que serait précisément le champ du conte.

Un tel parti-pris est plus rare dans le monde occidental. Peu de profonds penseurs ou de solides chercheurs se sont fait de bons écrivains, et l'inverse n'est pas moins rare, même si les ouvrages des uns et des autres ne manquent pas de se nourrir.

C'est que l'introduction brutale de l'imprimerie, devenue très vite industrielle en un temps où une longue tradition littéraire ne s'était pas encore consolidée, a fait des lettres un marché. Il en est résulté une « littérature marchande », comme on dit une « littérature de cour ». Elle n'en a pas moins produit des ouvrages remarquables, même s'ils n'étaient pas toujours ceux qui s'imposaient immédiatement dans le marché, pas plus qu'en d'autres temps dans les cours. Le déplacement entre les genres y fut seulement rendu plus difficile.

La domination réelle du capital a aujourd'hui réduit davantage le champ que laissait encore le marché à la vie de l'esprit, et elle la force à chercher d'autres issues. C'est en cela que les travaux de Raya excellent, m'a dit l'un des convives qui la connaît bien.

Une conversation avec Mustapha

Pendant que résonnaient les sons des deux cithares asiatiques et de la flûte de bambou, Mustapha et moi sommes restés à l'écart à bavarder autour d'un narguilé sur une étroite terrasse de bois. La pluie est loin maintenant, et la nuit est douce pour laisser au grand air se dissiper la fumée d'un tabac du Vietnam parfumé de clous de girofle.

Mustapha : La notion de religion enveloppe bien des éléments contradictoires, et même antagonistes. Quand des Musulmans disent « religion », ils pensent et ne pensent qu'à l'Islam. Quand ce sont des Chrétiens d'Occident, Orthodoxes, Catholiques ou Réformés, ils pensent à l'Église Romaine. Ces religions s'appuient pourtant sur l'histoire et l'enseignement des Prophètes, qui sont l'extrême opposé des religions plus anciennes dont elles ont pris la place.

Tu me diras qu'il existe malgré tout des points communs entre toutes ces sortes de religions : le sacré, l'au-delà, la communion dans une communauté de fidèles... Peut-être, mais souligner de tels points sous-entendrait qu'ils sont importants, et que ce qui les distingue radicalement serait accessoire, or, c'est le contraire. Ce qui intéresse le fidèle, et même tous les hommes, n'est justement pas ce que les religions ont de commun, mais ce qui les distingue définitivement les unes des autres. Ce qu'il y a de commun n'intéresse que la sociologie et l'ethnologie, et les sciences humaines ne nous apprennent pas plus à connaître telle ou telle religion, qu'elles ne nous fourniraient un concept qui les envelopperait toutes.

Il existe aussi des religions qui n'en sont pas pour leurs adeptes. Les Confucianistes considèrent-ils que la leur en soit une ? Ils n'ont probablement pas tort. Qui tiendrait le Platonisme pour une religion ? Il existe aussi des idéologies sur lesquelles on hésite à se prononcer. Le Socialisme est-il une religion, alors qu'il en possède bien des caractères ?

Moi : Georges Sorel avait un argument difficilement contestable pour prouver le contraire. Si comme certains l'on dit, le socialisme était une religion, elle serait celle de la bourgeoisie libérale qui a fondé la Modernité Occidentale, fait la révolution britannique, américaine et française. S'il était une telle religion, elle serait celle du capital et de sa théologie économiste. Là tu peux trouver tout ce qui caractérise une religion : les croyances, l'identification à une communauté, les rites, la morale, l'ordre social...

Mustapha : On en trouve trop, justement ! Et pas assez, car tombe aussi sous la notion de religion tout ce qui s'en fait l'antithèse : l'insoumission, l'expérience personnelle placée au-dessus de tout dogme, le rejet des mythes et des idoles... Une religion du capital ? Je n'y crois pas.

Se sont seulement effondrés le Christianisme romain, ou encore l'Umma califale. Alors affleurent comme des récifs à mer basse, les résurgences de l'Empire Romain antique, de l'ancienne civilisation mésopotamienne, iranienne... Il en résulte parfois des sursauts frénétiques autour de l'Atlantique Nord ou de la Péninsule Arabe dans un sens ou un autre, mais ils sont étrangement dépourvus de spiritualité, et ils ne ressusciteront pas les civilisations disparues.

Moi : Si je t'entends bien, tu ne verrais aujourd'hui que trois camps qui se partagent le monde : ceux qui restent frénétiquement attachés à la modernité d'avant la Guerre Civile Mondiale, des zombies hantés par les théocraties du Moyen-âge, et ceux qui sont habités par des enracinements plus antiques.

Mustapha : Non, tu me comprends mal, même si peut-être ces trois camps parfois semblent s'affronter sous nos yeux, même si peut-être ils traversent chaque homme. Ce ne sont que leurres et fantômes du passé, comme tu le sous-entends bien toi-même. Ce sont au mieux des vestiges mêlés et fondus en de nouveaux alliages. La notion de religion cependant n'explique rien ni ne recouvre rien. Ce n'est pas un concept.

La république des notables

J'imagine que tout colonel de cavalerie est un notable, que tout professeur d'université en est un aussi. À Tamgound, tout le monde est un peu notable, et pas qu'un peu semble-t-il dès qu'on s'en est rendu compte. C'est une caractéristique des vieilles républiques.

Le notable est celui qui se sent investi d'un pouvoir dans la communauté où il vit. Il n'a pas besoin pour cela d'avoir un titre ou un statut particulier. Partout ailleurs, le notable doit quand même être riche, grand propriétaire ou titulaire d'une fonction officielle, mais pas nécessairement à Tamgound.

La presse préfère le mot « élite » à notable, comme je le disais, car ce dernier porte presque toujours une connotation provinciale. La communauté sur laquelle le notable se sent investi de pouvoirs, est à échelle humaine, et son autorité toujours personnalisée, alors que les « élites » semblent ne sévir qu'en hordes. On connaît le notable, et l'on est fier de le connaître. À Tamgound, chacun est fier comme un notable, et chacun est fier de le connaître.

Il suffit à Tamgound d'être un citoyen de la république. La citoyenneté républicaine fait fonction de titre de noblesse. Voilà une caractéristique des vieilles républiques, et surtout des petites, celles qui ont la chance de se réduire à une ville ou à une île. Les institutions républicaines ne conviennent pas aux grandes nations où elles asservissent vite des masses impersonnelles.

Tout le monde n'est pas citoyen à Tamgound. Il n'est pourtant pas difficile de le devenir. Il suffit d'y avoir passé une part importante de sa vie, et d'avoir apporté une contribution significative à la vie de la république. Cette dernière condition est laissée à l'appréciation des amis qui vous parrainent. Il suffit donc de se faire de bons amis.

Rien ne vous forcera à devenir citoyen à Tamgound. Vous n'y trouverez aucun avantage. Vous y gagnerez seulement le droit de participer aux conseils locaux et à l'entraînement militaire, mais vous n'en avez nul besoin pour participer aux conseils d'industries ou aux conseils de métiers, et même pour y être élu secrétaire ou président si vos camarades le désirent. Cela s'est déjà vu.

Il est parfois préférable, si l'on est étranger, de le demeurer. Être étranger suscite l'intérêt, la curiosité ; vous donne une singularité qui vous met quasiment à égalité avec les notables. Être étranger vous confère immédiatement une notabilité qu'un citoyen doit quand même gagner.

Vous disposez ainsi de tout le temps qui vous sera nécessaire pour vous habituer à ne pas être comme tout le monde. Lorsque vous n'aurez plus besoin d'être étranger pour susciter l'intérêt et pour que des gens soient fiers de vous connaître, alors vous serez toujours à temps de devenir citoyen. C'est ce que m'a expliqué Saad avec une légère pointe d'humour.

Chez Mustapha

Mustapha habite sur une éminence à la sortie nord de Lamdong. Le jour levé, on y a une large vue sur la vallée de la Nagoundat.

Il ne pleut plus depuis la semaine dernière. Comme nous, une part des convives y est cependant resté dormir. Le sol demeure gorgé d'eau, et des portions de routes ne sont encore que des chemins bourbeux où il n'est pas prudent de circuler la nuit.

Mustapha a chez lui un nombre considérable de hamacs, de hamacs militaires, et le climat permet de coucher à la belle étoile. Sa maison est faite d'enfilades de petites cabanes au milieu des plantes.

Leur ensemble est relativement spacieux, quoique d'un aspect modeste et quelque peu austère. Seul, à l'entrée, le grand portique de bambou dans le style océanien des premiers occupants de l'île, est impressionnant, surmonté d'un immense et bien inutile auvent semblable à la proue d'une jonque.

N'avoir d'yeux que pour elle

« Tu ne devrais pas regarder Raya comme tu le fais en public », me souffle Saad à l'oreille. « Ce n'est pas convenable. »

Raya est assise sur l'une des rampes des jardins, adossée contre une arcade de bois blanc, ciselée d'arabesques : *barakat*, *barakatan*, *sulawatan*..., des mots qui me semblent n'avoir été gravés que pour elle. Ses mains sont serrées sur un bol de thé en bambou, un thé qui a les mêmes tons que sa peau, et qui paraît lui transmettre sa chaleur et sa fluidité.

L'un de ses pieds nus est posé sur la rampe de bois, l'autre pend dans le vide. Nous avons tous laissé nos chaussures à l'entrée. Je ne vois rien d'autre de sa peau si ce n'est son visage partiellement caché par l'ombre de son voile, où ses yeux et ses lèvres rient et transmettent aussi à son corps tout entier leur fluidité.

Je ne distingue rien d'autre de sa peau, et je la vois pourtant nue comme une rivière coulant vive sous l'ombre des frondaisons. Je ne comprends pas un mot de la langue qu'elle parle, et je n'entends que mieux la musique qui monte de son corps et charme le mien au plus profond de mes sens.

« Tu la déshabilles des yeux », insiste Saad. « On ne fait pas ici ce genre de choses sans discrétion. Tout le monde a bien compris qu'elle était pour toi un objet de désir, mais ça ne nous regarde pas. Ce n'est pas ainsi que nous souhaitons la regarder. »

N'est-il pas désagréablement répressif, ce rappel à l'ordre, songé-je à haute voix ? Comment veut-on que je regarde Raya ? Honteusement peut-être ?

« Ne sois pas sot, ce sont tes attitudes d'adolescent étourdi qui sont finalement répressives », me gronde Saad vexé et amusé à la fois. « Un jour, si tu veux, je t'expliquerai. »

Carnet dix-sept

Automne

L'École d'Ispahan

Mustapha possède une collection de miniatures de Reza Abbasi, le grand maître de l'École d'Ispahan, probablement issue des rapines d'un lointain parent. On est surpris par les traits asiatiques des visages. Ispahan est pourtant une des principales villes de Perse, et les Perses sont très généralement de type caucasien.

Les nombreux autoportraits que Reza Abbasi fit de lui-même, sont ceux d'un Perse et non d'un Mongol. Les portraits des personnages célèbres contemporains montrent également des traits typiquement aryens, contrairement aux visages des héros des contes ou de la mythologie, des anges ou des prophètes. Ils ont tous des traits asiatiques, ainsi que les femmes, et ils ont toujours un teint pâle.

La peinture des deux amants, sur laquelle je me suis longuement penché, a un air de famille avec les estampes japonaises, ou chinoises, dans sa construction même, quoique moins attachée aux détails, à l'environnement des personnages. Très souvent plus à l'est, en Extrême-Orient, les personnages semblent surtout servir à donner l'échelle. Là, c'est plutôt l'environnement qui leur sert d'écrin. L'époque safavide éprouvait manifestement un fort tropisme vers l'Orient.

Je n'ai pas remarqué tout de suite où se promenait la main gauche du jeune guerrier, ni l'assiette de fruits, ni le flacon de vin, et la coupe partiellement cachée par la jambe de la femme.

Les pirates de Bandar'alam ne furent pas les seuls à piller l'œuvre de Reza Abbasi. On trouve de ses peintures en grand nombre dans les principaux musées du monde occidental : le *Smithsonian*, le *Louvre* et le *Metropolitan Museum of Art*. Le Musée de Téhéran qui porte son nom en conserve cependant encore beaucoup.

Au sud de Bandar'alam

Il est au sud de Bandar'alam un massif calcaire sec et pelé. Il n'est pas moins arrosé par la pluie que ses environs, mais le calcaire laisse passer l'eau par les failles qu'elle y a elle-même creusées. L'eau dissout la roche, y découpant des failles et des cavernes qui alimentent des sources et des marais en aval.

Dès qu'on prolonge sa route au sud de Bandar'alam, on rencontre ces collines arides, trouées seulement de quelques bosquets de troncs noueux. On trouve aussi du sable dans ces collines escarpées. Je comprends moins pourquoi.

On trouve du sable dans la moindre cuvette, la plus petite étendue un peu plane. Le sol y est recouvert d'un sable fin. Daterait-il du temps où ces terres étaient sous les eaux ? Sinon, d'où serait-il venu ?

La petite mangrove au pied des collines est un endroit idéal pour attraper des serpents. Nous allons parfois, Raya et moi, y poser des pièges. Ce sont de gros serpents, mais qui ne sont pas venimeux. Nous en ramenons toujours deux ou trois. Nous les laissons généralement à la fille du rez-de-chaussée qui les vend au marché.

Les serpents sont trop nombreux ces temps-ci dans la mangrove. Ils y prélèvent eux aussi leur gibier : œufs, petits rongeurs, petits oiseaux. Ils en prélèvent trop. Peu de gens se préoccupent d'aller leur tendre des pièges.

Raya sait bien les placer, et elle connaît les petits cours qui sinuent entre les troncs et les branches, s'étalent partout en marais, et changent pourtant perpétuellement de place. Elle les pratique depuis l'enfance. Nous aimons circuler sous les feuillages avec de la boue jusqu'aux chevilles et de l'eau jusqu'aux genoux, et quand nous avons placé nos bouteilles (nous piègeons les serpents dans des bouteilles), nous allons vers le flanc des collines en suivant un cours d'eau. Nous nous arrêtons pour déjeuner à l'ombre des derniers grands arbres. Personne n'y vient jamais.

Le Massif des Ossements, c'est ainsi qu'on l'appelle dans la langue locale. Il n'y a pas d'ossements, du moins pas plus qu'ailleurs des fragments de petits squelettes de reptiles, de rongeurs ou d'oiseaux, parfois d'animaux un peu plus gros, qu'on ne remarque que si l'on s'assoit un bon moment par terre. Je suppose que le nom lui a été donné à cause des roches dénudées, ou encore des troncs desséchés que l'on y rencontre souvent, devenus complètement blancs.

Réponse à un courriel

À propos de : *Les dérives du communautarisme à l'école pointées par une note des services de renseignement*, [Europe 1](#).

J'ai aussi entendu parler de cette enquête, et elle me suggère quelques réflexions. La première tient à son faible intérêt factuel. Il y est fait état, dans les pires des cas, de réponses provocatrices de la part d'élèves musulmans qui surenchérisent à d'autres provocations, celles de l'administration qui ne paraît même pas se rendre compte de ce qu'elle fait. (Mais nous avons tous les moyens de le savoir.) Bon, d'autres en ont parlé mieux que moi, et ce n'est pas ce qui va donner le coup fatal à « notre civilisation ».

Bien plus grave est le retour actuel de l'Europe à ses vieux démons, tous enfants crétiens des Pétain, Mussolini, Hitler, Franco et autres Bandera, en fausse opposition à la mondialisation de la domination réelle du capital. Qu'on songe au second tour des dernières élections en France. Il y a une volonté manifeste de ne laisser que ces deux options en lice, et contrer la montée des rassemblements progressistes, Melenchon, Wagenknecht, etc. Il est clair que ce genre d'enquêtes lui sert la soupe.

La seconde est que j'y vois une bonne illustration de ce que je dis de « [l'intelligence des insectes](#) » : Des êtres pris dans des rouages et des procédures qui ne leur laissent aucune initiative, devant accomplir des actes simples dans un cadre strict sur lequel ils n'ont pas de prise, ni même de données précises, parviennent à réaliser ensemble des actions complexes qu'aucune intelligence humaine n'aura pensées. Elles donnent pourtant l'impression d'avoir été concoctées par une telle intelligence, selon des plans et des intentions raisonnées. Par exemple, la petite minorité de ceux qui possèdent la grande majorité des richesses du monde, et qui auraient été bien incapables de le faire exprès.

Elles provoquent même des réactions affectives comme si c'était le cas. (Celle des élèves musulmans ?) On s'y laisse prendre comme à des jeux électroniques de stratégies. Ce ne sont que des dispositifs qui fonctionnent en roues libres sur une combinaison de commandes simples.

Naturellement, les vrais insectes sont plus intelligents. Je le sais de par mes relations personnelles avec les abeilles.

Langages et religions

J'ai déjà fréquemment parlé de mon parti-pris de tenir les religions pour des langages, des langages de haut niveau, pour faire une métaphore avec les langages de programmation, ceux de la programmation objet. On programme avec des blocs de code, comme les religions nous proposent de penser avec des blocs de textes déjà écrits.

Qu'on ne s'imagine pas que ces bribes de textes penseraient pour nous. Ils le font peut-être moins que la langue ordinaire. Bien fort celui qui me dirait ce que m'incite à penser l'aventure transgressive d'Adam, le *Cantique* de Salomon, ou les pérégrinations d'Ibrahim. Des générations de rabbins, de pasteurs, de mollahs ou de simples fidèles ont pourtant su en tirer, au pire des divagations, au mieux de véritables philosophies aussi diverses que subtiles. C'est pourquoi on peut tirer de religions différentes des pensées identiques, ou aussi diverses et contradictoires qu'elles puissent l'être, d'une même.

Les religions nous donnent des outils pour penser, mais ne nous suggèrent pas des idées toutes faites. Je parle des « Écritures », bien sûr, pas des sermons, puisque que les rabbins, les pasteurs, les mollahs, eux, pensent, et nous suggèrent leurs pensées évidemment. C'est leur fonction, et leurs pensées sont quelquefois intéressantes, mais elles ne sont que les leurs.

Bref, ces écritures nous suggèrent moins encore des pensées toutes faites, que les langues naturelles n'en charrient sans que nous y songions. Personnellement, je pense qu'un bon rabbin, un bon pasteur, un bon mollah, doit surtout nous apprendre à manipuler de tels langages, plutôt que partager ses propres pensées, ou, pire diffuser une idéologie quelconque. Mais enfin, il pense. Il pense naturellement, et l'on ne peut pas le lui reprocher.

Voilà donc mon parti-pris : je définis la religion par un corpus écrit, et je suis bien conscient que tout le monde ne s'accorde pas sur une telle définition. On en préfère généralement d'autres, et c'est légitime. J'attends seulement qu'on m'en donne des définitions plus consistantes qu'il n'est coutume.

La mienne aussi contient ses limites et ses questions, notamment pour ce qu'on appelle « un corpus écrit ». Où est la limite entre écritures, signes, symboles, icônes ? Des formules orales feraient-elles l'affaire ? Voire des signes qu'on trace et qu'on efface ? Je n'en sais rien, tout dépend de comment on pense avec.

Sans inscription littérale, cela me semble difficile. Mais ne peut-on inscrire dans sa mémoire ? De toute façon, l'important n'est pas de savoir ce qu'est une religion, mais de comprendre comment fonctionnent les différentes formes de langages.

J'aime toujours converser avec de véritables professionnels de ces langages. J'ai échangé quelques idées avec plaisir, l'autre soir chez Mustapha, avec le jeune recteur de la grande mosquée de Lamdong, Ibrahim. Il habite lui aussi à Saim-Yang. Il connaît parfaitement l'hébreu, le grec, le latin et l'arabe.

Il m'a parlé d'Ève : « Si Adam ne s'était pas abandonné à sa séduction, il ne serait pas devenu le premier prophète », m'a-t-il dit en arabe, « et l'homme n'aurait pas été la seule existence terrestre qui osât accepter le Dépôt Divin », a-t-il ajouté en faisant directement allusion au Coran.

« Je n'avais jamais vu la chose sous cet angle-là », ai-je avoué.

Rien

Il pleut, et la pluie me rend rêveur. Pour être tout à fait exact, elle m'endort.

Les moteurs font un bruit différent quand il pleut sur la ville. L'air chargé d'humidité porte mieux les sons, qu'il estompe pourtant.

La lumière elle aussi est estompée. Elle joue avec les flaques qui luisent sous le ciel gris.

Je dors bien ces jours-ci, mais je ne me souviens pas de mes rêves, alors je rêve éveillé en contemplant la pluie sur la ville. Je rêve la réalité.

En rentrant par les ruelles bordées de jardins de Bandar'alam, j'aime quand je heurte les branches qui débordent des murs bas, et que leurs feuilles laissent tomber sur moi une pluie de gouttes fraîches.

Du savoir vivre et des règles

Je comprends les remarques critiques de Saad sur ma façon de contempler Raya, sans qu'il ait eu, comme il me le proposait avec ironie, à me l'expliquer. Les relations intimes entre deux êtres, pas nécessairement amoureuses, mais aussi bien d'amitié, ou d'affection, doivent demeurer protégées par une certaine discrétion. Ce n'est pas évident, car elles doivent aussi être spontanées.

En somme, il n'est pas convenable de prendre la cantonade à témoin de relations dans lesquelles tout témoin nous dérangerait. Il n'est cependant pas question de se cacher, ce qui ne serait pas facile, et, jusqu'à un certain point, impossible, surtout si cela doit être vécu sans y penser, dans la plus parfaite spontanéité.

Aussi je me demande si l'intervention de Saad n'était pas finalement un peu répressive. Sa remarque n'était pas toutefois totalement injustifiée. Ma conduite était contestable, mais on peut considérer qu'elle demeurait dans les limites de ce que j'ai envie d'appeler la licence amoureuse.

Je sais que j'ai tendance à m'accorder toujours trop de licence avec la politesse. Je ne la méprise pas pourtant, et j'en comprends bien les fonctions. La politesse, c'est le degré zéro de la communication, comme je l'ai déjà dit.

Quand je dis : « Bonjour. Comment allez-vous ? » Je ne dis rien en réalité. Alors pourquoi je le dis ? Pour ne rien dire, ou plutôt pour dire que je ne dis rien.

À partir de ce point zéro, je peux monter ou descendre la chaleur dans ma relation. Je peux laisser entendre que la rencontre me réjouit, ou que je préférerais demeurer tranquille maintenant qu'on s'est salué. Je peux immédiatement en faire un peu plus ou un peu moins que la politesse ne le demande, et afficher ainsi mon état d'esprit. Pour cela, on doit assumer d'abord que je le fasse exprès, et donc que je connaisse les règles de la politesse.

Aussi la politesse est très utile pour se bien comprendre, pour comprendre tout ce que l'on se dit qui ne soit pas que de la politesse. C'est un peu comme les lignes d'une portée où l'on écrit les notes. La politesse, c'est l'art de maintenir les autres à distance sans agression.

Je me rends bien compte qu'en regardant Raya comme je l'avais fait, je laissais entendre à tous ceux de la cantonade qu'ils ne m'intéressaient pas, qu'ils ne me dérangent même pas. Pis encore, je ne le leur disais même pas. Je les avais simplement effacés.

En vérité, ce n'est pas une mauvaise chose que de parvenir à effacer la cantonade. C'est même tout l'art du savoir-vivre. C'est une bénédiction, sans laquelle la vie en société deviendrait impossible. Nous ne pourrions pas vivre sous les regards de la cantonade. Justement, les règles de la politesse ne sont pas inutiles pour s'effacer à ses regards, effacer les autres, et vivre en toute spontanéité en leur présence.

Les lois du savoir-vivre ont beaucoup de points communs avec celles de la grammaire. Le premier est qu'on les applique bien avant de les avoir apprises. Les langues existaient bien avant les manuels de grammaire, et ces derniers ne sont vraiment utiles qu'à en apprendre une nouvelle. C'est un peu dans la situation où je me trouve quant au savoir-vivre à Tamgound.

Carnet dix-huit

Vu d'ici

Le savoir-ne-pas-vivre

Le *Traité de Savoir-Vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem est bel et bien un traité de savoir-vivre. La vérité est que le savoir-vivre sous la domination réelle du capital est plutôt un savoir consommer et s'agiter tel que l'enseignent les publicités ; un savoir-ne-pas-vivre, en somme. C'est pourquoi je ne saurais trop en conseiller la lecture aux jeunes générations.

C'est un mode de vie tout entier qu'offre la domination réelle. Vivez, nous ferons le reste : un monde du spectacle. C'est aussi bien un mode de non-vie. D'ailleurs, si vous avez vraiment besoin de quelque-chose, vous le trouverez difficilement dans le marché. Consommez, mais ce que l'on vous offre.

Ce mode de vie aurait un avantage : il est mondial. Vous espéreriez apprendre ainsi les règles de son savoir-vivre une fois pour toutes. Ce n'est pas si simple. Il est mondial, mais il est aussi classiste. On n'a certainement pas le même mode vie si l'on n'a pas les mêmes revenus pour consommer. Vous ne trouverez de toute façon pas ce que vous voudrez, quel qu'en soit le prix qui ne sert qu'à vous distinguer.

Les règles de ce savoir-ne-pas-vivre sont fugaces, et bien moins naturelles que ne le laisse croire leur publicité. Le Libéralisme Bureaucratique d'État, qui est sa forme politique, plutôt que des règles informelles de savoir-vivre, préfère légiférer, tout légiférer, au point que, quoi que vous fassiez, vous craignez toujours d'enfreindre une loi.

Le libéralisme bureaucratique d'état se noie sous les lois, comme s'il ne savait pas synthétiser, comme s'il n'avait aucune idée de quels principes le guident. À vrai dire, il n'en est qu'un, et s'il avait le sens de la synthèse, une seule loi lui suffirait : Tout ce qui ne participe pas à la reproduction de la valeur est interdit.

C'est un mode de non-vie qui génère un savoir-ne-pas-vivre, il affiche et insuffle une haine, et même une terreur, du vivant.

Trois estampes japonaises

J'ai reçu par le net la reproduction de trois estampes japonaises. Elles contredisent un peu ce que j'affirmais de la fonction des personnages dans l'image en deçà ou au-delà de la vallée de l'Indus. L'Indus est la véritable frontière entre l'Orient et l'Occident. À l'Ouest, dominent les principes d'unicité et de son corollaire monothéiste, la centralité du sujet, et tout ce que nous nous sommes habitués à classer sous le registre de la philosophie et de la religion ; à l'Est, des notions bien plus problématiques pour ce qui est de les traduire en français.

Oui, philosophie est un mot grec et qui désigne une pensée grecque qui s'est répandue dans tout le monde hellénistique jusqu'au cœur de l'Asie, autour de la Méditerranée, et jusqu'aux brumeuses et lointaines rives celtiques. Religion est un mot latin qui désignait les cultes de l'Empire Romain, puis les religions abrahamiques qui en ont pris la place.

Oui, ce sont surtout des questions de traduction qui se posent de part et d'autre de l'Indus, car sur le fond, nous sommes tous parfaitement capables de comprendre ce que nous disons et pensons par-delà les deux rives. Il y a longtemps que nos cosmogonies, nos méthodes, nos techniques..., ont eu des occasions de se brasser. Même nos esthétiques se sont métissées.

Dans les gravures que j'ai reçues, les personnages ont la même valeur que dans l'estampe moghole de Reza Abbasi que j'ai vue chez Mustapha et que je commentais l'autre jour. Elles sont cependant tardives, fin du dix-neuvième siècle, et elles ont probablement digéré l'influence occidentale (pas nécessairement extrême-occidentale), comme Reza Abbasi était lui-même pétri d'influences orientales.

L'espace, l'espace lui-même, y entretient avec les personnages une relation qu'on ne saisira jamais mieux qu'à l'aide des paradigmes du Zen, ou du Tchan. Dans cette relation, le personnage est moins sujet qu'il ne se confond, se fond dans son environnement, qui est lui-même tributaire de l'esprit qui le ressent et lui donne sa dernière touche de réalité.

C'est à l'évidence pourquoi, en Orient, on a si peu de souci de réalisme, et l'on cherche plutôt les jeux des mouvements, des formes, des tons, comme s'y est finalement plongée la peinture en Europe au vingtième siècle. C'est troublant quand on songe que l'optique, et donc la perspective, sont nées entre l'Anatolie et l'Indus, et que ce sont les Européens qui en ont usé et abusé jusqu'à l'obsession. Les Moghols ont ignoré la perspective jusque dans les dessins techniques.

Sans en nier les réussites, on perçoit bien la naïveté de cette figuration réaliste de l'art européen. Cette naïveté était déjà présente dans le monde gréco-latin. Les arts orientaux cherchent à saisir et à montrer ces jeux dans le monde réel, plutôt que dans les taches de couleurs sur le papier.

La pensée occidentale a eu du mal à dépasser sa cosmogonie

La pensée occidentale a eu du mal à dépasser sa cosmogonie. Elle dut pourtant y parvenir, notamment dans les sciences les plus dures. J'ai sous la main quelques citations sur Ernst Mach et Henri Poincaré, de mon regretté ami Xavier Verley :

« Pour Mach comme pour Poincaré, l'invariant fondamental est l'univers mais on ne peut le concevoir comme inconditionné car il est conditionné par tout ce qui le compose. »

« Si Mach écarte la causalité de la description physique, c'est parce qu'elle repose sur une asymétrie temporelle venant de ce que la cause précède l'effet : la linéarité de la succession causale n'est pas compatible avec l'idée physique fondamentale de relation de dépendance mutuelle des éléments. »

« Puisque les lois n'ont d'autre raison que d'exprimer la constance de la relation, elles s'exprimeront sous forme d'équation. La légalité s'oppose autant à la causalité (efficiente) qu'à la notion de substance ; la première suppose la propagation mystérieuse d'une force et la seconde la possibilité d'échapper à toute relation. Le concept de fonction qui vient des mathématiques exprime mieux la relation des éléments qui varient par rapport à celui qui ne varie pas. »

Xavier Verley, *Mach, un physicien philosophe*, PUF 1998.

Le courriel de Caignard

Jean-Pierre, je t'envoie les trois reproductions d'estampes japonaises (dont je t'ai parlé) que mon père avait conservées. J'y ai mis des « [incidegraphies](#) », je n'ai pas pu m'en empêcher ;-)

Mon écriture dessinée se rapproche vraiment des écritures asiatiques.

Mon ami Rolland Caignard a accompagné ses estampes de ces quelques lignes. Il a raison, je n'avais même pas vu ses ajouts en regardant les estampes avant d'avoir lu intégralement son message, et je sais pourtant lire le japonais.

Ses para-écritures attirent mon attention sur un point important : L'écriture en caractères arabes introduit dans l'image une dimension sonore qu'on ne peut pas trouver dans les idéogrammes d'Extrême-Orient. Les idéogrammes sont des représentations toutes visuelles, comme les caractères mathématiques, qui se prononcent de bien diverses façons selon les langues, ou encore comme les incidegraphies de Rolland Caignard. Les idéogrammes fréquemment introduits dans les estampes

d'Extrême-Orient tirent l'image vers le signe, alors que les caractères arabes sont des phonèmes, quelle que soit la langue, persan, ouïgour, ourdou, pachtoune..., des sons qui se déploient dans le temps, et confèrent à l'image un tempo, et donc un mouvement.

Passage de civilisations

L'Occident est réellement devenu moderne au dix-septième siècle, pendant la Guerre de Trente Ans. Les Provinces-Unies y ont joué un rôle majeur, à la même époque où elles commencèrent à contrôler les régions de la Sonde, recevant pour cela, m'a-t-on expliqué ici, une aide décisive des pirates de Bandar'alam pour en expulser les Espagnols du Saint Empire.

La flotte des Provinces-Unies combattit les puissances catholiques bien loin de l'Allemagne. Il me semble que les victoires décisives furent remportées dans ces Mers du Sud plus que dans les terres de l'Europe de Nord.

La nouvelle civilisation de l'Occident Moderne s'établit en ce temps-là comme un chirurgien de l'Occident Chrétien, destinée à le remplacer. En 1648, ce dernier était mort à l'issue d'une guerre des plus terribles, lancée pourtant par tous les belligérants au nom de la foi chrétienne. Cette guerre prit souvent les couleurs d'un génocide de paysans et de bourgeois, et elle affaiblit pourtant définitivement leurs maîtres.

Tout cela n'est pas si vieux, même pas quatre siècles. La seule chute de l'Empire Romain en prit davantage, surtout si l'on date sa fin à la prise de Constantinople. Ces trois ou quatre siècles sont passés vite, glissant d'une révolution à l'autre dans des orgies de brutalité, sans que n'eût le temps de retomber la passion du progrès. Descartes, Spinoza et Leibniz nous sont encore si proches. Cette civilisation, je sens qu'elle est finie. Je n'aurais pas dit ces mots au siècle dernier encore, mais tous les signes en étaient pourtant déjà réunis.

Les Provinces-Unies étaient vraiment un petit territoire, le nord seul de la Hollande actuelle qui n'est pourtant pas bien grande, et elles durent gagner l'essentiel de leurs territoires sur la mer, en asséchant les polders. Une telle puissance sur un si petit territoire, et capable de changer le cours du monde, quand de grands empires ne l'étaient plus !

Cette puissance est passée à la Grande-Bretagne, aux États-Unis, à la France... Quand vint la Révolution Russe, l'Occident marqua le pas, prit peur.

Quand l'URSS s'est effondrée au siècle dernier, mes contemporains y virent l'effondrement du Communisme, ou quelque-chose comme ça. Ils crurent à un retour à l'Europe telle qu'elle était avant quatorze, si ce n'est après le Traité de Westphalie, et au reste du monde définitivement sous son empire. Moi, j'y ai pressenti l'effondrement de l'Occident Moderne, et la partie me semble bien jouée maintenant.

J'ai vu le terme d'une aventure commencée à la Renaissance. Je l'ai vue du moins s'achever en Europe et aux Amériques, mais dans le même temps où elle était devenue mondiale, et se montrait bien capable de se poursuivre ailleurs.

La Civilisation Occidentale Moderne a commencé à s'effondrer en Russie, mais la Fédération de Russie se porte déjà mieux aujourd'hui. Elle continue à tendre désespérément la main à l'ouest, mais elle se porte peut-être d'autant mieux qu'il ne lui est répondu qu'avec hostilité. Se rêvant toujours occidentale, elle devient, par l'action même de l'Ouest, toujours plus eurasiennne.

La Modernité Occidentale, on la connaît et la comprend partout, on l'a assimilée mieux peut-être que là où elle est née. On l'étudie, on la comprend et on la prolonge en Chine, au Japon..., mais la réciproque n'est pas vraie. L'Occident moderne s'effondre de perdre son universalité. Il tente de la saisir, mais il n'agrippe que son « identité ».

Je vis tranquillement

Je vis tranquillement avec Raya à Bandar‘alam, trop tranquillement peut-être. De temps en temps, nous montons passer deux ou trois jours à Lamdong. Raya est attachée à cette plaine avec ses vastes rizières, et ce lieu me plaît aussi.

Tout y baigne dans le calme d’un été perpétuel, où la pluie qui nous trempe ne nous enrhumé pas. Elle couvre seulement d’écume les massifs de bambous, et les épais bosquets qui se regroupent autour de la moindre butte entre les marais. De merveilleux insectes courent ou volent comme autant de bijoux vivants. Ils sont parfaitement comestibles, leurs corps minuscules vierges de tout pesticide.

Parfois, je les mange tout vivants, horrifiant Raya. Il est pourtant plus cruel de les cuire. La plupart ont un goût de petits pois crus et craquants, légèrement sucrés. Je ne comprends pas pourquoi ils sont si chers en ville, alors qu’ils sont si facile à attraper avec des pièges que l’on trouve en vente même à la station-service.

Je passe parfois à la station-service donner un coup de main à Ali, mais je reste le plus souvent à la cafétéria, à bavarder avec Mustapha, Ibrahim, ou encore avec Saad, quand il est de retour à Saim-Yang, ou avec un simple inconnu. Je continue à corriger les papiers que m’envoie Chan, et tout cela me laisse bien assez de temps pour écrire et pour faire de longues marches avec Raya autour de Bandar‘alam ou de Lamdong.

Je me suis détendu, comme je l’écrivais cet été, détendu dans le sens le plus corporel. Ma nuque s’est desserrée, et ces derniers temps, mon bassin aussi, sur lequel reposent plus confortablement mes forces. La saison prochaine mettra peut-être un terme à la légère douleur que je ressens parfois dans mon genou droit.

Je donne des coups de main à Ali au garage par pur plaisir. On trouve encore ici de vieux moteurs extraordinaires, sans aucune touche d’électronique. Il me les met de côté.

Je vis sans doute trop tranquillement. N’avons-nous pas besoin d’être emporté par des buts qui dépassent notre simple existence ? Même les papiers que m’envoie Chan à corriger, et qui envisagent bien souvent comment changer le monde, n’ébranlent pas mon équanimité ; même pas leurs anglicismes.

Carnet dix-neuf

Comme une forme de langage dans le vivant

Les nuages courent au-dessus des toits

Les nuages courent à peine au-dessus des toits le long des façades derrière les quais. Ils donnent des airs de nuit aux dernières lueurs du jour.

À l'aide d'un appareil photo, selon comment on règle la vitesse d'obturation, on voit combien il est difficile de percevoir précisément leur substance quand ils deviennent plus évanescents, plus fluides ou plus durs, selon comment on règle le temps de pose.

On obtient des effets semblables avec la substance des vagues, ou du ruissellement d'un cours d'eau. Bien avant l'invention des appareils photos, et même de la *camera obscura*, des peintres sont parvenu à figurer des nuages, ou des vagues, comme pris avec des temps de pose différents, ce qui laisse planer des questions insondables sur la nature réelle des perceptions.

Lorsqu'on marche au sein d'un nuage, quand, par exemple, ils grimpent sur le flanc des collines après la pluie, on en a une sensation bien différente.

Pour l'instant, je vois seulement les nuages courir sur les toits, et assombrir ce qu'il reste de jour. On serait tenté de les comparer à du coton, ou à de la fumée, bien qu'il n'y ait en réalité que peu de rapports entre le coton et la fumée. Les nuages sont de l'eau, des gouttelettes d'eau, et la lumière en joue très différemment, comme elle le fait de l'eau.

L'eau et la lumière ont des relations bien étranges, dont [la loi de Snell](#) déjà donne une idée. Je vis depuis ma naissance sur une planète dont la surface est pour sa plus large part recouverte d'eau, et j'en suis toujours surpris. J'en suis même arrivé à me demander si ce n'est pas une même surprise qui donne aux poissons leurs yeux si ronds. Ils n'en reviennent pas, j'en suis sûr, et je les comprends.

Il reste des lueurs d'un soleil rougissant qui se réfractent dans la masse fraîche des nuages, qui de ce fait n'est plus cotonneuse, et ne ressemblerait à une fumée qu'à la condition que celle-ci se soit gorgée de vapeur, comme il advient de celles des feuilles chargées d'humidité que l'on brûle à l'automne, et où l'on devine encore des lueurs de la braise.

Et les façades sous ces nuages ! Ah si je savais les décrire ! Elles prennent sous ces nuages des airs baroques et vénitiens.

Des combats

« Nous avons parfois l'impression que nos combats sont guidés par des idées », m'a dit Chan dans le salon de thé où je l'ai rejoint près des quais, comme nous en avons coutume. « Ce ne sont pas des idées, ce sont des coups que nous avons reçus et qui nous ont fait mal. Quand tu reçois un coup, que fais-tu ? Tu frappes non ? Quand on ne ressent plus rien, on a l'impression d'avoir eu des idées, comme on dirait avoir rêvé. »

La réflexion de Chan m'a surpris. Il ne me donne pas l'impression pourtant d'être un homme impulsif. Cependant, il a raison, quand on reçoit un coup, on frappe. Seul un humoriste suggérerait de tendre l'autre joue. Naturellement, il est recommandé de savoir quand même ce qu'on fait, de ne pas, comme on dit, se laisser emporter. Mais enfin, tôt ou tard on frappe, même s'il vaut mieux que ce soit au bon moment, dans l'instant décisif, quand on aura rendu la situation favorable, et cela ressemble en effet à des idées. Oui, j'ai compris ce qu'il voulait dire, Chan est un homme patient,

qui sait évaluer une situation et la faire évoluer. Il n'est pas non plus du genre à céder à de vains désirs de revanche, ni à passer son ressentiment sur des victimes plus faciles.

Tout être vivant, quand il reçoit un coup, se retourne pour frapper, c'est une attitude salubre. Quel que soit le cheminement de son esprit, il est bon de ne jamais s'éloigner au point de les perdre de vue, de ces choses simples et salubres. Il est bon aussi que ces choses soient dites et partagées.

« Oui », lui ai-je donc répondu.

L'ordre

J'ai déjeuné avec Lamwal, oui, le programmeur de la machine qui découpe les tôles et les soude dans le chantier naval de Bandar'alam. Il m'a livré sur le langage, quelques-uns de ses points de vue qui sont aussi inédits que stimulants.

Il ne portait plus sa tenue traditionnelle de maître du Dolum, mais celle toute blanche de programmeur du chantier. Il y avait cependant marqué sa personnalité en lui coupant les manches, dont seuls quelques centimètres de tissus prolongeaient ses larges épaules dans un style très oriental.

D'Aristote à Austin, on a toujours sous-estimé les ordres parmi les actes de langage, m'a-t-il expliqué, on aurait envie de dire les commandes. On a bien étudié et compris les énoncés performatifs : *je prends à pique ; je vous déclare unis par les liens du mariage ; la séance est ouverte...* Les mots ici sont des actes, tiennent lieu d'actes. Oui mais ils sont frappés d'un caractère essentiellement conventionnel, et, par conséquence, empreints d'une part inévitable de simulacre.

Si je crie « hue ! » à un cheval, mon cri ne se confond pas avec un acte. Très littéralement, il le provoque. Bien sûr, si à la table de jeu je dis « pique ! », je provoque aussi des actes, mais pas exactement dans la même acception.

Je tente de te montrer une relation directe entre un procès sémantique et un procès mécanique. Je dis qu'on touche là à une essence du langage, une essence qui s'est étendue dans une histoire commencée bien avant que ne naissent les hommes, mais sans doute pas le vivant.

Une telle histoire a abouti ces temps-ci à la ligne de commande. Il n'est pas immédiatement évident qu'à l'aide de quelques lignes de code, je puisse lancer une imprimante qui n'est même pas branchée à mon clavier, qui se trouve peut-être dans une autre pièce, voire bien plus loin.

Généralement, plutôt qu'entrer du code, on lance l'impression en cliquant sur une petite icône dont le relief figure un bouton concret, rappelant de plus anciens dispositifs mécaniques, comme on appuierait sur un interrupteur matériel qui déclencherait un contact et mettrait en marche l'appareil.

En réalité, ce qui se passe est d'une nature bien différente, aussi différente que crier « hue ! » plutôt qu'appuyer sur une pédale d'accélérateur en débrayant. Dans le dispositif mécanique, s'est maintenant introduit du langage.

Note que le langage ici ne vaut pas acte, comme à travers des conventions entre des interlocuteurs, et qui se maintiennent dans les seules limites où elles ne se heurtent pas à la consistance du réel. Les conventions entre les hommes laissent souvent oublier leur faiblesse devant le réel.

Je ne doute pas, m'a-t-il dit, que des parlements entiers se sentiraient en droit de modifier les lois de la gravitation si on les suivait. Non, en réalité ils ne modifient rien si ce n'est des comportements en fonction de ce que chacun veut bien croire. Il suffit de souffler sur de telles croyances, et des empires s'envolent.

Dans la ligne de commande, plus généralement dans l'ordre, le langage ne vaut pas un acte, il le provoque. Ce pouvoir de la langue fascine les hommes depuis la nuit des temps, et ils ne l'ont d'abord prêté qu'à Dieu.

La langue française avait bien nommé l'ordinateur, mieux que plus tard la langue anglaise. L'ordinateur, précisément, ordonne. Non pas au sens étroit, comme on l'entend souvent, dans lequel il aurait à mettre de l'ordre dans des flux de données ; il commande, il transmet nos ordres au monde mécanique. Il émancipe au passage la linguistique des sciences humaines.

Je ne doute pas que ce que Lamwal m'a dit doive beaucoup à sa pratique de la programmation, mais peut-être aussi de ses relations très personnelles avec la faune sous-marine.

Conversation avec Saad

« La comparaison entre la voix qui commande au cheval, et la pédale de l'accélérateur, telle que l'a faite Lamwal, m'évoque spontanément les commande par reconnaissance vocale », me dit Saad, « si ce n'est que, sous couvert du progrès technologique, on assiste alors à une régression de l'âge industriel au néolithique. »

Saad m'a invité à dîner à Lamdong. Raya est partie rendre visite à son fils à l'autre bout de l'île, et Leili est restée chez elle.

Je suis venu en train. Il est un peu plus rapide que le car, bien qu'il desserve tous les patelins, et qu'une heure-et-demie lui soit nécessaire pour parcourir les même pas soixante kilomètres. Mais le temps de trajet m'est bien égal. Il est plus commode de lire ou d'écrire dans un train, où les petits compartiments découpent les trop longues voitures, et épargnent en le confinant dans le couloir, le dérangement que causeraient les passagers qui ne cessent de monter ou de descendre à tous les arrêts.

« L'industrie du gadget de haute technologie semble pris d'un rage de régression », continue Saad. « Bon, on peut considérer que des boutons dessinés en trois dimensions pour lancer des commandes n'est pas une si mauvaise idée, bien sûr, quoique les interfaces qui utilisent la figuration en trois dimensions gaspillent bien inutilement des ressources, et pour des effets esthétiques discutables. Je veux bien qu'on puisse y voir, comme tu le dis, des métaphores, une ergonomie cognitive basée sur la métaphore. Cependant la métaphore est un jeu de l'esprit. Elle ouvre la porte à l'esprit, au mot d'esprit, et les interfaces des premiers ordinateurs personnels étaient teintées de cet humour de l'époque, inspiré sans aucun doute des Monty Python et de [John Austin](#), à moins que ce ne soit l'inverse. Il est manifeste que les machines « intelligentes » sont toujours plus dépourvues d'un sens de l'humour, de l'humour des programmeurs du moins. »

« Où veux-tu en venir ? Saad » le coupé-je, car j'imagine que tôt ou tard, il va me parler de son travail.

« L'humour », reprend-il imperturbablement, « stimule l'esprit. Il illumine en un éclair et épargne des explications ennuyeuses dont on oublie le début avant d'arriver à la fin ; mais quand il n'éveille aucune compréhension, il n'est qu'infantilisme. Si ce n'est pour comprendre en un éclair ce que t'expliquait Lamwal, quel effet produisent des boutons en trois dimensions ou une commande vocale pour ce que tu obtiendrais avec trois touches du clavier ? »

Le grand noir

Je me sens toujours un peu inquiet quand je ne vois pas la lune dans un ciel nocturne.

On y distingue alors beaucoup mieux les étoiles pourtant, mais pas cette nuit où le ciel est couvert. Je ne crois pas être le seul à me sentir nerveux pendant les nuits de nouvelle lune. Depuis toujours, les hommes et les animaux, du moins ceux qui ne sont pas nyctalopes, se sentent inquiets pendant ces nuits. Le septième art, pour des raisons purement cinématographiques, a fait croire que de telles impressions étaient celles des nuits de pleine lune. C'est qu'il n'y a rien à filmer dans la nuit noire.

La présence de la lune ronde, au contraire, est apaisante, et sa lumière rassurante. On y voit presque comme en plein jour, on y reconnaît son chemin, et l'on ne craint pas des dangers invisibles.

L'obscurité est complète dans le jardin de Saad où, sur le bruit sourd de la rivière proche et du léger chant des insectes, résonnent des cris d'oiseaux de nuit. Nous sommes sortis pour voir le ciel et pisser. Tout est absolument noir.

On peut me croire : l'homme doit avoir l'âme trempée pour regarder en face le grand noir, du moins sans sentir à portée de sa main son ordinateur de poche. Oh oui, on peut faire le malin, mais la plupart des hommes, même de ceux qui se croient les plus forts, ont besoin alors de se sentir reliés à un réseau, à un quelconque cordon ombilical, une [ligne de vie](#), et qui leur paraîtront alors peut-être plus réels que la nuit-même, pour ne pas sentir une panique monter en eux jusqu'à baigner les dents du fond.

Bien sûr, quand on peut apercevoir les étoiles et qu'on les reconnaît, on se sent bien plus serein.

Dans les Bones Hills

Dans les *Bones Hills*, le Massif des Ossements – le nom sonne mieux dans la langue locale – la plupart des arbres sont d'une espèce que je n'avais encore jamais rencontrée. Leur tronc ressemble à celui des pins, des pins d'Alep, à peine un peu moins contorsionniste. Leur écorce en est très semblable : d'un ton gris clair, parcourue de profonds sillons sombres. Mais ce ne sont pas des conifères.

Leurs troncs diffèrent de ceux des pins par un léger renflement à la base. J'imagine qu'une telle morphologie leur permet de mieux se gorger d'eau pendant les fortes pluies et de la conserver plus longtemps pour les ramures. Ce n'est certes pas aussi flagrant que chez les baobabs, et l'on pourrait ne pas le remarquer.

Ces arbres sont particulièrement nombreux dans cette zone où nous nous arrêtons souvent pour déjeuner, entre la mangrove et le massif rocheux et sec. On en trouve aussi plus haut, notamment près des petites étendues de sable fin.

Raya, qui m'attendait perchée à la diable sur l'un de ces troncs penché, les jambes pendant nues et croisées sous sa tunique noire, après que nous avons traversé la mangrove et placé nos pièges à serpents, dégageait une impression étrange et sauvage, sous l'ombre du léger feuillage qui tachetait son corps.

Carnet vingt

Vu de loin, vu de près

Une nourriture qui ne nous rappellerait rien

Il est difficile d'apprécier une nourriture qui ne nous évoquerait rien. J'aime les petites poires vertes qui me rappellent celles que je mangeais sur l'arbre dans mon enfance. Les fruits, les légumes, les viandes, les sauces sont chargées d'expériences et de souvenirs. Ils me rappellent la terre, ou bien m'en font découvrir de nouvelles. Mais une nourriture qui ne m'apprendrait rien, comment pourrais-je la trouver bonne ? Ou mauvaise ?

Une nourriture peut me rappeler le supermarché, ou la petite cuisine de l'appartement où j'ai vécu un temps, mais enfin, ce n'est pas la même chose. Le poisson carré dans sa boîte en carton, je ne l'ai pas percé de mon harpon. Je n'ai pas senti les algues et la menace des récifs coupants...

Je n'ai pas arrosé les petits pois en boîte ni senti les saveurs de la terre grasse. Je n'ai pas davantage enfoncé mes pieds dans les rizières ni croisé le regard des buffles pensifs que ne me rappellent pas le plat cuisiné sous cellophane ni le riz qui ne colle pas.

Quand on est loin d'où l'on a vécu, c'est différent, mais c'est toujours la même chose. On découvre les saveurs d'une terre nouvelle.

Les réclames, qui l'ont bien compris, tentent de nous rappeler des souvenirs lointains. Mais comment se souvenir de ce que l'on n'a jamais découvert ?

Les publicistes ont bien compris de quoi je parle, mais bientôt dans un monde presque partout urbain, ou livré à l'élevage intensif et à l'agriculture industrielle, qui aura encore de tels souvenirs ? La bouffe sera saturée de sucre et de sel, ou de saveurs lactées, n'ayant plus d'autres recours que se raccrocher aux expériences alimentaires de la plus petite enfance, un peu dégoûtantes pour l'adulte. Et la cuisine ne sera plus un art, c'est-à-dire une esthétique, un art qui n'imité pas, mais rappelle le vrai goût du réel.

– Tu es bien nostalgique, note Raya.

Je voulais seulement lui dire que j'appréciais sa cuisine.

Loin de ce que l'on a été

On finit par se retrouver loin de ce que l'on était.

Cela n'arrive pas d'un coup, mais l'on ne saurait dire comment ça arrive.

Cela se passe en plusieurs moments dans le cours d'une vie. On ne les voit pas venir, on ne les voit pas non plus passer. On se retrouve seulement plus loin, sans retour possible, quand on s'en aperçoit.

C'est comme si l'on mourait. On pense à sa vie comme à une autre vie, comme à d'autres vies. On est toujours le même, oui, mais on est loin de ce que l'on a été.

On ne ressent de telles choses qu'après coup. Quand on les ressent, finalement on s'en fout. On se fout du passé.

Quand on commence à comprendre combien maintenant on est loin, on comprend aussi que l'on se passe très bien de ce qui ne reviendra plus. C'est au fond cela seul peut-être qui attriste.

Au fond, et c'est bien ce que l'on ressent, peut-être est-ce ce passé seul qui passe, plus que soi-même.

– Je te trouve bien morose ces temps-ci, m'a dit encore Raya.

– Pas tant que ça au fond. Seul le vieillissement du corps finalement me rend morose. Ce serait bien si l'on pouvait renaître plusieurs fois au cours d'une vie en retrouvant la force de l'âge, mais je ne crois pas que l'esprit y résisterait bien plus longtemps que n'y parvient le corps.

Le vent du large

J'entends le vent du large. L'île n'est pas bien grande, quand il y a du vent, il vient toujours du large. Sinon il peut souffler une petite brise des collines. Le grand vent, lui, d'où pourrait-il venir sinon du large ?

Je sens le vent du large. Il est toujours tiède. Jamais chaud. Il apporte la fraîcheur des longues vagues. Il rafraîchit la peau. Le vent du large sent l'iode. On en sent l'odeur même assez loin dans les terres, quoique bien sûr elle est beaucoup plus forte à Bandar'alam. Ces saveurs iodées se mêlent intimement à celles des rizières et des bambous, de la citronnelle et des girofles.

Il fut un temps où ces plantes se négociaient plus cher en Europe qu'aujourd'hui la cocaïne ou le hachisch. Les pirates de Bandar'alam tiraient alors de grands bénéfices des galions et des jonques qu'ils arraisonnaient.

Ils n'auraient pas pu continuer longtemps s'ils n'avaient pas louvoyé entre les puissances maritimes lointaines ou locales qui se faisaient la guerre dans les eaux environnantes. La plus belle époque fut pour eux celle des guerres entre les puissances protestantes et les Espagnols du Saint Empire, puis entre les puissances protestantes entre elles, et avec les Français. Plus tard, ils surent encore tirer parti des attaques sous faux-drapeaux qui opposèrent les puissances coloniales entre elles.

On connaît finalement peu de choses sur la manière dont les Européens, qui au début faisaient plutôt fonction d'auxiliaires mercenaires au service des États locaux avec lesquels ils négociaient des comptoirs, sur la manière dont les Européens disais-je, parvinrent à inverser les rôles, et entraîner ceux qui devenaient leurs suzerains dans leurs propres conflits.

Les pirates de Bandar'alam surent tirer parti de la complexité de ces affrontements, virant au vent comme leurs boutres savaient si bien le faire. Bien sûr, ces changements de cap impromptus n'étaient pas sans conséquences dans les rapports de force au sein même des équipages, ni sans quelques épisodes où se mêla l'odeur du sang à celle du large.

Le vent du large soufflait déjà comme il continue à souffler.

Les nouveaux chemins de la piraterie

Un autre caractère de la domination réelle du capital consiste à discriminer chacun entre amateur ou professionnel selon ce qu'il est en train de faire. Quand vous êtes professionnel, en règle générale, ça veut dire que vous êtes salarié, pro, prolétaire ; quand vous êtes amateur, que vous êtes consommateur, client, que vous payez.

La plupart du temps pourtant, ce que nous faisons, et plus encore ce que nous aimons faire, peut bien nous rapporter quelque argent, ou nous en coûter, mais nous n'y accordons pas tant d'importance. Ça ne convient pas à l'accumulation du capital.

Au siècle dernier, j'avais vite remarqué que la généralisation de la commande numérique ne pouvait apporter que la pire panique dans une telle discrimination. Le mot « hacker » a lui-même été formé pour désigner un programmeur qui ne soit ni un professionnel ni un amateur. L'Académie Française s'est alors empressée de le traduire par « pirate » sur le mode des mots d'enfants. Les mots d'enfants disent ce que les adultes ne savent pas même penser. Si vous n'êtes ni un pro, ni un amateur, vous ne pouvez être qu'un pirate. Vous mettez les mains dans le procès de production sans être subordonné à un employeur.

Les associations de défense de la programmation libre, et plus encore que les défenseurs du source lisible, ne me paraissent pas toujours très bien comprendre ce qu'impliquent ces distinctions, et je ne suis pas sûr qu'ils poussent toujours les législateurs dans la bonne voie. Je ne suis pas sûr qu'ils comprennent que la bonne voie commencerait précisément par ne pas s'engager dans cette distinction entre professionnels et amateurs, entre producteurs et utilisateurs.

Mais comment alors les législateurs pourraient-ils les comprendre à leur tour, sans s'opposer à la première loi de la domination réelle du capital ? Tout ce qui ne participe pas à la reproduction du capital est interdit.

– Es-tu sûr que « source lisible » traduise bien *open source* ? m'interroge Chan.

– Pas littéralement, bien sûr, pas plus qu'ordinateur ne traduit littéralement *computer* ; logiciel, *software* ; numérique, *digital*. Ces mots n'en recouvrent pas moins les mêmes dénnotations dans leurs langues respectives.

– Et « pirate » ?

– Bien sûr que non, pirate ne veut pas dire hacker. Je ne sais pas traduire hacker, et je ne vois aucune bonne raison qui nous forcerait à le faire. Nous avons cependant « développeur » pour désigner un programmeur sans préjuger de son statut de professionnel ou d'amateur.

Chan m'explique que c'est ici un problème politique important. Les habitants de Tamgound sont plutôt d'accord pour reconnaître tout le pouvoir aux travailleurs ; pas aux propriétaires des moyens de production, ni à leurs appareils d'État. Que se passe-t-il cependant si l'on fait de la fonction de travailleur un statut ? Ne sèmerait-on pas alors les graines de la propriété des moyens de production ? Propriété collective, peut-être au début, mais propriété tout de même ?

C'est une question fort complexe, avec de nombreux rebondissements si l'on commence à la creuser. Elle a été abordée dans l'Histoire plus souvent qu'on ne le croirait, ou plutôt n'a-t-elle pu jamais être qu'effleurée. Une question de pirates...

Mer forte et ciel chargé

À l'ouest de Bandar'alam, sur les rivages de calcaire escarpés que les embruns et les anfractuosités assombrissent, les jours de mer forte, les longs rouleaux des vagues qui viennent éclater sur les récifs, donnent des impressions étranges.

Au début, l'attention se laisse attirer par les seuls chocs furieux et les flots d'écume. Il est bon de demeurer longtemps, jusqu'à ne plus voir ni entendre l'agitation des vagues au premier plan. Montant et s'affaissant, bien plus intéressants sont au lointain, les longs rouleaux qui se rapprochent lentement de la côte.

Sous un ciel chargé, ils semblent démesurés. Ils paraissent immenses tout en faisant perdre toute sensation de dimensions. Immense et minuscule commencent à ne plus prendre alors davantage de sens que si l'on regardait un ciel étoilé.

Un flux d'électrons, lui, est minuscule dans le même sens où il vaut immensité. On ne peut voir un flux d'électrons si ce n'est à travers des images de synthèse ; aucun photon ne serait assez petit ni assez rapide pour produire l'image d'un flux d'électrons, et cela vaut immensité par sa démesure. Ainsi, par mer forte sous un ciel chargé, frappent le rivage les larges rouleaux des Mers du Sud.

Mouvant et ondoyant, l'océan bouleverse la sensation même d'horizontalité, fait basculer l'équilibre. L'échelle humaine, c'est l'échelle humaine qui se trouve emportée par ces lames du large, et non par le tumulte du rivage qui les brise : au large ondoyant et vertigineux.

Ce bleu-là vaut gris, celui de la mer mouvante et du ciel chargé. Ce sont les mêmes mots, mais ce n'est pas le même gris dont parlait Francis Ponge, ni que peignait Auguste Chabaud. Ce n'est pas un gris de cendre, c'est un gris liquide, et mouvant, et submergeant. Il n'est pas celui des couleurs éteintes, mais des couleurs noyées. Un gris saturé.

Les rouleaux et les vagues avancent, un peu dans la même direction, mais pas exactement. Nuages et vagues ont chacun leur propre élan, venant de loin. Il n'est pas facile d'entrer dans une telle mer, ni très prudent. En plongeant des rochers, c'est impossible. Ce serait du suicide. Par les plages, ce n'est pas non plus sans péril. J'aime pourtant nager dans les larges rouleaux, et passer sous la crête des vagues.

J'aimerais nager dans cette mer puissante, mais je suis seul ici. Je ne pourrais attendre aucun secours. Je ne peux que rester là à contempler l'océan, jusqu'au vertige.

Que répondre à Raya quand elle me demandera ce que j'ai fait tout l'après-midi ? « J'ai regardé la mer. – Tu n'as fait que regarder la mer ? – Et les nuages aussi. »

Une journée dans les marécages

Au nord de la Nagoundat, au-dessus de Lamdong et de Bandar'alam, s'étendent jusqu'à la côte de vastes plaines de joncs marécageuses. Quand les pluies se font plus rares, en automne, elles s'assèchent par endroits, et dégagent de larges plages de boue qui se craquellent sous le soleil.

Les migrateurs commencent à s'y assembler à l'approche de l'hiver, descendus des vallées du Brahmapoutre et du Mékong. La saison est bonne pour la chasse.

Nous ne sommes pas venus chasser. Personne ne chassera cette année. L'île tout entière a renoncé à la chasse, constatant une baisse inquiétante des populations de migrateurs. Les serpents en profiteront, avides d'œufs et d'oisillons. On mangera plutôt du serpent cette année. Nous n'avons cependant pas pris nos pièges à serpents. Je n'aime pas le serpent. Les caresser, oui, mais pas les manger. Nous avons seulement nos pièges à insectes, et nous les ferons griller au déjeuner.

Les serpents ont peur des hommes, et ils ont raison. C'est dommage. Leur peau est agréable à caresser, et ils apprécient eux aussi les caresses. Mais ils sont si durs à approcher. On n'a que le temps de les voir s'enfuir en ondulant.

Il arrive qu'on en voie un qui sommeille, la tête seule affleurant d'une eau étale et ombragée. On aurait envie de s'approcher en silence pour le toucher, mais il serait effrayé et tenterait de mordre. Les serpents des marais ne sont pas venimeux, mais leurs morsures sont profondes et douloureuses, lentes à guérir, et c'est toute une histoire de leur faire lâcher prise. Personne ne le souhaite.

Ces marais sont peuplés d'une très riche faune. On y trouve de nombreuses espèces d'araignées. Elles sont plus ennuyeuses que les serpents car, sans doute à cause de la différence d'échelle, elles ne songent pas à s'enfuir à l'approche des hommes. Quand nous passons en détruisant leurs pièges de toile, elles nous mordent. Ces si petites bêtes sont dotées d'une agressivité et d'une voracité touchantes.

Elles passent leur vie aux aguets. On ressent à les observer, leur jubilation à préparer leurs toiles et à les surveiller, prêtes à bondir. Elles s'attaqueraient à tout ce qui bouge, et il n'est rien qu'elles ne seraient prêtes à affronter. Même la copulation est un acte à haut risque pour les mâles. Ils doivent apporter aux femelles de quoi les rassasier pendant l'acte, et ne pas s'abandonner trop longtemps à l'extase, s'ils ne veulent se faire croquer aussi.

Si petites, si voraces, si vivantes, elles en deviennent attendrissantes, et elles sont si belles avec leurs nombreux yeux enchâssés comme de minuscules diamants noirs.

Carnet vingt-et-un

Les marais

Quand le ciel bleuit sur les marais

Quand le ciel bleuit à l'aube, on voit encore longtemps le fin croissant de lune en face de Vénus très proche de la terre ces temps-ci et brillant d'un éclat exceptionnel. Sur la vaste étendue des marais sortant lentement de la pénombre en se teintant de vert et d'ocre, ils forment une image qui ne s'effacera pas de si tôt.

De même, leur image ne s'efface pas du ciel quand le jour déjà est là, ni le croissant de lune, ni l'astre incroyablement lumineux qui lui fait face. Presque imperceptibles, ils sont toujours là, jusqu'à ce que nous ne sachions plus si l'image s'en est gravée sur notre rétine, ou si nos yeux les distinguent encore.

La fraîcheur de l'aube s'est alors étendue sur la plaine.

Raya et moi nous sommes installés pour quelques jours dans les marais. Un de ses amis lui a laissé une petite ferme, presque une cabane, à charge de nous occuper des chevaux. Dans les marais, les chevaux savent bien se nourrir et s'abreuver tout seuls. Nous n'avons pas grand-chose à faire. Ils ressemblent un peu à des mustangs, ou plus encore à des camarguais, si ce n'était leurs robes noires ou brunes.

La lutte de classes en France

J'observe d'ici avec beaucoup d'intérêt la lutte de classes en France. Je ne suis pas mécontent de la voir de loin, pas seulement pour ne pas devoir risquer un mauvais coup, mais parce que je peux observer sans avoir à me demander quoi faire. Certes, je ne nie pas qu'être intimement impliqué dans des événements n'aide pas tout autant, et même davantage, à les appréhender. L'action cependant, le Tchan l'a bien compris, exige un certain silence de l'esprit, et le champ d'action le plus libre pour l'intuition.

Je suis de toute façon un mauvais tacticien. Je comprends généralement mieux ce qui se passe que les décisions que je dois prendre. J'ai cependant vu des gens puiser dans ce qui ressemblait à des délires l'inspiration de comportement adaptés. J'ai eu au cours de ma vie de nombreuses occasions d'apprendre à me méfier de mon intelligence. Serait-elle illimitée qu'elle demeurerait insuffisante – ne serait-ce qu'à cause du double théorème d'improbabilité.

Ce que j'observe ces jours-ci dans la lutte de classes en France se révèle du plus grand intérêt. Me frappe d'abord combien les fait ont déconnecté les commentateurs convenus : homme politiques, presse privée, politologues... Les voilà comme frappés de stupeur par ce qui ne concerne pourtant qu'un simple quartier parisien, le leur probablement. Les voilà stupéfaits devant quelques dégradations, atterrés par des pertes de chiffres d'affaires des commerces riverains, certes de luxe, les voilà réduits à la posture d'un comité de copropriétaires. Tout le reste de la France, et du monde qui les écoute pourtant, s'est effacé pour eux. Ils commentent en termes apocalyptiques quelques vitrines brisées et poubelles incendiées, jusqu'à en oublier les simples victimes des violences réelles. Ils recommencent, de semaine en semaine, sans trouver de recul.

Je fus plus surpris encore par le même décrochage des réseaux privés, ceux qu'on dit sociaux par oxymore. Ce n'est pas si paradoxal si l'on y songe. Ils sont en réalité des caisses de résonances de la presse privée et des personnalités médiatiques.

J'ai déjà expliqué que la domination réelle du capital ne se contente pas d'avoir ses défenseurs et ses adversaires. Elle produit elle-même son modèle d'opposition, qui, ne pouvant s'étaler sans trop de paradoxe dans les médiats dominants, utilise les réseaux privés. À l'évidence, ces réseaux ne sont pas parvenus à prendre la main sur des relations et des connivences plus organiques. Les Champs Élysées ne seront pas un nouveau Maïdan.

On a bien compris que le gouvernement utilise cette opposition convenue, disons populiste, pour se présenter comme un rempart à « la peste brune ». Il s'y raccroche toujours plus frénétiquement, comme il l'a fait depuis le début des événements, comme il le faisait depuis le début du quinquennat, et même pour favoriser l'élection du président en place.

Il l'utilise, mais qui a programmé les algorithmes de ces réseaux privés pour en faire l'instrument de la contestation convenue ? Certainement pas le président, ni les ministres, ni leurs services, qui cherchent plutôt à les contrôler par la législation ; ni comme il serait déjà plus probable le gouvernement des États-Unis, ni son État le plus profond ; ni moins encore les Martiens, les Russes, les Coréens ou d'improbables pirates.

Le Système ? Peut-être bien, à condition de comprendre de quoi il s'agirait en réalité : de quelques lignes de code et des algorithmes tout simples, tellement simples que leurs concepteurs les tiennent secrets. Leur seule fonction consiste à drainer le chaland, et en rendre l'esprit disponible pour les annonceurs, en captant l'attention, et surtout les émotions.

Le système, celui du spectacle marchand, n'a rien de plus compliqué que ce que nous connaissons déjà sous le nom d'intelligence en essaim. De multiples interactions entre des injonctions individuelles sommaires convergent dans l'organisation d'activités ou de comportements collectifs complexes ou cohérents, tandis que les individus se comportent à leur échelle sans intelligence aucune de ce qu'ils font ensemble. C'est précisément ce qu'étudie Saad sous le nom d'*artificial moronness*.

Alors que le pouvoir exécutif, législatif et médiatique fait d'abord mine de se convaincre à chaque manche qu'il a gagné les esprits, ce sont plutôt ses zélotes qui semblent toujours plus avoir été gagnés par la machinerie cybernétique. Une bonne part de ceux qui animent le mouvement populaire semble au contraire avoir déjà compris, au moins intuitivement, de quoi je parle. Voilà bien encore ce qui m'a finalement le plus surpris.

Chan m'a longuement interrogé

Chan m'a longuement interrogé sur les événements en France. Il a tenu à me garder chez lui pour mieux me questionner. Il pleut sur Bandar'alam, et il pleut aussi sur sa terrasse. Les gouttes tombent de la verrière sur les feuilles d'un caoutchouc en pot placé à côté de la table basse devant laquelle nous prenons le thé.

« J'entends beaucoup parler d'assemblée constituante et de refondation de la démocratie », m'a-t-il demandé.

« Une lubie. Les Français ont déjà fait cinq constitutions en même pas deux siècles. Il est plus facile de faire une constitution qu'une révolution, dont ils ne doutent d'ailleurs pas que l'une serait la conclusion ultime et nécessaire de l'autre. »

« Je sens une touche de scepticisme dans ton ironie », sourit-il. « Dirais-tu : “constitution, piège à con” ? »

« Non, je n'irais pas jusque là. Je t'ai déjà fait remarquer que des comportements appropriés prennent souvent leurs sources dans des délires. Je suis seulement méfiant. »

Mon regard s'est laissé prendre par les gouttes qui ruissellent le long des feuilles du caoutchouc, et celui de Chan qui a suivi le mien semble être tombé lui aussi sous leur fascination dans le soir qui

commence à tomber. Je sais qu'en bon Chinois, il comprend aussi bien que moi les dangers du légisme.

J'ai accepté bien volontiers l'invitation de Chan. Une journée entière m'est nécessaire pour retourner dans les marais où Raya m'attend, surtout avec ce temps pluvieux qui embourbe les petites routes, et qui fait sortir toutes les automobiles comme des escargots. Je suis bien mieux ici à contempler au sec les gouttes qui tombent de la verrière, et à déguster un thé excellent.

« Le Légisme démocratique est le pire de tous », continué-je, « il conduit à un État total majoritaire qui oppresse et tente d'éliminer les minorités. Et il fait pire encore : il fait croire aux hommes qu'il leur suffirait de s'entendre entre eux pour que la réalité se plie à leurs décisions. »

Ce despotisme de tous est alors plutôt le contraire de ce pour quoi il se donne : un système des objets fonctionnant sur le mode d'une technologie en essaim. Ce sont alors plutôt les hommes qui se plient les uns les autres à une intelligence confisquée et distribuée à travers un système d'objets technologiquement opaques ; un système en guerre contre toutes les formes de vie, des bactéries à celle de l'intelligence qui aura conçu et produit ces objets.

« D'un autre côté, si une lune a suffi pour passer de la remise en cause d'une taxe à celle de la constitution, où en sera-t-on à la prochaine ? »

Quelques jours dans les marais

Ces quelques jours dans les marais furent merveilleux. Que d'oiseaux ! Nous partions souvent à cheval de bon matin. Les chevaux connaissent mieux les marais que nous, et savent éviter les impasses. Des franges d'écume s'élevaient sous leurs sabots, et des nuées d'oiseaux les plus divers s'envolaient à notre approche.

Le ciel était dégagé à mon retour de Bandar'alam. Il est resté tous ces jours quand même un peu voilé, prenant parfois des tons verts quand le soleil baissait.

Un ciel vert ! Il me rappelait l'idée que je me faisais de la planète Vénus dans mon enfance. L'imagination scientifique a beaucoup évolué depuis le milieu du siècle dernier. On ne savait rien alors de la surface de Vénus, on se trompait même sur la gravité qui y régnait. On imaginait parfois un monde océanique parcouru d'orages et d'éclairs. D'autres songeaient plutôt à un désert, avec d'immenses tempêtes de sable ; d'autres encore, à des jungles perpétuellement noyées de pluies tropicales. Je pouvais en voir des illustrations dans le petit livre que je feuilletais souvent sur le système solaire.

J'imaginai que Vénus était bien assez grande pour contenir tout cela à la fois, et j'imaginai aussi de vastes marais sous un ciel vert qui voilait un immense soleil orange. Aussi, en regardant le soleil ces jours-ci sur les marais, je me suis mieux que jamais rendu-compte qu'il était bien petit vu de la terre, plus petit qu'on ne croit le voir.

Dans les marais, nous habitions une voiture de chemin de fer. Elle était posée à même la terre, loin de toute voie, les roues à moitié enfoncées. Une voiture à double compartiment, chambre et salon, avec une grande table fixée au sol. J'y voyais l'horizon sans limite jusqu'où je pouvais deviner la mer les jours où la nébulosité était faible.

Des bâches étaient tendues de part et d'autre de la voiture, abritant un plancher de croisillons de bois. Nous nous y déchaussions, y cuisinions et y mangions, et nous nous y installions la plupart du temps pour profiter de la fraîcheur de la brise. Dans son prolongement, une petite grange avait été construite, aux murs de bambou et au toit de jonc, qui abritaient des outils et de la sellerie, et où se dégageait l'odeur forte des marais et du vieux cuir. Tout autour étaient plantés des massifs de citronnelle qui nous protégeaient des moustiques.

Pendant quelques jours, j'ai eu comme l'impression de me retrouver chez moi.

Le flamenco camarguais

Le flamenco camarguais est dénigré. Il y a bien quelques raisons à cela, d'abord, quand on s'appelle Reyes, ce n'est peut-être pas une bonne idée de prendre le nom de scène de Gipsy Kings. Los Reyes, c'était très bien, surtout quand on est fils ou neveu de José Reyes, le meilleur chanteur de flamenco que j'aie entendu.

Le Flamenco, j'en ai déjà parlé, est une musique qui ne se prête pas aux grandes scènes, ni aux émissions télévisées. De toute façon, pour les Français, le flamenco sera toujours une musique de pizzeria. Pourtant, même les Étatsuniens, champions de la musique de centre commercial, avaient au moins compris lors du passage de Manitas de Plata à New-York, qu'il était un guitariste de pizzeria exceptionnel.

Le vrai flamenco, vous dira-t-on, est andalou. Oui, peut-être, dans un sens historique renvoyant à un très lointain passé, mais les musiques d'Al-Andalous se sont répandues très loin, et sont devenues très différentes de ce qu'elles étaient, très loin aussi d'I Tunes et des industries culturelles. Il n'est qu'en Andalousie certes où le flamenco jouit d'un certain prestige, et parvient à faire figure de musique savante. Pour autant, je n'aime pas particulièrement le flamenco comme une musique savante, je le préfère populaire. Le flamenco, c'est le *folk* méditerranéen.

J'apprécie depuis quelques années un jeune couple de gitans turcs, frère et sœur, Öykü et Berk Gürman. (On peut chercher mes références musicales en ligne.) Ils font parfois des incursions très loin du flamenco classique, mixant avec plus ou moins de bonheur des traditions diverses. Nous sommes tous traversés de traditions diverses.

J'ai beaucoup écouté du flamenco ces derniers jours dans les marais, peut-être parce qu'ils me rappellent la Camargue de mon enfance, avec ses chevaux et ces innombrables oiseaux qui y annonçaient le printemps. Je l'ai écouté en ligne en relisant les articles de Chan pendant que le soir tombait. Raya écoutait avec moi autour de la grande table avant le dîner, à l'heure où les lumières électriques commencent à rendre opaque les grandes vitres, et les transforment en miroirs.

Nous y revenions après le repas quand nous ne nous attardions pas dehors à bavarder. Elle était fascinée par La Caita. Quiconque a écouté La Caita commence à comprendre ce qu'est le Flamenco.

Carnet vingt-deux

Vu de la planète

Raz-de marée dans le Déroit de la Sonde

Le raz-de marée dans le Déroit de la Sonde n'a pas causé de dommage à Bandar'alam. L'île de Sumatra a fait écran. Quelques vagues plus hautes que coutume sont venues jusqu'ici, dont seules quelques équipes de nuit se sont aperçu, ou quelques insomniaques dans les villages du littéral. Le tsunami s'est fait davantage sentir à l'autre extrémité de Java, dans les Moluques, sans causer croit-on savoir davantage de dégâts.

Les conseils du port ont envoyé une grue montée sur péniche, quelques générateurs et un gros compresseur accompagnés de quelques bras sur une autre péniche, le tout tiré par un gros remorqueur, pour les côtes de Sumatra. C'était surtout un geste d'amitié et de solidarité.

L'après-midi, ils ont dépêché un radoub flottant, songeant qu'il ne devait plus y avoir d'urgence pour les premiers soins, mais que de nombreux pêcheurs devaient être impatients de remettre à flot leur gagne-pain.

Révolutions à moitié

– « Ceux qui font des révolutions à moitié creusent un tombeau. » Voilà une belle phrase de Saint-Just, et qui me semble bien pensée. Cependant, ceux qui veulent faire des révolutions d'une seule traite, me font penser à cette autre phrase : « Tiens-toi au pinceau, j'enlève l'échelle. »

– Il existe peut-être une façon de comprendre ces deux idées de sorte qu'elles cessent de paraître contradictoires. Ne pas faire une révolution à moitié, cela ne consiste peut-être pas à la faire en hâte, brutalement d'un seul coup, mais plutôt à ne pas l'interrompre trop vite.

Nous bavardons souvent, Raya et moi sur le balcon de Bandar'alam, assis sur un tapis, moi plutôt couché, appuyé sur des coussins, les pieds contre la rampe. Nous y regardons le soleil tomber. Ces temps-ci, la durée des jours a imperceptiblement diminué. On doit être autour du premier ventôse dans le calendrier révolutionnaire.

Le calendrier républicain est contradictoire. D'un côté, il s'inscrit dans ce souci de recherche de mesures universelles : baser le mètre sur la circonférence de la terre, le kilo sur le litre d'eau, le litre sur le mètre, etc. D'un autre côté, le nom des mois est exclusivement inspiré par le climat français. Ce ne sont que des noms, a-t-on dû penser, des noms qui se traduisent, et chaque peuple aurait pu en forger d'autres dans sa langue qui correspondissent mieux au climat de sa région.

Admettons, mais quand je suis ici, entre le Déroit de Malacca et le Golfe du Bengale, je continue à parler français, et les noms du calendrier révolutionnaire ne sont pas bien appropriés. En vérité, je ne crois pas qu'on se soit dit qu'il suffisait de traduire, ni que la Révolution Française eût été aussi universelle qu'elle le pensait. On aurait dû chercher des noms qui convinsent à la planète entière où qu'on se trouve à sa surface. Révolutions à moitié.

Au balcon

– Une telle question est futile, m'a renvoyé Raya quand je lui ai fait part de mes remarques concernant le calendrier révolutionnaire.

– Comment peux-tu parler ainsi, toi qui es originaire des marches d'une civilisation qui a mieux compris que nulle autre combien les unités et les mesures sont les seuls ponts praticables entre le monde des choses concrètes et celui de l'esprit ?

Nous jouons quelquefois aux échecs sur le balcon. Nous avons toujours une partie en cours, mais nous n'y jouons pas si souvent, ni très longtemps. Nous bavardons, nous bavardons aussi en jouant.

Je me suis longtemps demandé si l'espèce était sur le point d'achever une révolution, ou d'en entreprendre une nouvelle. Je me suis aussi demandé la quelle il s'agirait d'achever ? Celle commencée à Petrograd, celle commencée à Paris, à Washington, en Angleterre, en Hollande, à Prague... ? Ou celle du fer, celle du bronze, de la pierre polie ?

Nous conversons librement en fin de journée sur le balcon, sans crainte de tracer des tangentes aux courbes de nos pensées, mais parvenant toujours tant bien que mal à ne pas trop en emmêler les fils.

– Tu as finalement répondu à ces questions ? – En un sens oui, en un sens non. En un sens, les réponses sont évidentes.

Le docteur Ibrahim

« La voie qui peut s'énoncer n'est pas la voie pour toujours. Le nom qui peut la nommer n'est pas le nom pour toujours », cite le docteur Ibrahim, le jeune recteur de la mosquée de Lamdong. Ces phrases ne sont pas tirées du *Coran*, bien sûr, ni des *Hadiths*, elles le sont du *Tao te king*.

Ibrahim est jeune, oui, mais je ne saurais lui donner d'âge. Ses cheveux sont cachés sous un turban noir. Sa barbe très noire est peu fournie. Il est vêtu d'une large robe de coton brun sombre sur laquelle il porte un long et fin gilet blanc. L'ensemble, très semblable au costume des mollahs du Moyen-Orient, dégage une certaine impression de pauvreté, et d'élégance pourtant, peut-être à cause de son teint mat. On pourrait dire son regard cruel, dans la fente de ses yeux bridés, si l'on ne jugeait qu'il est peut-être plutôt attentif et curieux, son sourire est large et ses lèvres fines.

« J'ai étudié attentivement plusieurs traditions religieuses », m'a dit Ibrahim, et il me semble qu'elles n'ont pas grand-chose à voir les unes avec les autres. Au sein des seules écoles de l'Islam, je ne vois pas de nombreux points communs. Je n'en vois pas davantage au sein des diverses chrétientés, ni des Bouddhismes... Bien sûr, comme nous sommes tous tournés vers la quête du réel, et qu'il n'est pas d'autre réalité que le réel, nous cheminons tous plus ou moins dans la même direction. Alors, plus nous sommes avancés dans la voie, plus nous pouvons ressentir l'impression que nous suivons la même. Cependant, nos cheminements sont différents, et leur direction, nul ne saurait la nommer. »

Ibrahim parle du firmament

Nous nous sommes rencontrés à la station-service de Lamdong, et il m'a invité à prendre un thé à la buvette. « Je te ramènerai en voiture », a-t-il insisté. Le jour tombait déjà et les premières étoiles commençaient à briller.

« Tu vois ce ciel », m'a-t-il demandé ? « Lui seul demeure fixe dans un monde mouvant. Il ne varie jamais et nous donne la mesure de tout ce qui change. »

« Crois-tu ? Il me semble aussi mouvant et désordonné que le reste. »

« Quand bien même, tant de temps sont nécessaires pour que ces lumières parviennent jusqu'à nous, qu'il échappe au temps. En fait, le firmament est le temps, et le temps n'est pas dans le temps. »

« Je vois ce que tu veux dire. »

« Si tu le vois réellement, tu comprends ce qui est au cœur de toutes les écoles spirituelles. Continue à regarder ce ciel étoilé pendant que je te parle, et tente d'y voir ce que je te montre. Hors lui, tout s'effondre, rien ne tient. On ne peut retenir l'écume de la vague, ni les grains de sable de la

dune. Les écoles et les traditions, les cultures et les souverainetés sont aussi fugaces que l'eau et le sable que le vent emporte. Voilà le grand mystère qui est au cœur de chacune d'entre elles.

« Je vois, oui. »

« Je crois que tu as vu le trône de majesté, et que tu l'as vu vide. Je n'ai aucun titre à prétendre que tu te tromperais, mais j'espère que tu pressens que ce n'est pas là le plus important. »

Les idoles

Il est impossible, strictement impossible, de prédire avec exactitude une élévation du niveau des mers causée par un réchauffement climatique, lui-même provoqué par un accroissement du carbone dans l'atmosphère. Il n'est pas nécessaire d'être un spécialiste du climat pour le comprendre. Nous pouvons seulement qualifier de probable que l'accroissement du taux de carbone provoque un réchauffement, mais on n'a aucun moyen d'en calculer l'amplitude. Trop de causes interviennent. On ne peut toutes les prendre en compte. Nous sommes seulement certains que le taux de carbone augmente à la surface de la terre car nous ne cessons d'en extraire davantage, mais nous ne pouvons en prédire les conséquences, toutes les conséquences, pas seulement sur le climat, et nous savons pourquoi.

Nous savons que les chiffres qui nous sont donnés sont fantaisistes. Nous imaginons aisément comment ils sont produits. Des quantités de groupes de recherche construisent des modèles qui donnent des résultats correspondants aux données qu'ils ont prises en compte, puis on en fait la moyenne. Admettant que ces calculs seraient scientifiques, puisqu'ils ont été effectués par des scientifiques, nous présumons que leurs moyennes le seraient également, voire le seraient davantage.

On ne peut obtenir de résultats probants par de telles méthodes. Aux temps de l'Empire Moghol, les meilleurs savants furent invités à trancher la question du géocentrisme et de l'héliocentrisme. Ils se montrèrent plus sages que les chercheurs de nos jours, en concluant que les deux théories étaient indécidables, et qu'elles se heurtaient chacune à des contradictions insurmontables. Pour les dépasser, il eût fallu un système de la gravitation, qui ne fut formulé qu'un peu plus tard par Galilée.

Galilée ne dépassa pas la physique ptolémaïque en rassemblant des spécialistes dont les recherches ne pouvaient qu'être alors contradictoires. Il y parvint plus simplement en observant des faits, des faits simples, dont on n'avait jamais songé à généraliser les conclusions. Galilée ne disposait pas de moyens aussi abondants et précis que ses homologues Ottomans, Moghol et Chinois, et il n'en eut manifestement pas besoin pour se rendre attentif à l'essentiel.

Alors pourquoi les gouvernements nous diffusent-ils des chiffres aussi précis que fantaisistes qui ne nous trompent pas ? Pourquoi font-ils mine qu'ils pourraient maîtriser le niveau des eaux comme s'ils étaient des dieux, alors qu'ils n'envisagent en rien de baisser les extractions de carbone, mais prévoient au contraire de les accroître ? Pour nous faire croire justement qu'ils seraient des dieux ? Ou nous prévenir au contraire que nous ne devons pas compter sur eux ?

La face cachée de la lune

Il y a sur la lune une déesse solitaire. Elle y est en exil alors que son aimé est sur terre, un chasseur, un excellent archer. Le nom de la Déesse ? C'est celui que les Chinois ont donné au module qui vient de se poser sur la face cachée de la lune.

La déesse vit seule sur la lune avec un lapin, le Lapin de Jade, qui avec son mortier broie les ingrédients pour produire l'élixir de vie. Le Lapin de Jade est le nom que les Chinois ont donné à leur véhicule qui parcourt la planète et y prélève des échantillons. Il les broie comme dans un mortier pour y trouver des traces d'eau, la liqueur de la vie.

Chaque année, un jour de printemps, la déesse redescend sur terre pour retrouver son amant et lui apporter l'élixir de vie. Les hirondelles alors se réunissent pour lui former un pont. On dit ce jour celui du Pont des Hirondelles. Il est le jour des amoureux, l'équivalent chez nous de la Saint-Valentin.

Un second module doit rester en orbite pour faire relais avec le premier, et garder le contact entre la face cachée de la lune et la terre. Les Chinois l'ont nommé Le Pont des Hirondelles. Than nous a expliqué tout cela pendant que nous regardions manœuvrer le Lapin de Jade sur la chaîne chinoise grâce au Pont des Hirondelles.

Contribution à l'étude du concept de connerie

Je traduis pour Saad depuis quelques temps les prises de position des principaux hommes politiques et commentateurs sur la lutte de classe en France. Je les lui traduis oralement par téléphone où quand nous nous rencontrons. C'est une mine pour ses travaux.

– Que cherchent-ils à ton avis, à provoquer une insurrection armée pour ensuite l'écraser, ou bien sont-ils si bêtes ? m'a-t-il interrogé.

– Le goût m'est depuis longtemps passé de sonder leur hébétude. Tes recherches, mon cher Saad, ne devraient pas te faire oublier que nous-autres pauvres humains, ne sommes pas aussi intelligents que nous voudrions souvent le croire. Aucune stupidité artificielle n'a pour cela un rôle à jouer. Nous passons nos vies à nous entraîner à répondre automatiquement à des situations connues. Voilà ce qui nous fait paraître à nos propres yeux plus intelligents que nous ne le sommes, plus intelligents que ceux qui ne s'y sont pas préparés. Hélas, plus nous y sommes entraînés, rompus jusqu'au dressage, plus nous sommes déroutés par des situations inattendues. Nous sommes alors plus maladroits que celui qui ne s'était préparé à rien du tout. Il m'est arrivé quelquefois, comme à toi certainement, de me retrouver dans des situations comparables. On y perd jusqu'au simple bon sens. On sent la nécessité de cacher son indécision sous une assurance péremptoire, et l'on ne montre qu'arrogance et extravagance. Mais ni toi ni moi ne sommes à la place des acteurs politiques et médiatiques qui travaillent à la reproduction du capital, et ce qu'ils ressentent, je m'en fous. Nous devons seulement présumer qu'il leur faudra beaucoup de temps pour recouvrer leurs esprits, beaucoup trop sans doute, sinon ils me surprendraient. Ils n'ont pourtant pas fini de devoir tenir leur rôle.

Carnet vingt-trois Vu de Bandar‘alam

Les équipes

L'équipe est ici le moyeu de la vie sociale. Tout tourne autour. L'équipe est une entité collective plutôt petite, quelques dizaines de personnes, même en comptant les vieux et les enfants. Il s'agit probablement d'une survivance de l'équipage.

Ce sont avant tout des équipes de travail. Les gens partent ensemble travailler, et travaillent ensemble. Ils sont maîtres de ce qu'ils font, et personne ne les commande. Ici, à la campagne, ils cultivent les champs alentours, là, ils se retrouvent dans les chantiers, les fabriques, à bord. L'entraide est très forte au sein des équipes.

Les plus vieux, parfois, ouvrent un bar, un restaurant. Il devient celui de l'équipe.

Ce qui est éclatant sera recouvert d'un voile

Il est toujours bien difficile d'évoquer ses histoires d'amour dans un écrit public. C'est dommage, il y aurait tant à dire et à décrire. Mais comment s'y prendre sans dévoiler ce qui doit rester sous le boisseau. Tant de choses dans la vie doivent être tues. Il n'est pas question de pudeur, moins encore de convenances. Ce qui est éclatant sera recouvert d'un voile. Voilà une loi qu'il n'est pas avisé d'enfreindre, on le sent immédiatement dès qu'on en serait proche.

Je n'ai jamais rien entendu d'aussi stupides que des homosexuels qui revendiquent le droit au mariage pour ne pas avoir à cacher leur amour. N'ont-ils donc pas compris que les hétérosexuels cachent justement leur amour dans le mariage ? L'amour serait-il affaire de contrat ? Bon, on peut imaginer que ceux qui se marient s'aiment, mais ce n'est pas nécessaire, ni suffisant.

Il est dommage qu'on ne puisse rien dire de l'amour, car ce serait une source inépuisable d'enseignement. Les poètes persans sont allés aussi loin qu'il était possible dans cette voie, les poètes, ou les philosophes, ou les mystiques, je ne sais comment les nommer. Ce sont des gens qui changeaient souvent de plume, voire de langue, les poètes moghols, ouïgours, ou turkmènes...

Leurs meilleures plumes étaient celles du conte, du conte tel qu'il n'a rien à voir avec ce qu'on appelle ainsi en occident. Poètes, philosophes, mystiques, tout cela sans séparation, disant ce qu'on ne peut dire tout en jouant avec les raccourcis du sophisme.

On trouve de cela dans les contes de Raya. Elle m'en a lus quelques-uns en les traduisant à la volée. On y retrouve nettement l'esprit des lettres mogholes, comme on peut reconnaître dans ma plume quelque-chose d'insolement français, quelque distance que je tenterais de prendre.

De la peau

La surface d'une peau a quelque-chose d'étrange et de vertigineux. Quand deux peaux se rencontrent, c'est un peu comme lorsque l'on met deux miroirs face à face. L'image se reflète alors à l'infini. Avec la peau, c'est comme si le toucher se reflétait, un reflet tactile. C'est un toucher infini, un toucher devenu cosmique. C'est très physique, ce n'est pas du sentiment, même passionnel. C'est peut-être une expérience spirituelle, mais toute véritable expérience spirituelle est très physique.

On peut s'étonner que toutes les formes de vie, animales du moins, s'en montrent capables. Les vies végétales, je ne sais pas, je ne sais pas comment elles font.

On peut s'émerveiller que cette expérience, car c'en est une, une expérience spirituelle, soit associée à la reproduction. La reproduction n'en est, à l'évidence, ni la signification, ni le terme, ni le but. Elle s'y greffe seulement. Elle vient seulement souligner combien cette expérience est physique. Elle vient en plus, comme la dialyse de l'eau produit en plus quelques calories.

Tout dans le vivant est une question de surface et de reflets. Pas de reflet sans surface. Il faut une peau pour un toucher, une peau qui recouvre les terminaisons nerveuses du toucher, il faut une surface pour que s'y forme une image, il faut une peau pour que résonne un son. Pas de sensation sans surface, et donc pas de vie. Aristote l'avait fort bien expliqué dans *De l'Âme* (Περὶ Ψυχῆς).

« Âme » n'est probablement pas une bonne traduction, ni probablement « esprit ». Je traduirais plutôt par « de la vie », « du vivant ». Le traité de l'âme d'Aristote est un court ouvrage que je ne trouve pas dénué d'un discret érotisme.

Avicenne, Ibn Sina, est le plus grand commentateur d'Aristote, le commentateur qui va plus loin que le maître. Je ne crois pas qu'il ait commenté le Traité de l'Âme, sinon en filigrane dans ses contes en persan.

Des équipes encore

Il ne faudrait pas croire qu'il n'y ait pas d'autorité dans les équipes, qu'il n'y ait pas de hiérarchie, du moins une fois qu'elle est établie. Une fois que les équipes ont établi leurs chefs, on ne les conteste plus, du moins, tant qu'on n'en change pas.

Les équipes ne pratiquent pas de véritables élections. Tout est plus tacite. Le chef s'impose en sachant conduire le travail d'une équipe, et l'on ne le contestera pas, surtout pendant la tâche, ni davantage après, tant du moins qu'il s'en sera montré capable, mais s'il se trompe, s'il commet une erreur, échoue, on ne le lui pardonnera pas, lui-même ne se le pardonnera pas. On connaît déjà qui se montrerait plus capable.

Il n'y a pas bien longtemps que je suis ici, et je vois déjà combien les hiérarchies y sont fragiles. Un accident de travail, une erreur de conception, un buffle blessé, un champ noyé, et l'autorité du chef d'équipe sera ébranlée. Peut-être l'équipe lui trouvera des excuses, mais lui-même n'y croit plus, il lui arrive de suggérer son remplaçant. La qualité et la sécurité seront meilleures.

J'avais remarqué un jeune chef d'équipe sur les chantiers de Bandar'alam. Malgré son jeune âge et sa barbe clairsemée, il exerçait une autorité surprenante sur son équipe. Puis, je l'ai revu un beau matin, entrer modestement dans le bar à la suite de ses camarades. « J'ai perdu mes galons », m'a-t-il dit quand je masquais mal mon étonnement, ne sachant trop comment lui demander de ses nouvelles. Un filin, je crois, s'était brisé. Ses amis ne paraissaient pas lui en tenir rigueur, ni prendre une sorte de revanche, au contraire.

Ces affaires là sont vite réglées ici, sans débats contradictoires ni votes à main levée. Chacun sait très vite à quoi s'en tenir. Je le trouvais bien trop jeune de toute façon pour commander une équipe. Pour cela, il ne suffit pas d'être doué, il vaut mieux avoir aussi le cuir déjà un peu tanné par la sourde hostilité de la chose inerte. On ne se dispute pas ici pour de telles choses. Il est jeune, et il n'aura rien perdu de ses qualités. Il a la vie devant lui pour se refaire.

Il ne faudrait pas croire non plus qu'on soit destiné à passer sa vie dans la même équipe. Bien sûr, certains le font, y demeurent de père en fils. Dans l'ensemble, la chose est rare. Ce sont des équipes de travail, et le travail n'est pas l'ami de la durée, il est celui du changement.

On ne s'en rend peut-être pas bien compte en travaillant seul, mais le travail, très lentement, imperceptiblement, change le monde. Il change tout, les méthodes, les lieux et les choses, l'environnement, les gestes, les façons de penser. Travaillez, et vous verrez combien vous changez le monde. On en dispute beaucoup parmi les équipes, de savoir en quel sens on change le monde, en quel sens on doit le changer.

Personne ne travaille la mer, alors la mer ne change pas, ses poissons disparaîtront, elle se réchauffera peut-être, se polluera, mais elle ne change pas, ni les nuages qui passent. Le reste, si. Alors, inévitablement, le travail lui-même change, et les équipes. Alors, inévitablement, on doit bien aussi changer d'équipe.

Voilà ce que j'ai découvert depuis que je suis ici, mais je l'avais déjà un peu appris avant.

La productivité à Tamgound

Temgound semble avoir une excellente productivité. Je n'ai aucun chiffre pour l'affirmer, ne sachant d'ailleurs pas où je les trouverais. J'imagine que doivent exister des quantités de mesures contradictoires. La productivité est un paradigme qui se prête à des calculs d'autant plus élastiques qu'ils sont financiers. La monnaie est une unité de mesure dont nul ne sait très bien dire de quoi. De la valeur d'échange ? C'est cela, oui.

Non, j'infère plus simplement cette haute productivité de mes observations empiriques : Les gens paraissent instruits et en bonne santé. S'ils sont instruits, c'est qu'ils disposent de beaucoup de temps pour lire et étudier. S'ils sont en bonne santé, c'est qu'il leur en reste assez pour produire ce qui leur est nécessaire pour vivre en bonne santé. C'est ce qu'on peut appeler une haute productivité, ou je n'ai rien compris.

Les fleurs et les oiseaux

Je l'ai déjà dit, on ne se rend jamais assez compte de la part que tiennent dans la poésie les fleurs et les oiseaux. Ils n'ont évidemment pas à être le sujet de la poésie, et moins encore ses décorations. Ils sont les meilleurs indicateurs du temps et du lieu. Les oiseaux mieux que tous les autres animaux, et les fleurs, sont les meilleurs témoins de l'espace-temps. Et que serait la poésie sans l'espace-temps ? Que serait-elle sinon la parole de l'ici et maintenant ?

Un poème n'aurait-il rien d'autre à dire que décrire une fleur ou un oiseau, il serait vide, mais non sans présence. Il serait un vide qui n'aurait rien d'abstrait. Quand bien même la fleur serait-elle celle absente de tout bouquet, cette absence serait malgré tout l'expérience d'une présence.

Ceci est vrai aussi des images. Les fleurs et les oiseaux sont très présents également dans les images orientales. On se tromperait en n'y voyant que le sujet de la peinture si ne s'y trouve rien d'autre, et l'on s'y tromperait plus encore si l'on n'y voyait qu'un motif décoratif.

L'idée de motif décoratif nous vient pourtant spontanément à l'esprit devant bien des figures de l'art moghol, d'autant qu'on y perçoit une virtuosité à passer du dessin figuratif à la frise. Quelques algorithmes simples y suffisent. Je m'y suis essayé avec des filtres et des greffons de [GIMP](#) (*GNU Image Manipulation Program*). On pratiquait ces algorithmes sans l'aide d'ordinateurs. J'avoue avoir beaucoup de peine à comprendre comment. Je ne comprends même pas bien comment ces filtres numériques fonctionnent. Il y a tous les cheminements possibles de la simple stylisation à la frise géométrique.

J'ai étudié attentivement de nombreuses peintures du musée de Bandar'alam, des images de fleurs, elles sont presque toutes accessibles en ligne, et j'ai joué avec elles en me servant de Gimp. Je me suis attardé à chercher ce que ces images montraient vraiment. Car l'esthétique montre, évidemment, et seul le fou contemple le doigt.

Le vent du continent

Quel dommage qu'il n'y ait pas de véritable hiver ici. Le froid est agréable parfois, surtout quand on est au chaud, et qu'on entend le vent souffler dehors comme une horde de loups.

J'entends aussi le vent dehors, dans la maison de Raya à Bandar'alam. Ici aussi il hurle comme des loups, mais il n'est pas froid, et il est à peu près impossible d'imaginer des loups dehors. Il rafraîchit seulement comme un puissant ventilateur. Ce n'est pas la même chose.

C'est un vent puissant et continu, sans rafales. Il roule de belles vagues sur la mer au loin, striée d'écume blanche. Elles ne sont pas immenses, car le vent souffle de la terre, et, au-delà, du continent. Elles ont contourné l'île, et c'est pourquoi le vent les couronne d'embruns comme une lointaine nostalgie des neiges himalayennes, pourquoi il les rend cassantes pour les felouques qui s'y risqueraient. Mais il n'est pas froid, seulement rafraîchissant.

Au nord de Tamgound, au-delà des marais où j'ai passé de si belles journées lors de la précédente lune, les vagues doivent être impressionnantes vues de la dune.

Sur la grande jetée

– Quelque travail qu'on fasse, tu ne me diras pas le contraire, il vaut mieux qu'on se connaisse déjà bien, et que se soit établi un climat de confiance et d'affection.

– Je ne dirai pas le contraire. Je suis déjà assez convaincu que la qualité d'un travail dépend de ces relations confiantes et fraternelles, bien plus que des seules qualités professionnelles de chacun.

Je bavarde avec le nouveau chef d'équipe qui a repris la place de celui, bien trop jeune, qui avait été dégalonné cet automne. Je l'ai rencontré avec son équipe qui travaille sur la grande jetée. J'aime ces lieux, et je profite, y ayant été aperçu plusieurs fois avec Chan, qu'on a cessé de m'y regarder de travers.

La grande jetée est partiellement fortifiée. Ce sont de vieux aménagements qui n'ont probablement plus de véritable utilité. La grande jetée est parcourue d'un large mur de pierres massives, un chemin de ronde sur lequel une automobile aurait largement le place de rouler. Du côté du large, elle est protégée des vagues par des amas de gros blocs rocheux, où l'on trouve toujours des amateurs de Dolom ; de l'autre côté, une large voie y suit le quai où sont amarrés les navires en réparation.

J'aime ces lieux où les perspectives sont admirables. L'équipe avait débarqué près des baraques de matériels, dans l'attente des grandes tôles qu'elle devait remplacer. Le grutier aussi était descendu les rejoindre. Il est toujours difficile de coordonner de tels travaux de sorte que les différentes équipes ne perdent pas trop de temps à s'attendre, mais ces longues plages de repos ne sont jamais mal venues entre des efforts qui sinon deviendraient épuisants, et elles offrent tout le loisir de contempler un paysage saisissant : l'immense terre-plein de l'autre côté où conduit le pont métallique tournant, les longs hangars qui s'étendent au loin, les silhouettes squelettiques des grues, la frise des collines qui barre l'horizon. Ce sont des lieux qui font naître des pensées de puissance et de calme.

L'équipe attend les larges tôles qui vont être glissées habilement par le grutier à travers le pont découpé. On utilise ici les mêmes signes pour guider du sol la manœuvre, et qui survivent toujours au talkie-walkie. L'opération est dangereuse. On a besoin de se fier les uns aux autres. On apprend à se connaître intimement en travaillant ainsi, mieux sans doute que si l'on racontait sa vie, mais on y vient aussi naturellement.

Carnet vingt-quatre

Avant de partir

Le masque des nations

Le monde indien est bien plus vaste que la République Indienne actuelle, il s'étendait des marges du Khorassan jusqu'à Bali. Le monde indien fut successivement le berceau de l'Hindouisme et du Bouddhisme, et celui d'un important empire musulman qui marqua un moment essentiel de la religion du livre. Elle est une vieille civilisation riche de multiples figures, qui plonge dans l'antiquité jusqu'avant même les premières pages des Védas. La République Indienne a adopté un comportement fantasque envers cette si vieille et si vaste civilisation dont elle est pourtant au centre.

Elle a fait l'impasse sur son histoire pré-moderne où régnaient les Moghols, elle l'a remplacée par une autre, mythique, une histoire qui n'a rien d'historique. Elle a fait aussi l'impasse sur le Bouddhisme. Les autres nations qui l'entourent sont pourtant largement Musulmanes ou Bouddhistes. Quel est donc cet Hindouisme avec tous ces dieux qu'on ne retrouve même pas dans les Védas ? Quand cette culture indienne à laquelle l'Inde actuelle prétend faire retour a-t-elle jamais existé ?

Je me demande si cette oblitération de l'Islam et du Bouddhisme ne fut pas plutôt un change pour ne pas se débarrasser davantage d'influences coloniales plus récentes. Je soupçonne cet Hindouisme *new-age*, tenant lieu de religion, de culture, d'histoire et d'identité nationale, d'être nourri à un imaginaire britannique.

Je suis cependant bien conscient de connaître très mal ce dont je parle, et cela justement à cause de ces masques des nations modernes. Toutes en portent de tels, plus ou moins caricaturaux.

Les Cannibales

« Tu dis donc que la [Nouvelle Tamgound](#) n'a pas connu d'acte de cannibalisme depuis plus de trois siècles ? »

« Je crois savoir que l'Europe non plus », me renvoie Galoum, « depuis la Guerre de Trente ans, non ? »

« Je ne souhaitais pas faire une remarque déplacée sur ton peuple », m'excusé-je, sentant poindre de l'ironie derrière sa réponse.

« Encore heureux, car mes ancêtres tuaient d'abord sans souffrances ni traitements indignes ceux qu'ils s'apprêtaient manger. Ils leur brisaient le crâne d'un bon coup de casse-tête, puis ils les cuisinaient et les consommaient dans le plus grand respect. Morts ou vivants, des prisonniers ont rarement été mieux traités dans les autres civilisations. »

« Excuse-moi », répété-je, « comme vous vous appelez vous-mêmes *les Cannibales*... »

Galoum fait en effet partie d'une équipe d'électriciens de bord connue sous le nom de *Cannibales*. Ils sont presque tous originaires du [Tamgound Oriental](#). Ces électriciens s'occupent de l'alimentation en énergie des chantiers de construction et de réparation navale, et non des équipements électriques fixes des navires, comme on pourrait d'abord le croire.

Ils installent les générateurs, les batteries de pinces à souder et tous les câbles nécessaires. Ils disposent aussi les compresseurs et le réseau des manches pour l'air comprimé. Ils les entretiennent et les déplacent selon les besoins. Ils se chargent encore des lances à incendie et des extincteurs, et

ils sont responsables en conséquence de la sécurité du chantier, dont ils connaissent mieux que quiconque en permanence l'état et les recoins.

Ils arborent des airs bravaches et inquiétants, et se tatouent même le visage. Pour faire partie de leur équipe, on doit tout connaître de l'électricité, des pressions et du feu, sinon on reste un apprenti. Il n'est cependant pas obligatoire de se tatouer, mais tous le font, et s'ils finissent par rejoindre une autre équipe, ils gardent les stigmates et le prestige des Cannibales.

Il est fréquent que des ouvriers aillent quelques-temps travailler comme apprentis dans une autre équipe pour parachever leur formation. Celles qui forment le plus d'apprentis sont les plus prestigieuses.

Comme on le comprend sans peine, les électriciens de bord exécutent un gros travail pour installer un chantier et pour le débarrasser, et moindre pour l'entretenir. Les plus anciens d'entre eux s'en retirent alors et se consacrent à former d'autres équipes à la prévention et à la lutte contre l'incendie. Ils imposent à leurs apprentis une discipline très dure.

« S'ils n'exécutent pas bien ce qu'on leur enseigne », m'explique Galoum, « ils ont peur qu'on les mange. »

Mes notes marquent le pas

Je néglige mon journal ces temps-ci. Ce n'est pas que mon voyage perde de l'intérêt à mes yeux, mais plutôt que j'ai une moindre envie de partager. Ma relation avec Raya n'y est pas indifférente.

On est toujours étonné de se rendre compte combien par simple contact épidermique, on parvient à s'hameçonner au point qu'il devient impossible de se décrocher sans s'arracher le cœur. Et ça n'empêche pourtant personne de regarder parfois discrètement ailleurs, de broder au moins en imagination d'autres possibles miracles.

Nous autres humains, avons besoin de nous sentir entourés de possible, sinon nous sommes comme un animal sauvage pris dans une cage. Comme l'animal sauvage auquel il suffirait que la porte demeurât entrebâillée, nous n'avons pas forcément besoin que les possibilités s'actualisent, mais nous serions malheureux si elles étaient fermées.

Conviendrait-il que je parle davantage de tels sujets dans mes pages ? Je ne le pense pas.

Philologie

Considérer que la proposition cartésienne, *cogito ergo sum* (je pense donc je suis), ait une signification équivalente, et conduise aux mêmes conclusions que celle gazalienne, *أحب و لأنا* (j'aime donc je suis), se conçoit intuitivement, mais rencontre quand même un problème philologique majeur : le pronom « je » est absent du latin, et en arabe, le verbe « être » n'existe pas. Il ne reste donc plus grand-chose à traduire, si ce n'est un verbe quelque peu indécis à la première personne.

Et cette idée est pourtant aussi tranchante et précise qu'une lame.

Architecture pirate

Les maisons de Bandar'alam sont crépies de terre ocre, ocre jaune, ocre rose, ocre vert... Le crépi est grossier. Un matériau pauvre, s'il n'était rehaussé de motifs géométriques complexes tracés directement avant que le placage ne sèche. La technique est pauvre elle aussi, mais pas celle proprement calligraphique qui donne, au contraire, une étonnante impression de richesse.

La façade, mais aussi le couloir et la cage d'escalier sont décorées ainsi, sans chercher à masquer compteurs et caisses à eau. Les motifs décoratifs sont faits de caractères arabes que leurs déformations rendent difficilement reconnaissables, mais ils sont bien lisibles dès qu'on les a identifiés.

Contrairement à ce qu'on croit avant de la connaître, l'écriture arabe est très lisible, et c'est pourquoi elle est si volontiers déformée, étirée, brisée, outrepassée dans la calligraphie. Chaque caractère a des signes distinctement identifiables qui le différencient de tous les autres sans ambiguïté. Les caractères arabes ont beau s'écrire différemment selon qu'ils soient en début, au milieu ou à la fin d'un mot, on ne les confond pas.

Les textes sont inscrits dans des figures carrées, en losanges ou de formes octogonales, renforcées d'un double ou triple trait, et que des lignes droites ou brisées relient les unes aux autres. Les portes sont petites, les escaliers étroits, et il se dégage pourtant des façades et des intérieurs ainsi décorés, une impression contrastée d'austérité et de richesse. Le simple crépi, brut et monochrome, contraste alors avec l'impressionnante sophistication des motifs calligraphiques.

Il ne me déplaît pas d'avoir de la lecture en grimant un étage. « Fuis l'infatuation de celui qui mange à la table du prince, et accueille la simplicité de celui qui mange à la table de Dieu », puis-je lire sur le pallier de Raya. Cela ressemble à un vers d'Al Kabir.

Ces mots décrivent assez précisément ce qu'inspirerait la décoration des immeubles ici. Ce sont de vieilles maisons de pirates, pas de gueux, ni davantage de riches bourgeois.

Piraterie et mysticisme

Nous savons que la piraterie européenne doit beaucoup au souffle de liberté qui animait la Réforme ; non pas à l'éthique libérale et bien-pensante de la Réforme édulcorée qui survécut, mais aux idéaux plus radicaux qui l'inspira. Peu se souviennent du rôle que joua l'amiral de Coligny, ni que les pirates furent des Huguenots français, des Puritains britanniques ou hollandais, des Quakers, des Levellers, des Diggers... Elle alimenta *la Cause* d'Henri de Navarre, d'Oliver Cromwell et de Guillaume d'Orange, avant d'en être récompensée comme l'on sait. Cette aventure qui s'acheva sur le continent par l'un des épisodes les plus horribles de l'histoire humaine, la Guerre de Trente ans, et aux conséquences les plus exécrables pour l'humanité, se poursuivit encore longtemps sur les océans.

Les documents ne manquent pas sur la piraterie européenne, mais ils sont presque tous à charge, sinon trop romanesques. Nous ne pouvons que rêver en sachant que l'imagination est toujours moins dense et paradoxale que la réalité.

La piraterie européenne n'est pas la seule à avoir eu ses inspirations spirituelles. Dans l'Océan indien aussi, une nouvelle piraterie avait puisé dans le [Suhl-e-Kul](#) après le renversement de Shah Jahan, et la contre-réforme d'Arangzeb.

J'imagine que le sublime et bien inutile mausolée que Shah Jahan avait fait élever pour son épouse défunte, le Taj Mahal, pût être regardé comme une provocation en face de besoins publics plus pressants. Je comprends qu'on puisse le voir ainsi, je n'en serais pas loin moi-même, mais sa beauté d'abord m'en prévient.

Je tiens le Taj Mahal pour le plus beau monument de la planète, une mosquée dressée à l'amour. Cela ne friserait-il pas le blasphème, car les Musulmans vont y prier comme dans une mosquée ordinaire ? Non, un tel sanctuaire ne pouvait être construit que par un amant, un amant particulier pour son aimée, tout aussi unique et particulière. Il ne pouvait être le sanctuaire d'un Dieu abstrait, fût-il d'amour. Il est un sanctuaire pour tous les amants, précisément parce qu'il est celui d'un seul pour son unique aimée.

Il fallait bien que Shah Jahan en ait eu le pouvoir et la richesse. Peut-on lui en tenir rigueur puisqu'il s'en est servi ainsi ? À Tamgound, les avis sont partagés sur Shah Jahan. Le mien est arrêté.

Toutefois, comme ceux de La Rochelle, des Canaris, des Caraïbes, de Madagascar..., les pirates de Tamgound étaient ivres de mystique, de liberté, de grand large, de liqueurs alcoolisées et de fumées diverses.

De la corruption de la pensée

- Non, le mouvement des Gilets Jaunes n'est pas populiste, il est populaire.
- J'ai pourtant bien lu, dans la presse française, qu'on le dit populiste, me répond Chan agacé, qui m'a donné son article à relire.
- La question n'est pas ce que dit l'un ou l'autre, la question est celle du sens que tu donnes aux mots que tu emploies.
- Alors quel est le sens exact de populiste ?
- Il y a quelques années, celui qui faisait fonction de porte-parole charismatique de l'extrême-droite l'avait très bien défini par un slogan où il affirmait dire tout haut ce que chacun pense tout bas.
- On peut se demander pourquoi chacun ne dirait pas lui-même tout haut ce qu'il pense tout bas.
- Parce qu'il soupçonnerait qu'il pense des bêtises, parce qu'il serait trop bête pour savoir le dire... La question reste ouverte, mais quoi que puissent être les Gilets Jaunes, ils ne pensent pas tout bas ce qu'un autre dirait tout haut à leur place. Ils en sont plutôt le parfait contraire, et ils le font bruyamment savoir, non ?

Chan est fâché de ma remarque. Il paraît se demander un instant à qui s'en prendre, puis il se décide, englobant tout ensemble la langue française, la France et moi-même : « Le vocabulaire est complètement vérolé dans ton pays ! » Il avait si bien travaillé son article ! « Le plus pénible dans un tel cas », compatit-je, « est qu'il ne suffit généralement pas de corriger les mots, car ils auront probablement contaminé aussi la pensée. »

Approche d'un matérialisme subjectif

Je ne tiens pas à rentrer en France, mais des affaires m'y appellent. J'ai dit à Chan qu'il pourrait continuer à m'y envoyer ses papiers. Rien ne presse, mais il vaut mieux que je rentre vite, plutôt que de me laisser prendre l'esprit sans pouvoir rien faire d'ici.

J'y songe en regardant des cartes anciennes. Les cartes récentes que l'on trouve en ligne sont la plupart du temps dépourvues de méridiens et de parallèles. Je préfère les vieilles. Il m'importe peu qu'elles soient moins précises. De quoi me renseigne la précision d'un trait si j'ignore sa longitude et sa latitude, et que je ne peux donc pas situer ma position envers lui ? Les mesures satellitaires ignorent l'expérience réelle que je fais de l'espace, où les distances ne sont plus les mêmes selon que je traverse des montagnes ou des plaines, que je vogue sous ou contre le vent. Les mesures angulaires témoignent mieux de la réalité plus subjective et topologique du monde, sa *géométrie in situ*.

Carnet vingt-cinq Sur le départ

La cuisine et l'amour

Je me réjouis de retrouver bientôt l'ail et les olives. Ce sont des denrées rares et exotiques ici, comme les oignons et les tomates. Je regretterai de ne plus trouver d'insectes, même dans la nature peut-être, de ceux qui venaient s'écraser sur les pare-brise dès que tombait le crépuscule.

La cuisine de Raya va bien me manquer elle aussi. Les femmes ont une bien intéressante façon de cuisiner, toutes les femmes, bien différentes de la nôtre, les hommes, même si nous savons être d'excellents cuisiniers, souvent bien meilleurs. Nous ne savons pas faire à manger avec amour. J'en suis personnellement incapable. Je cuisine comme je ferais de la chimie, ou de la musique, de la peinture, ou comme j'écrirais des vers..., c'est-à-dire sans amour. Je suis captivé par les saveurs comme je le serais par des tons, des luminosités et des formes, des accords, des entrelacs d'harmonies, des morphèmes, des sèmes et des phonèmes, mais ce n'est pas de l'amour ça, ce n'est même pas du don.

Quand on regarde un homme ou une femme devant un fourneau, la différence est perceptible nettement. Là, les saveurs sont adressées. Oui, c'est cela, l'adresse des saveurs. Je ne parle pas ici bien sûr d'une triviale pulsion de nourrir, et je me fiche un peu de savoir si l'une entretiendrait l'autre.

Je m'en suis aperçu en regardant travailler Raya. Il y a quelque-chose du dialogue dans sa façon de cuisiner. On sent en elle comme un plaisir épistolaire. Oui, quelque-chose de la parole, l'adresse. Jamais chez moi. Chez moi, c'est plutôt de l'exploration, de la recherche et de la découverte. J'explore le monde, sa matière, ses matériaux.

Même quand j'écris un poème, je suis plus dans l'exploration que dans la communication. C'est le monde qui m'intéresse.

Et pourtant, je sais que Raya apprécie ma cuisine, même ma cuisine littéraire. Elle apprécie le monde que je lui fais goûter. Il a la saveur certaine du réel. Mais la touche d'amour qu'elle lui ajoute n'est pas rien non plus. Elle réchauffe et réjouit le cœur.

Pour autant, personne ne saurait dire quel est le regard le plus beau, de celui perdu dans une contemplation qui t'ignore, ou de celui qui t'est adressé. Il est probablement un point de l'esprit où ces deux regards se croisent, peut-être là où les peaux se touchent.

Devinettes

– Tu connais la devinette de la nappe de nénuphars qui double de surface tous les trente-trois jours ? Sachant qu'elle en a mis deux-cents-quatre-vingt-dix-sept pour recouvrir la moitié de la marre, combien lui en faudra-t-il encore pour en couvrir la totalité ?

– Oui, on me l'a déjà posée, quoique avec d'autres données. Trente-trois jours.

– Celui qui ne la connaîtrait pas pourrait trouver immédiatement la réponse dans l'énoncé. Il se peut aussi qu'il entame un calcul avant de l'obtenir.

– Ce fut mon cas.

– Alors, voilà une nouvelle devinette : lequel des deux, celui qui voit la solution sans calcul, ou celui qui l'obtient en comptant, a-t-il le plus l'esprit mathématique ?

Parabole de l'âne et du bâton et du chariot métallique et de l'aimant

Saad m'a posé cette double devinette avant mon départ au cours de notre conversation lors de mon dernier passage à Saim-Yang. La seconde question est indécidable. J'ai tendance à penser que l'intuition peut constituer un obstacle à l'esprit d'analyse nécessaire à la déduction. Il m'arrive même parfois de m'agacer à trouver des réponses avant que je ne sache seulement comment décomposer les questions.

J'ai conté à Saad ma petite parabole de l'âne et du chariot métallique, inspirée de Wittgenstein, notée dans ma [*Suite sur le fonctionnement Réel de la Pensée*](#).

Je n'ai jamais pu m'assurer qu'un âne avancerait pour attraper la carotte attachée devant ses yeux. J'imagine qu'il ébaucherait au moins quelques pas avant de comprendre. Pourrait-on alors en conclure qu'un chariot comprendrait immédiatement que l'aimant avance avec lui ? Non. Et dans ce cas, ne devrait-on pas dire que « comprendre » et « immédiatement » sont deux termes contradictoires ?

Je serais tenté de modérer cette parabole que j'avais notée au siècle dernier, en songeant qu'un musicien effectue sans le savoir des opérations mathématiques complexes. En fait, c'est « sans le savoir » qui ici pose question.

« On est en droit de se demander jusqu'à quel point les mathématiques s'identifient à leur notation. » Voilà ce que m'a objecté Saad. « Un musicien qui compose sait bien ce qu'il fait, même s'il ne sait pas écrire ou lire une partition, comme ceux que tu aimes le mieux. La musique n'est pas seulement notation musicale ; et qu'y a-t-il de différent si l'on dit notation mathématique ? Et n'y aurait-il qu'une sorte de notation mathématique, ou musicale ? Une seule forme de notation adéquate ?

Je sais que Saad pensait beaucoup à son propre travail actuel en conversant avec moi, bien qu'il n'y eût fait aucune allusion directe. J'ai craint qu'il ne s'embourbât dans un tel cheminement d'idées, qui demande des approches plus pratiques, physiques ; il ne serait proprement accessible qu'à l'expérience manuelle.

« Je t'entends bien », m'a répondu Saad en me montrant de la tête sa nouvelle cithare électronique en face de son bureau devant la porte-fenêtre qui ouvre sur le jardin.

De l'étirement et du rétrécissement de l'espace

On trouve beaucoup de figuiers de barbarie dans les ruelles de Bandar'alam. Le figuier de barbarie est un cactus, un simple cactus, qui ne donne pas vraiment des fruits semblables aux figues, et dont les longues épines rendent malcommodes la cueillette. Pire encore sont les épines minuscules qui poussent en touffes sur la prétendue figue. Elles ne font que quelques millimètres, et se détachent facilement. Avec leurs microscopiques écailles en forme d'hameçons, elles pénètrent la peau, et se cassent en menus morceaux quand on cherche à les retirer. Le figuier de barbarie donne des fleurs aussi, dont la corolle se dessèche pendant que la figue mûrit.

On trouve également de vrais figuiers dans les ruelles de Bandar'alam. Leurs branches qui débordent les murs bas des jardins, offrent généreusement leurs fruits au passant.

Il n'y a pas de rues droites dans la vieille ville. Cela n'a rien d'étonnant sur les flancs d'une colline escarpée, mais on pressent quand même un certain goût de l'arabesque urbaine chez les premiers habitants. Je crois qu'il aurait été possible de tracer des voies plus directes et pas plus raides s'ils n'avaient pas eu un penchant pour le labyrinthe. Même au-delà des quartiers pentus, dans la plaine côtière après les ports, les rues continuent de zigzaguer à plaisir.

Le sens de l'espace en est bien souvent bouleversé. Les rues tordues trompent la perspective. Quand on les emprunte pour la première fois, le trajet paraît plus long en surprenant et en

alimentant le regard par des détails toujours renouvelés. Puis en s'y habituant, les distances semblent se compacter, au contraire des voies où la vue porte loin devant soi.

Quand un trajet commence à me paraître sensiblement plus court, je sais qu'il est temps que j'en change. Il ne semble pas alors seulement s'allonger, il s'allonge objectivement en proportion de ce que je m'y perds.

La question du mal

La douleur, la peur, la vieillesse et la mort ont moins d'importance qu'on ne leur en prête. Ce sont des choses qui ne changent pas, toujours présentes à nous accompagner comme si elles étaient notre ombre, elles n'en ont pas plus d'existence. Elles se font vite oublier dès qu'elles cessent de nous tourmenter. Je sais avoir eu très mal aux dents, mais la douleur même, je ne m'en souviens plus.

Nos jouissances sont différentes. Elles nous ont tant imprégnés qu'elles ne s'effacent plus. L'odeur des poiriers du jardin, le bruit de la fontaine quand j'y buvais dans la paume de mes mains, le goût du tabac gris qui devenait si particuliers les jours de pluie, je ne les oublierai pas. C'est de quoi est faite la densité de la vie réelle, son habitacle.

Tous cela est différent d'une boîte de vieilles photos ou d'un enregistrement vidéo ; quoi qu'un enregistrement vidéo, ce ne soit pas rien ; il n'est qu'à songer à ce que nos contemporains payent pour des écrans géants en très haute résolution, aux orgies d'équipements, de câblages, de satellites et d'énergie auxquels ils consentent.

Non, nos réelles jouissances n'ont pas besoin de telles quincalleries pour se faire et demeurer réelles. La même expérience intime et physique s'y maintient et se poursuit. « Quand je pense à Fernande, je bande, je bande... » chantait le poète.

La peur, la douleur, la vieillesse et la mort n'ont de force que celle qu'elles empruntent à ces impressions vivaces dont elles nous font éprouver la cessation. Mais elles ne les effacent pas ; elles les recouvrent seulement. « Un peu profond ruisseau calomnié, le Styx », chantait l'autre poète.

Il n'est rien qui rappellerait davantage la douleur, la peur, la vieillesse et la mort que remplir son propre dossier de retraite. Le remplir est encore un autre jeu qui consiste à recouvrir les impressions vivaces, à les enfouir sous la comptabilité des pitoyables occupations auxquelles on aura sacrifié un temps considérable et qui aurait pu être mieux employé. On en éprouve le désir salubre, quoique bien vain, de jeter ce dossier à la figure du premier bureaucrate venu.

Il y est explicite que c'est à l'aune de ce temps perdu que vous est octroyé le droit le continuer à vivre. Ce n'est même pas un dédommagement, c'est plutôt une récompense. En vérité, c'est un « droit », vous « avez des droits », c'est-à-dire des subsides. Ces « droits » vous sont ouverts non pour ce que vous auriez fait de mieux, en dérochant votre temps au sommeil, à vos frais, et souvent à vos risques et périls, mais pour ce que vous préféreriez n'avoir pas fait, activités généralement stupides, au mieux stériles, et le plus souvent nuisibles.

Les actes stupides, stériles ou nuisibles génèrent de mauvaises pensées, c'est connu, ne serait-ce que pour les justifier ; et rien n'éteint mieux le goût de la vie que les mauvaises pensées. La reproduction du capital est le plus terrible générateur de mauvaises pensées. Les mauvaises pensées, c'est terrible, elles vous submergent, vous habitent et vous changent de l'intérieur. Elles font faire le malin, mettent en compétition, font donner le change, chercher des protecteurs, s'assurer un pouvoir sur les hommes, et non avec eux sur les choses, cacher honteusement ses faiblesses, s'accommoder à obéir..., enfin, tout ce qu'on apprend à l'école.

Un Hadith m'a beaucoup aidé quand je remplissais mon dossier et que je revenais pas-à-pas sur les compromis que j'ai dû passer pour croûter : « Une mauvaise pensée n'est pas un péché, ne pas

céder à une mauvaise pensée est une bonne action. » Le malheur est qu'on se souvient très bien de ses mauvaises pensées, mais beaucoup moins si l'on y a cédé ou pas.

Ce fut une épreuve, de celles dont tentèrent de témoigner les fresques égyptiennes de la pesée du cœur. J'en ai même rêvé de la gueule effrayante d'Anubis et de son haleine fétide de grand chien.

Le plus terrible est que tu ne peux te mentir, et pourtant que tu essaies. Tu sais que les taches du monde, tu dois bien en assumer ta part, les vices des autres n'en sont pas seuls la cause. Évidemment chacun a ses raisons, ses besoins et ses nécessités. Tu craindrais que la sévérité de tes jugements ne se retourne contre toi. Tu croirais que l'indulgence dont tu ferais preuve te serait rendue – mais par qui ? Nous cherchons à nous mentir, et il vaut mieux y renoncer, car c'est ce qui nous empêche d'y voir clair ; de découvrir que nous cédon moins aux mauvaises pensées, qui ne sont souvent même pas les nôtres, que nous croyons nous en souvenir.

L'expérience est malgré tout une épreuve. On en garde l'impression d'avoir traversé le jugement dernier avant d'être mort.

De la surface des choses

Le drapeau français est sans doute le plus atroce de toute la planète. Ces trois bandes verticales, bleue, blanc et rouge, sont un affront au regard. Elles auraient été horizontales, comme dans le drapeau russe, elles auraient été moins agressives. Il faut dire qu'en matière d'agressivité, l'hymne national bat aussi des records : *Aux armes, etc, qu'un sang impur abreuve nos sillons.*

Les Gilets Jaunes arborent le drapeau tricolore et beuglent l'hymne national. Je dois confesser aussi que je déteste la couleur jaune. Comme le disait un célèbre couturier appelé à encourager les automobilistes à se munir de tels gilets, « c'est laid, ça ne va avec rien, mais ça peut vous sauver la vie ».

Comment pourrais-je soutenir des gens qui font preuve d'un tel mauvais goût, et qui de surcroît n'ont rien trouvé de mieux pour se coordonner que des pages FaceBook, malgré le soutien actif du Parti Pirate ? Même pas Google+, plus souple, plus transparent, permettant de s'échanger plus efficacement des documents de travail. Et pourquoi pas alors tout simplement Yandex, mieux compatible avec les programmes Linux, et bien plus indépendant de la NSA ?

Si encore seulement le drapeau était cyan, blanc, magenta ; si les gilets étaient saumonés ou terre de sienne ! Ce ne serait pourtant pas grand-chose. Les paroles de la Marseillaise, en vérité, ne me déplairaient pas, si seulement la musique était réarrangée par [Nattali Rize](#).

Comment se mêler ni ne pas se mêler à un mouvement qui ouvre tant de possibles et affiche une telle apparence ? J'ai déjà envie de repartir avant même d'être arrivé.

Je m'arrêterais stupidement à des détails superficiels ? Eh bien voilà qui serait déjà plus intelligents que les critiques des commentateurs habituels. Qui donc a dit qu'il n'est rien de plus profond que la surface ?

À BANDAR‘ALAM

-

Table

À BANDAR‘ALAM

Mode d’emploi.....	5
Si, alors - Un livre numérique - Le livre doublement ouvert - Le livre en procès - L’édition finale	
Résumé.....	7
Premier carnet - Le cours de la Nagoundat.....9	
Une voix dans la nuit - La bêtise objective – Saad - Lendemain d’orage - Process of cretinization - Le paradigme de déconnage - La baisse tendancielle du QI - La Nagoundat - Lamdong	
Deuxième carnet - L’île de Tamgound.....	13
À Lamdong – Raya - Avec Saad - Rencontrant Raya par hasard - De la contrainte - Un peu d’histoire des civilisations	
Troisième carnet - Histoire de Tamgound.....	17
Kabir - Un autre poème de Kabir - L’Empire Moghol - La civilisation moghole - La chute de l’Empire Moghol - Histoire de Tamgound - Les pirates - Le Sulh-e-Kul - Les pirates de Tamgound	
Quatrième carnet - Dans la vallée de la Nagoundat.....	21
Du destin et de la peau des chats - Pensée et navigation - La plume et le clavier - Littérature et bureautique - Une expérience mystique - Une antique magie - D’une conversation avec Saad - Bandar‘alam - De mon point de vue	
Cinquième carnet - Au port de Bandar‘alam.....	25
À Bandar‘alam – Than - L’essence du Confucianisme - Les Chinois à Tamgound - D’une digression - Leili et Saad - Chez les Moghols	
Sixième carnet - Près du port.....	29
Le musée de Bandar‘alam - Le ciel subtropical - Les boutres - À l’Hôtel Al ‘alam - Au bar de l’hôtel - Un lapsus de Saad - Une sourate fantôme - Le double principe d’improbabilité	
Septième carnet - À propos de Raya.....	33
Le démon de Laplace - Le procès de crétinisation – Versification - Sur le quai - De la Lueur de l’Aube au Grand Midi - Dialogue avec Raya - De la réalité subjective	
Huitième carnet - L’esprit à Bandar‘alam.....	37
Le Tamgound Oriental - Histoire du Tamgound Oriental - Ce que Than m’a dit - Entendant un tenbang dans la nuit - Aroun al Kobra – Jamila al Izrakia - Des anges - L’angélisme du sexe	
Neuvième carnet - Retour à Lamdong.....	41
À propos de lames - De nouveau vers Lamdong – Ali - Un éléphant - Chez Saad - Le Nouveau Tamgound - Mahmoud al Barid	
Dixième carnet - À la station.....	45
Considérations sur la piraterie - Encore sur la station-service - D’une mécanique platonicienne - Croire ou comprendre - Conversation - En remplaçant Raya à la pompe - L’écriture en procès	
Onzième carnet Une proposition de Saad.....	49
Métal - Les gens sont soudés - L’accès au réseau - À Saim-Yang - À propos de la thèse de Saad - Than - À l’aube - Rencontre avec Chan	
Douzième carnet - Conversations à Bandar‘alam.....	53
Après avoir rencontré Chan - La domination réelle du capital - Critique d’un Marxisme lamarckien - À table - Critique de la téléologie - Du révisionnisme	

Treizième carnet - Attendre Raya.....	57
Je suis resté à Bandar‘alam - Le Dolum à Tamgound - Les outils du programmeur étaient le crayon et la gomme - Les petits cafés de Badar‘alam - Avec Raya - La miniature bleue - Chez Lamwal	
Quatorzième carnet - Autour de Bandar‘alam.....	61
Les requins - Le salut de la perfection est dans la fuite - Sur les quais – L’image même - La musique même - Tous crétins	
Quinzième carnet - Fin d’été.....	65
Les ruelles de Bandar‘alam - De la modernité - Le mythe de l’Éleveur Suprême - La saison - Correction lexicale et correction politique - Mustapha	
Seizième carnet - Soirée à Tamgound.....	69
Une soirée mondaine - Le champ du conte - Une conversation avec Mustapha - La république des notables - Chez Mustapha - N’ avoir d’yeux que pour elle	
Carnet dix-sept - Automne.....	73
L’École d’Ispahan - Au sud de Bandar‘alam - Réponse à un courriel - Langages et religions - Rien - Du savoir vivre et des règles	
Carnet dix-huit - Vu d’ici.....	77
Le savoir-ne-pas-vivre - Trois estampes japonaises - La pensée occidentale a eu du mal à dépasser sa cosmogonie - Le courriel de Caignard - Passage de civilisations - Je vis tranquillement	
Carnet dix-neuf - Comme une forme de langage dans le vivant.....	81
Les nuages courent au-dessus des toits - Des combats - L’ordre - Conversation avec Saad - Le grand noir - Dans les Bones Hills	
Carnet vingt - Vu de loin, vu de près.....	85
Une nourriture qui ne nous rappellerait rien - Loin de ce que l’on a été - Le vent du large - Les nouveaux chemins de la piraterie - Mer forte et ciel chargé - Une journée dans les marécages	
Carnet vingt-et-un - Les marais.....	89
Quand le ciel bleuit sur les marais - La lutte de classes en France - Chan m’a longuement interrogé - Quelques jours dans les marais - Le flamenco camarguais.....	92
Carnet vingt-deux - Vu de la planète.....	93
Raz-de marée dans le Détroit de la Sonde - Révolutions à moitié - Au balcon – Le docteur Ibrahim – Ibrahim parle du firmament - Les idoles - La face cachée de la lune - Contribution à l’étude du concept de connerie	
Carnet vingt-trois - Vu de Bandar‘alam.....	97
Les équipes - Ce qui est éclatant sera recouvert d’un voile - De la peau - Des équipes encore - La productivité à Tamgound - Les fleurs et les oiseaux - Le vent du continent - Sur la grande jetée	
Carnet vingt-quatre - Avant de partir.....	101
Le masque des nations - Les Cannibales - Mes notes marquent le pas - Philologie - Architecture pirate - Piraterie et mysticisme - De la corruption de la pensée - Approche d’un matérialisme subjectif	
Carnet vingt-cinq Sur le départ.....	105
La cuisine et l’amour – Devinettes - Parabole de l’âne et du bâton et du chariot métallique et de l’aimant - De l’étirement et du rétrécissement de l’espace - La question du mal - De la surface des choses	